

VÉRONIQUE BERNARD LALIBERTÉ

**LE PASSAGE D'UN MONDE À L'AUTRE :
L'expérience des travailleuses du sexe dans l'espace
prostitutionnel à Québec**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en anthropologie
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT D'ANTHROPOLOGIE
FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2010

Résumé

Ce projet de maîtrise se veut être une recherche exploratoire concernant l'expérience de femmes exerçant le travail du sexe en agence d'escortes dans la ville de Québec. Plus particulièrement, l'objectif de la présente étude vise à analyser le processus par lequel les travailleuses du sexe laissent de côté leur vie « normale » pour s'insérer dans l'espace marginal de la prostitution et les différentes stratégies de négociation qui s'opèrent dans l'acceptation du nouveau statut de prostituée. Pour réaliser cette recherche, nous avons retenu l'approche qualitative et utilisé les méthodes d'observation participante, les entrevues informelles et formelles à partir d'un questionnaire semi-ouvert. Suivant le cadre conceptuel du rite de passage, l'analyse de l'expérience prostitutionnelle s'est effectuée en trois séquences distinctes : la rupture du groupe d'appartenance et l'insertion dans le milieu prostitutionnel, la gestion de l'expérience à travers la zone liminale ou l'entre-deux et finalement la négociation de la nouvelle identité de travailleuse du sexe.

Remerciements

Ce projet de maîtrise a été rendu possible grâce à plusieurs personnes qui m'ont soutenue depuis trois ans et auxquelles je tiens à souligner ici toute ma reconnaissance. Tout d'abord, je tiens à remercier mon directeur de maîtrise Raymond Massé qui m'a accompagné durant tout le processus pour son appui, sa disponibilité et ses conseils judicieux. Je veux également exprimer toute ma gratitude à l'organisme PIPQ (Projet Intervention Prostitution Québec) et particulièrement à la coordonnatrice Geneviève Quinty et aux deux intervenantes en milieu terrain, Johanne Hutter et Mélanie Bergeron. Les discussions que nous avons eues sur la question du phénomène prostitutionnel m'ont apporté beaucoup et m'ont permis de pousser davantage ma réflexion.

Je veux également souligner la contribution des travailleuses du sexe qui ont bien voulu participer à ce projet de recherche, projet qui n'aurait pu se concrétiser sans elles. À toutes ces femmes, je vous remercie de votre confiance en moi et pour votre générosité. Grâce à vous, j'ai pu comprendre davantage la question de la prostitution. Un merci également aux propriétaires des trois agences visitées qui m'ont accueilli et donné la possibilité d'explorer le monde des agences d'escortes à Québec.

Je veux également remercier ma chère amie Jacinthe, ma mère Marcelle, mon père Nelson et mon beau-père Michel pour la relecture de mon mémoire, pour les commentaires apportés et pour leur soutien tout au long de ce projet. Je tiens également à souligner toute ma reconnaissance à mon copain Jean-François pour sa présence, son support et ses encouragements. Un gros merci à mes amies et collègues d'université, Marie-Ève, Isabelle, Priscilla, Geneviève et Julie pour leur appui et leurs conseils. Un merci spécial à mon ami Jason pour ses mots d'encouragements. Finalement, je tiens vraiment à souligner tout le support que j'ai reçu de mon équipe de travail depuis un an. Merci à toute l'équipe de la

Direction des services de première ligne intégrés (DOSPLI) du Ministère de la Santé et des Services sociaux pour votre compréhension, votre soutien et vos encouragements.

*À toutes ces femmes qui ont bien voulu
s'ouvrir à moi pour me permettre d'explorer
ce monde méconnu ...Merci à Maïka,
Claudie, Audrey, Kim, Maria, Alicia, Jade,
Stéphanie, Ève, Anne, Sandra et Véronique*

Table des matières

Résumé.....	ii
Remerciements.....	iii
Table des matières	vi
Liste des tableaux.....	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : LE CADRE CONCEPTUEL	5
1.1 LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE ENTOURANT LE PHÉNOMÈNE PROSTITUTIONNEL	5
1.1.1 <i>Le débat féministe entourant le phénomène prostitutionnel</i>	7
1.1.2 <i>Les différents biais de l'analyse féministe</i>	10
1.2 LE CADRE CONCEPTUEL UTILISÉ.....	12
1.2.1 <i>Le concept des rapports sociaux de genre</i>	12
1.2.2 <i>Le concept de sexualité</i>	15
1.2.3 <i>Le concept de rite de passage et de liminalité : Le passage d'un statut social normalisé à celui de « prostituée »</i>	17
1.2.3.1 <i>Le concept de rituel</i>	17
1.2.3.2 <i>Les rites de passage en trois séquences</i>	19
1.2.3.3 <i>Le concept de liminalité</i>	21
1.2.3.4 <i>L'espace « house » et « street », le monde normal et déviant</i>	22
1.2.3.5 <i>Le passage en trois séquences à travers le monde prostitutionnel</i>	23
1.3 CONCLUSION.....	26
CHAPITRE II : LES DIMENSIONS MÉTHODOLOGIQUES	27
2.1 PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE.....	27
2.2 LA MÉTHODE QUALITATIVE DANS LA RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE	29
2.3 L'INSERTION EN MILIEU TERRAIN.....	30
2.4 LE RECRUTEMENT DES PARTICIPANTES.....	33
2.5 LES PROCÉDURES DE COLLECTE DE DONNÉES.....	37
2.6 L'ANALYSE DE DONNÉES	39
2.7 LES LIMITES DE LA RECHERCHE	40
2.8 LES CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES	41
2.9 CONCLUSION.....	42
CHAPITRE III : DÉVIANCE ET PROSTITUTION.....	43
3.1 ANCRAGE HISTORIQUE ET SOCIAL DE LA PROSTITUTION EN TANT QUE DÉVIANCE	44
3.1.1 <i>La redéfinition de la sexualité au 19^e siècle</i>	45
3.1.2 <i>Les années 1960 : « Révolution sexuelle » et mouvement féministe en Occident</i>	46
3.1.3 <i>Les mouvements des travailleuses du sexe en Occident</i>	48
3.2 DÉVIANCE ET ASSOCIATION À LA PROSTITUTION.....	49
3.2.1 <i>Le concept de déviance selon Becker</i>	50
3.2.2 <i>La prostitution : un phénomène marginalisé</i>	51
3.3 LES AVENUES JURIDIQUES DE LA PROSTITUTION	53

3.3.1	Les différentes analyses juridiques de la prostitution.....	53
3.3.2	<i>Le traitement juridique canadien en matière de services sexuels contre rétribution</i>	55
3.4	ÉTAT DE SITUATION SUR LA PROSTITUTION AU QUÉBEC	57
3.4.1	<i>Bref historique de la prostitution au Québec</i>	58
3.4.2	<i>Le profil prostitutionnel au Québec</i>	59
3.5	CONCLUSION.....	61
CHAPITRE IV : LA RUPTURE DU GROUPE D'ORIGINE ET L'ENTRÉE DANS LE MONDE PROSTITUTIONNEL		62
4.1	LES FACTEURS D'INSERTION DANS LE MILIEU PROSTITUTIONNEL .	63
4.1.1	<i>Les facteurs contextuels</i>	63
4.1.1.1	<i>Un contexte familial carencé</i>	64
4.1.1.2	<i>Les abus sexuels</i>	66
4.1.2	<i>Les facteurs contraignants d'ordre économique</i>	69
4.1.3	<i>Le libre-choix</i>	74
4.2	LE PASSAGE DE LA FRONTIÈRE ENTRE LES DEUX MONDES	77
4.2.1.	<i>La difficulté de la rupture</i>	78
4.2.2	<i>« Doux » passage au monde prostitutionnel</i>	80
4.3	CONCLUSION.....	81
CHAPITRE V : LA ZONE LIMINALE.....		83
5.1	DISCOURS SUR LA PROSTITUTION.....	84
5.1.1	<i>Services sexuels et « services sociaux »</i>	84
5.1.2	<i>La prostitution comme travail légitime</i>	86
5.1.3	<i>Les avantages financiers de l'activité prostitutionnelle</i>	90
5.2	AMBIGUÏTÉ DE LA VISION DE LA PROSTITUTION	92
5.2.1	<i>Les discours en opposition</i>	92
5.2.2	<i>Lucidité et perception des deux mondes</i>	96
5.3	LA GESTION DE L'ESPACE PRIVÉ	100
5.3.1	<i>Gestion de la famille</i>	101
5.3.2	<i>Vie privée et couple</i>	103
5.4	CONCLUSION.....	105
CHAPITRE VI : LA NÉGOCIATION DU NOUVEAU RÔLE.....		107
6.1	LA GESTION DES IDENTITÉS	108
6.1.1	<i>Théâtralité et jeu de rôle</i>	108
6.1.2	<i>Mécanismes de négociation</i>	110
6.1.2.1	<i>Changement de nom et d'identité</i>	111
6.1.2.2	<i>La transformation physique</i>	111
6.2	LA GESTION DES RELATIONS AVEC LES CLIENTS DANS L'ESPACE PROSTITUTIONNEL	113
6.2.1	<i>La gestion des rapports de pouvoir dans la relation vénale</i>	113
6.2.1.1	<i>Le pouvoir masculin</i>	114
6.2.1.2	<i>Le pouvoir des femmes dans la relation prostitutionnelle</i>	115
6.3	LA GESTION DE LA SEXUALITÉ DANS LA RELATION PROSTITUTIONNELLE.....	120
6.3.1	<i>Plaisirs et sexualité hors normes</i>	120
6.3.2	<i>Protection de leur espace intime</i>	122
6.3.3	<i>Vision d'une sexualité altérée</i>	124

6.4 CONCLUSION.....125
Conclusion127
Bibliographie130

Liste des tableaux

Tableau I : Profil des répondantes.....34

INTRODUCTION

Le phénomène prostitutionnel est un univers complexe encore trop peu investigué dans le domaine de la recherche. Ainsi, l'exploration de ce champ représente toujours un travail de réflexion colossal et son étude entraîne inévitablement la rencontre de plusieurs difficultés, notamment celle de cerner conceptuellement l'objet de recherche. À travers le temps et l'évolution des cadres sociaux et moraux, le concept de prostitution est souvent défini négativement par le regard social. Toutefois, la définition de la prostitution varie et évolue selon la période et le contexte historique, les différentes cultures à une même époque ou encore même selon les groupes sociaux intéressés. Ainsi, adopter une définition opérationnelle de la prostitution dans le cadre de cette recherche est laborieux puisque nous y constatons rapidement les limites dès les premières étapes de l'investigation (Parent, 1994).

La notion de prostitution renvoie généralement à des « relations sexuelles entre hommes et femmes qui impliquent une transaction économique : pour les femmes, un service ou une prestation comprenant l'usage sexuel; pour les hommes, l'exercice d'une compensation ou d'une rétribution » (Guienne, 2006 : 28). Dans son ouvrage *La grande arnaque : sexualité des femmes et échange economico-sexuel* (2005), l'auteure Paola Tabet réussit à déconstruire la délimitation fabriquée du concept de prostitution. Cette démonstration s'appuie sur plusieurs études anthropologiques qui analysent plusieurs situations de rapports de genre dans lesquelles la femme n'est pas la partenaire, mais bien l'objet de l'échange. À titre d'exemple, certains types de mariage dans différentes sociétés traditionnelles sont structurés en transactions monétaires. Dans le mariage *uhala*, une contribution monétaire (la dote) est versée aux parents de la mariée. En contrepartie, le mari obtient les droits sur la sexualité de sa nouvelle épouse. Afin qu'il puisse établir ses droits paternels sur ses futurs enfants, l'homme doit payer un certain montant à la parentèle de sa femme. Si cette règle n'est pas respectée, ses enfants seront intégrés à la lignée maternelle. De plus, dans certaines sociétés africaines, notamment les communautés nigérianes, les

femmes peuvent développer une relation avec plusieurs amants en échange d'un montant versé au mari et de plusieurs cadeaux et dons qui leur sont offerts (Tabet, 2005).

Bien que ces situations semblent correspondre à des échanges économico-sexuels, elles ne sont pas considérées comme étant des pratiques prostitutionnelles. Ce qui différencie ces types de relation est l'acceptation sociale ou non de l'usage de la sexualité dans un cadre bien défini. En d'autres termes, « sont qualifiées de « prostitution » des pratiques qui vont à l'encontre de certaines normes de conduites sexuelles imposées aux femmes dans une société donnée. C'est donc non seulement un terme dont la signification est souvent chapeauté d'une charge morale, mais un terme qui, à la source même, implique un élément de stigmatisation » (Parent, 1994 : 6).

Comme la prostitution renvoie à des comportements sexuels non acceptables socialement, elle est généralement considérée comme étant un espace déviant, voire immoral.¹ Quelles sont alors les raisons pour lesquelles ces femmes intègrent ce monde ? Comment vivent-elles cette transition et comment la perçoivent-elles ? La présente étude vise à explorer le processus par lequel ces femmes « abandonnent » leur monde d'appartenance pour devenir prostituées. Cette étape à travers l'univers marginal de la prostitution représente le passage d'une frontière entre « notre monde » et le monde prostitutionnel. D'une part, notre attention est concentrée sur ce moment de rupture où les frontières physiques et morales deviennent floues et entremêlées entre l'ancien espace moral et celui de la prostitution et d'autre part, sur les différentes avenues de négociation du « nouveau statut » à l'intérieur de cet espace qualifié de déviant.

¹ Nous reconnaissons qu'il y a stigmatisation de l'univers prostitutionnel, mais sans toutefois vouloir soutenir et encourager la marginalisation et l'exclusion des femmes exerçant le travail du sexe.

Le portrait général de la prostitution est impossible à saisir dans toute sa complexité et une analyse globale, prenant en considération tous les acteurs qui s'inscrivent dans ce monde, nous semble irréaliste compte tenu de l'ampleur du travail pour un projet de maîtrise. Ainsi, il sera plutôt question ici de poser un regard sur le discours des femmes pratiquant la prostitution et principalement en milieu d'agences d'escorte, milieu trop peu exploré dans les travaux d'investigation. Les limitations géographiques se situent aux frontières de la ville de Québec. Notre choix du milieu terrain s'est imposé de lui-même considérant que les études sont rares en ce qui concerne la problématique des services sexuels dans le Québec contemporain et encore moins spécifiquement à l'intérieur même de la ville de Québec.

Pour mener à terme ce projet, notre démarche s'inscrit en dehors des paramètres habituels des recherches scientifiques sur l'objet en question et vise davantage à saisir ce qu'est la prostitution à travers le discours des principales actrices œuvrant dans le commerce des services sexuels. Pour ce faire, il nous est apparu essentiel d'aborder la prostitution par une approche souple qui laisse place aux différentes dimensions intervenant dans la compréhension du phénomène. Dans cette étude exploratoire, nous situons d'emblée les sujets au centre de la recherche sans toutefois nier l'influence des structures externes au niveau social, politique, économique et culturel.

Ce projet de mémoire sur le vécu des travailleuses du sexe ² est d'abord composé du cadre conceptuel où seront présentés les écrits scientifiques de la littérature concernant le sujet de recherche, les fondements théoriques et l'orientation du projet. Vous y retrouverez également les dimensions méthodologiques assurant « l'objectivité » de la recherche

² Le terme « travailleuse du sexe » sera généralement utilisé lorsque nous discuterons des participantes puisque la majorité d'entre elles considèrent l'activité prostitutionnelle comme étant une activité économique se rapprochant d'un emploi « standard ».

qualitative, le contexte dans lequel s'insère la problématique ainsi que la présentation des données résultant de l'analyse de cette recherche exploratoire.

CHAPITRE I :

LE CADRE CONCEPTUEL

Dans le cadre de ce premier chapitre, nous aborderons les écrits scientifiques entourant le phénomène prostitutionnel et plus particulièrement l'analyse féministe qui s'y rattache. Nous y soulignerons la rigidité de ce cadre d'analyse et nous présenterons une manière différente d'aborder ce thème. Le concept de rite de passage, passage du monde dit « normal » à un tout autre système hors normes telle la prostitution nous servira de structure pour mieux comprendre le processus dans lequel nos participantes ont évolué pour s'insérer dans le monde prostitutionnel et comment celles-ci ont négocié leur nouveau statut de prostituées.

1.1 LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE ENTOURANT LE PHÉNOMÈNE PROSTITUTIONNEL

Dans le domaine de la recherche en sciences sociales, le phénomène prostitutionnel a souvent été analysé de façon moraliste et par conséquent, associé aux étiquettes de la déviance, du crime, de la maladie et de l'exploitation (Benoit & Shaver, 2006). Malgré plusieurs études sur la question, il y a un manque de données empiriques en ce qui concerne le contexte canadien. Les recherches ont davantage été orientées vers l'aspect moral, criminel ou juridique de l'industrie et/ou encore vers les risques sanitaires sur les individus qui y participent (Barry, 1995; Dworkin, 1997; Comité Fraser, 1985; Jackson, Highcrest et Coates, 1992; Pyett et Warr, 1997; Farley, 2004 in Benoit & Shaver, 2006). Dans l'ouvrage de Pheterson (2001), celle-ci évoque que de nombreuses études scientifiques émettent souvent des conclusions biaisées sur les prostituées en général à partir de petits groupes de femmes qui ne sont pas représentatifs de l'ensemble des travailleuses du sexe.

Depuis les dernières années, la recherche s'articule davantage autour de la compréhension de l'hétérogénéité des personnes, des déterminants sociaux généraux de leur santé et leur bien-être ainsi que les conséquences de la stigmatisation et de l'exclusion sociale. Les universités canadiennes ont apporté une contribution importante au savoir international concernant des études comparatives au sujet des acteurs sociaux, la gestion de la vie privée et publique et les effets de la stigmatisation (Benoit & Shaver, 2006).

Il y a donc eu une amélioration en matière de recherche certes, mais plusieurs lacunes persistent notamment sur l'état des connaissances du sujet au Québec. Très peu d'études ont été réalisées dans cette aire géographique et l'approche féministe reste la plus fréquemment utilisée pour analyser ce phénomène. Depuis quelques années, certains auteurs tels que Parent et Bruckert (2001; 2003; 2005) dépassent les orientations d'analyse généralement employées et observent les expériences prostitutionnelles à travers le concept du travail. D'autres auteurs ont utilisé les concepts de déviance et de marginalisation pour analyser la prostitution tels les travaux de Jobin (2000; 2001). Peu d'études nuancées soulignent la part de la marginalisation des femmes prostituées en raison de leur position socio-économique et symbolique défavorisée tout en reconnaissant qu'elles puissent volontairement s'insérer dans cette marge et développer un sens à leur situation. C'est ce qui sera traduit dans les prochaines pages de cette recherche.

Au Québec, la littérature scientifique abordant le phénomène prostitutionnel se situe généralement dans une perspective féministe. Ce mouvement s'inscrit dans la transformation des rapports sociaux de sexe qui placent les femmes en position de subordination par rapport aux hommes (Mensah, 2006). La contribution de cette approche aux analyses du commerce des services sexuels est particulièrement pertinente puisqu'elle permet d'examiner les conditions d'exercice et les contextes qui définissent la sexualité, le pouvoir et l'identité des femmes (Guillaumin, 1978; Parent, 2001 in Mensah, 2006). Ici,

comme ailleurs, il y a litige entourant la problématique de la prostitution à travers les différents regards féministes.

1.1.1 Le débat féministe entourant le phénomène prostitutionnel

Au Québec, depuis les années 1970 et plus particulièrement depuis les années 1990, deux courants féministes s'affrontent. D'un côté, les abolitionnistes militent pour l'éradication de la pratique comme étant une institution patriarcale, de l'autre, les libérales tentent d'améliorer les conditions d'exercices de la profession puisqu'elles considèrent la prostitution comme étant un travail légitime. Toutes partagent la volonté de lutter pour l'amélioration des conditions de vie des femmes, tant que le mot « travail du sexe » n'est pas prononcé (Mensah, 2006).

L'approche féministe abolitionniste aborde la question sous l'angle de la violence (Mensah, 2006; Weitzer, 2005) et c'est à partir du présupposé de l'exploitation que la prostitution est étudiée. Parmi les recherches les plus récentes, nous retrouvons celles de Dufour, 2006; Poulin, 2004 et Geadah, 2002. Cette perspective est apparue avec les travaux de Kathleen Barry (1979; 1982) qui a analysé la prostitution sous l'angle de la théorie de l'esclavage. Selon Barry, le système prostitutionnel est régi par un ou des acteurs opérationnels et considère que le proxénète et la violence sont au cœur de ces opérations. Marie-Victoire Louis (2001), sociologue au Centre national de la recherche scientifique en France et spécialiste des questions entourant les violences sexuelles faites aux femmes, la définit de façon plus globale :

Le système prostitutionnel est un système de domination sur les sexes, les corps et donc sur les êtres humains. Ce système met en relation des « clients » à qui des proxénètes (qui sont des personnes physiques et morales) garantissent, contre rémunération, la possibilité d'un accès marchand aux corps et aux sexes d'autres personnes de sexe féminin dans l'immense majorité des cas... » (Marie-Victoire Louis, 2001 in Poulin, 2004 : 50).

Le courant abolitionniste considère la prostitution comme étant une forme ultime de violence faite aux femmes dans un système d'exploitation à la fois économique et social. La prostituée est considérée comme étant un sujet aliéné qui reflète l'état des rapports sociaux de sexe au sein de la société patriarcale. Selon Kate Millett (1969, 1971), la subordination de la femme et l'échange monétaire sont clairement identifiés dans la transaction prostitutionnelle et se retrouvent également dissimulés à l'intérieur du contrat matrimonial. Ainsi, la prostitution réduit la femme à l'état d'objet (Puhl, 2005). Pour la majorité des militantes, la prostitution doit nécessairement passer par une réforme et ultimement être abolie, car la prostitution n'améliore en rien les conditions de vie des femmes et ne peut être considérée comme un métier.

Les féministes libérales, quant à elles, s'opposent carrément aux propos des féministes radicales qui situent la prostitution sur le même plan que l'esclavage sexuel. La prostitution peut donc être pratiquée de façon délibérée et constituer ainsi un choix légitime. Les femmes ont le droit de disposer librement de leur corps sans contraintes morales ou législatives. Les représentantes de ce courant revendiquent le droit à la prostitution au même titre que le droit à l'avortement et à l'équité salariale. Elles perçoivent la prostitution comme un travail légitime étant donné que l'échange contractuel s'effectue entre deux personnes consentantes :

Vue sous cet angle, la femme prostituée fait figure de la femme émancipée qui, au lieu d'être dépendante de la bonne volonté d'un mari comme dans le cadre du mariage traditionnel, mène sa vie de façon autonome et exprime ainsi une certaine résistance au patriarcat. De plus, en refusant l'espace privé auquel la femme était contrainte pendant des siècles, donc en rejetant l'idée de consacrer sa vie à un seul homme, la prostituée parvient à se débarrasser d'anciens tabous sexuels et à exprimer une certaine liberté sexuelle, ce qui provoque une « rupture avec le modèle de sexualité dominant » (Gedah, 2003 : 104 in Puhl, 2005 : 9).

Les recherches empiriques sur la prostitution en tant que métier sont peu nombreuses. Toutefois, nous pouvons compter sur les travaux des criminologues canadiennes Parent et

Bruckert qui étudient la prostitution et particulièrement les différentes formes de prostitution (salons de massage, maisons closes, danseuses érotiques) en s'inspirant des notions théoriques de la sociologie du travail. D'ailleurs, le peu d'études qui ont porté attention au discours de ces femmes ont montré que la plupart perçoivent le travail du sexe comme un travail légitime, qu'elles se considèrent avantagées au niveau salarial et sont plus indépendantes que beaucoup d'autres femmes (Benoit et Millar, 2001; Bruckert, Parent et Robitaille, 2003; Chapkis, 1997; McLeod, 1982, Perkins, 1991; Sanders, 2005 in Jeffrey, 2006).

Selon le courant féministe libéral, la prostitution doit être reconnue et décriminalisée, car tant et aussi longtemps que cette pratique sera effectuée clandestinement, abus, violence et stigmatisation s'y rattacheront. Pour arriver à leur ultime but, plusieurs mouvements de travailleuses du sexe revendiquent au niveau politique le droit d'exercer la prostitution comme travail légitime afin de parvenir à l'amélioration du statut et des conditions de travail de la prostituée (Gedah, 2003).

Cependant, force est de constater que ces deux perspectives sont insatisfaisantes pour comprendre le phénomène prostitutionnel. La première, par son essentialisme et considérant cette activité comme étant une forme d'esclavage, renvoie à l'idée que toutes les personnes prostituées soient contraintes à se prostituer négligeant ainsi certains témoignages de travailleuses du sexe qui font état de leur libre décision de pratiquer cette activité et de l'exercer « sainement ». La seconde conception du travail sexuel stipule que c'est une activité qui leur permet de subvenir à leurs besoins et qu'il serait important de la considérer comme une forme de travail. Cependant, plusieurs études ont également démontré que plusieurs d'entre elles ont été contraintes, à divers degrés, à intégrer le milieu prostitutionnel (Mathieu, 2002).

1.1.2 Les différents biais de l'analyse féministe

La perspective abolitionniste soulève de nombreux problèmes épistémologiques (Thiboutot, 2001; Stella, 2002; Parent, 1994, 2001; Parent, Bruckert & Robitaille, 2003; Mensah, 2003; Pryen, 1999; Guillaumin, 2002, 2004; Mathieu, 1999 in Toupin, 2005) et embrouille la compréhension de la complexité du phénomène prostitutionnel puisqu'elle réduit les connaissances à une seule et unique vision de la prostitution, soit celle de l'exploitation et de la victimisation : « Le concept d'exploitation sexuelle, utilisé dans l'absolu, et son angle d'analyse unique fondé sur la violence font en sorte que d'importantes dimensions de la réalité que recouvre cette question échappent au regard des chercheurs » (Toupin, 2005 : 3). Ainsi, on ne considère qu'une seule conception de la prostitution et évacue toute autre façon de l'analyser. De plus, on y reconnaît une homogénéité des formes de prostitution à laquelle toutes ont été forcées à s'intégrer.

Toupin (2005), qui a largement évoqué les divers biais de l'approche abolitionniste, insiste également sur le problème conceptuel qui présuppose la prostitution comme une forme d'esclavage. En fait, pour plusieurs chercheurs sur le phénomène prostitutionnel, il y a confusion entre la nature de l'activité même de la prostitution et ses conditions d'exercices. « L'abolition de l'esclavage n'a pas à voir avec l'abolition d'un certain type de travail, mais avec l'abolition d'un certain type de relations de pouvoir (en l'occurrence la propriété) qui est considéré comme une violation des droits humains » ((traduction libre) (Marjan Wijers et Lin Lap-Chew (Wijets et Lap-Chew, 1997 : 31 in Toupin, 2005 : 5). Toupin donne l'exemple du système esclavagiste et du travail dans les champs de coton. Elle souligne que malgré l'abolition de ce système, les gens ont continué à travailler dans les champs et le travail domestique a continué à être exécuté. Elle traduit cette problématique à l'intérieur des discussions entourant la prostitution en soutenant que l'échange devrait plutôt porter sur les relations de pouvoir au sein de la prostitution et non sur l'abolition de l'activité elle-même. Elle soutient que les diverses comparaisons avec les autres formes d'esclavage qui existent démontrent que ce n'est pas l'activité même, mais

les conditions dans lesquelles ces activités ont lieu qui doivent constituer la cible principale.

Un autre problème réside dans le fait que plusieurs études excluent la parole des principales actrices et dénie l'expérience subjective des prostituées (Ouvrard, 2000). Ce sont seulement celles qui se représentent comme étant victimes qui sont prises en compte; celles qui se disent consentantes sont évacuées du portrait. Une putain est vue soit comme une martyre du système ou comme une collaboratrice de ce système (Pheterson, 2001). Pour le courant abolitionniste, le consentement à l'intérieur du phénomène est inexistant. Elles sont toutes victimes ou dupes. Ainsi, seul l'échantillon de femmes ayant vécu de mauvaises expériences est privilégié.

La limitation qu'exercent les féministes radicales dans la façon de concevoir la prostitution en privilégiant les mauvaises expériences est altérée par certains mouvements de travailleuses du sexe et de féministes qui, à travers leurs prises de parole et expériences personnelles, tentent de s'organiser et véhiculent une tout autre vision de la profession afin d'améliorer leurs conditions de travail. Cependant, l'approche libérale des études scientifiques et des revendications comporte également quelques biais reliés notamment à l'homogénéisation de ces femmes.

Ainsi, dans le même continuum que les féministes radicales, plusieurs militantes alimentent une fausse image d'homogénéisation en considérant la prostitution comme étant un métier librement choisi par toutes les femmes œuvrant dans l'industrie du sexe, ce qui est faux dans plusieurs cas. Conséquemment, les revendications juridiques, politiques et sociales exigées par les militantes pour améliorer les conditions de vie des femmes ne peuvent s'appliquer à tous les cas et pour le bien-être de tous et de toutes. D'autre part, les études féministes « pro-travail du sexe » analysent la prostitution comme étant une forme de travail professionnel, bien que cette activité puisse être vécue en termes d'exploitation et

de subordination. Ainsi, chacune de ces deux approches, abolitionniste et libérale, réduit vraisemblablement une diversité de formes de prostitution à une seule et unique vision : l'exploitation ou le métier librement exercé.

1.2 LE CADRE CONCEPTUEL UTILISÉ

Pour permettre de mieux comprendre la réalité de ce milieu, spécifiquement celui du monde des escortes, nous mettons donc de côté ce débat féministe, cette dichotomie qui comporte des lacunes puisqu'elle écarte la possibilité d'un juste milieu et ne tient pas compte de l'hétérogénéité des femmes œuvrant dans cette industrie (Benoit & Shaver, 2006). Nous allons davantage nous concentrer sur l'expérience de ces femmes et leur passage à l'intérieur du monde prostitutionnel. Pour ce qui est de l'analyse, nous privilégions l'utilisation du cadre théorique du rite de passage et du concept de liminalité. Mais avant tout et afin de camper la réalité sociale de nos principales actrices, il sera d'abord question d'aborder les concepts des rapports sociaux de genre et de la sexualité pour subséquemment ancrer le processus du passage dans lequel elles s'introduisent et s'adaptent ou non.

1.2.1 Le concept des rapports sociaux de genre

Notre approche s'inscrit inévitablement, mais dans une certaine mesure, dans la perspective féministe, car nous ne pouvons faire abstraction de l'importance des rapports sociaux de genre dans une analyse sur la prostitution. Le concept de « genre » a fait son apparition dans les études féministes américaines au début des années 1980. Ces dernières ont voulu mettre l'accent sur le « caractère fondamentalement social des distinctions fondées sur le sexe » (Scott, 2000 : 42) et rejeter le déterminisme biologique rattaché aux rôles des femmes et des hommes. Les études antérieures, se centrant exclusivement sur les

femmes, renforçaient l'analyse de la femme comme problématique sociale. L'utilisation du terme « genre », vise ainsi à introduire la notion relationnelle dans l'analyse, c'est-à-dire le rapport qui s'articule entre l'homme et la femme (Scott, 2000). L'emploi de ce concept a également permis d'éviter le piège réducteur consistant à cibler la femme comme problème et d'élargir le champ d'investigation concernant les inégalités sociales et la multiplicité des rapports et oppositions tel qu'ils existent entre les hommes et les femmes. Toujours selon Scott, la notion de genre fait ici référence à un rapport social qui met en relation les hommes et les femmes comme faisant partie d'un système à travers la société et insiste sur la mouvance de ce système. Cette dynamique est en constante évolution et par conséquent, les rôles établis peuvent être questionnés et remis en question puisque ces transformations reposent sur la construction sociale des rôles dominant/dominé. Ces rapports sociaux sont généralement influencés par les rapports de pouvoir qui s'opèrent entre les individus de sexe différent (Daune-Richard & Devreux, 1992). En conséquence, nous concevons le concept de genre comme « un élément constitutif des rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott, 2000 : 56).

Ce concept renvoie donc à une dimension socialement construite de l'identité des femmes et des hommes en désignant ce qui est approprié pour chacun d'eux en termes de comportements, de conduites et d'aptitudes. Par ailleurs, en parallèle à l'aspect construit de ces différences, il est important de considérer la partie inculquée des rôles à remplir dès l'enfance. Toutes ces caractéristiques doivent être analysées en regard du contexte socioculturel dans lequel se traduisent les rapports sociaux de genre, car ils réunissent les facteurs économiques, politiques, sociaux et culturels déterminant les rôles attendus des femmes et des hommes (Rao Gupta, 2000). Toujours dans les années 1980, le sociologue Robert W. Connell (1987), publie l'ouvrage *Theory of Gender and Power* qui appuie le postulat voulant que chaque société possède sa propre structure des relations entre hommes et femmes, structure qui relève des particularités historiques, sociales, économiques et politiques l'ayant façonnée. Connell considère qu'il existe trois types de structures interreliées : la division sexuelle du travail, la division sexuelle du pouvoir et la structure de

cathexis, c'est-à-dire la distinction du désir et des pulsions corporelles selon le sexe. Ces structures sont maintenues au sein des institutions par divers mécanismes sociaux comme l'iniquité salariale, les pratiques discriminatoires dans les écoles ou dans les milieux de travail, le déséquilibre du pouvoir à l'intérieur des relations intimes ou encore par la projection d'images dégradantes ou stéréotypées des femmes dans les médias. Ces mécanismes contraignent les pratiques des femmes en limitant leur potentiel économique et social. De plus, ils renforcent les rôles attendus d'elles dans la société (Wingood & DiClemente, 2000).

Bien qu'au cours des dernières décennies en Occident et particulièrement au Québec, les femmes aient réussi à obtenir plusieurs acquis en termes d'équité dans diverses sphères, nous constatons toujours la présence d'un patriarcat dans les rapports de pouvoir au sein des institutions et dans les pratiques sociales. Ce constat est clair à l'intérieur de l'espace privé, dans les rôles conjugaux et parentaux, ainsi que dans l'espace public, notamment au niveau de la division sexuelle du travail. D'après plusieurs auteurs tels que Pheterson, Tabet et De Meis, historiquement, le système patriarcal a participé à la création d'une division de deux catégories de femmes : les femmes dites « honorables » et les « non honorables ». Dans les sociétés occidentales, le modèle de la « bonne » femme signifie être mère, pudique et fidèle à un seul homme. Chaque femme est sous la pression de cette image et doit l'assumer individuellement. La femme « non honorable » ou la « putain » fait référence à celle qui ne respecte pas ces règles sociales. Ces deux mondes correspondent à l'univers de la bonne épouse et à celui de la dépravée, les deux seules options de la femme (De Meis, 1999). Cette dichotomie sera largement discutée dans le troisième chapitre qui aborde le contexte dans lequel le monde prostitutionnel a évolué et s'est structuré selon les règles sociales établies.

1.2.2 Le concept de sexualité

Outre le travail colossal de Foucault, les sciences sociales n'ont pas mis beaucoup l'accent sur le développement et l'approfondissement du concept de la sexualité, comparativement aux sciences naturelles. Malgré cette faiblesse, elles font tout de même apparaître que l'aspect social joue un rôle marquant dans l'analyse que nous devons faire de la sexualité. Les hommes et les femmes n'agissent pas d'instinct au niveau sexuel; ils ont besoin de références pour savoir ce qui est acceptable ou non socialement. La sexualité humaine n'est donc pas nécessairement associée aux pulsions de la nature humaine : « socialement construite par le contexte culturel où elle est inscrite, elle tire son importance politique de ce qu'elle contribue en retour à structurer les rapports sociaux dont elle dépend en les « incorporant » et en les représentant » (Bozon, 2002 : 6). Ainsi, nous pouvons considérer que la sexualité humaine joue un rôle déterminant à l'intérieur des rapports sociaux de genre qui subit :

l'influence de règles, explicites et implicites, règles imposées par la société et définies, entre autres facteurs, par le biais du genre, de l'âge, du statut économique et de l'appartenance ethnique. [Elle se définit de plus par] les partenaires sexuels d'un individu, la façon dont il partage des rapports sexuels avec eux, pourquoi, dans quelles circonstances et avec quels résultats (Rao Gupta, 2000:2).

Depuis quelques années, l'étude de la sexualité est de plus de plus orientée vers les rapports de pouvoir, notamment vers les rapports inégalitaires de genre, ce qui constitue l'un des apports théoriques les plus importants (Gagnon et Parker, 1995) :

En effet, les rapports de pouvoir et les inégalités de genre propres à une culture donnée structurent et participent à la formation de l'ensemble des aspects de la sexualité. Ainsi, la signification, les pratiques et les expériences sexuelles seraient façonnées par les rapports de genre et empreintes des mêmes inégalités sociales, de la même hégémonie masculine (Bédard, 2005 : 68).

Dans ce système, les droits et contraintes ne sont pas applicables autant chez les hommes que chez les femmes. Les structures patriarcales ont exercé un contrôle sur la sexualité féminine en concevant des oppositions binaires telles que le bien et le mal, ce qui a créé une hiérarchie qui soutient toujours le masculin au détriment du féminin et qui fait l'éloge de la femme « mère » aux dépens de la femme dépravée (Puhl, 2005). Par ailleurs, Tabet (1998) fait valoir que la sexualité chez les femmes se caractérise par la division d'une sexualité reproductive et non-reproductive associée à la dichotomie « bonnes » et « mauvaises » femmes, entre celles qui deviendront épouses et celles qui se consacreront à la prostitution. Tabet définit la reproduction, non en termes biologiques, mais en tant que « système de contrôle et de manipulation de tout individu femelle et devient ainsi le pivot de tout rapport entre les sexes et de tout rapport sexuel » (Tabet, 1998 : 152). Cette mise en scène de la reproduction a longtemps bloqué les femmes dans l'épanouissement de leur sexualité et les a contraintes à des pratiques sexuelles restrictives. De plus, selon les critères sociaux de l'abstinence chez la femme, on conçoit que la « dignité conférée au statut d'épouse exige la pratique d'une sexualité « maîtrisée » et conventionnelle qui serait en adéquation avec leur rôle de mère censée combler toutes les frustrations qu'elle peut ressentir » (Gil, 2008 : 24). Ces deux formes de division sont assurément complémentaires puisque la première répond au devoir de procréer et l'autre, répond aux besoins sexuels, mais toutes deux limitent les femmes : « D'un côté, la femme doit répondre au devoir conjugal et servir son mari; le plaisir est pour l'homme et la femme doit s'organiser pour le satisfaire. D'un autre côté, les prostituées, ou les travailleuses du sexe, seraient souvent condamnées socialement pour leur pratique contrairement aux hommes qui les fréquentent (Bozon, 2001 in Bédard, 2005 : 71).

Ainsi, nous pouvons déjà déduire que le sort des prostituées dans un tel contexte les confine dans un espace marginal dans lequel l'ordre socialement acceptable est absent. Voyons à présent le processus par lequel les femmes vivent leur passage afin de nous aider à comprendre de quelle façon elles expérimentent le monde prostitutionnel.

1.2.3 Le concept de rite de passage et de liminalité : Le passage d'un statut social normalisé à celui de « prostituée »

L'étude anthropologique du concept de « rituel » a évolué de différentes façons tout au cours du dernier siècle. D'abord, les premières théories sur le rituel ont été élaborées à partir d'études terrain de sociétés dites « primitives » ou « exotiques », généralement associées au domaine religieux. Les lieux d'études furent très diversifiés en termes d'aire géographique et culturelle et les chercheurs n'ont pu cibler une définition précise sur ce qu'est le rituel (Segalen, 1998). Depuis que la recherche sur le rituel s'est élargie aux sociétés modernes, constituer une définition est encore plus ardu puisque tous les domaines, politique, social et religieux sont désormais divisés : « Cet état des choses implique que le rituel n'a plus une fonction englobante, significative pour l'ensemble de la société, mais qu'il peut faire sens à un groupe d'individus qui, sans constituer une société en soi, partagent certaines valeurs » (Matte, 2000 : 6). Ainsi vous seront présentés dans les prochaines lignes les concepts de rite de passage et de liminalité qui font cadre à notre recherche sur le phénomène prostitutionnel.

1.2.3.1 Le concept de rituel

Les premières monographies ethnologiques ont abordé le thème du rituel étroitement au domaine religieux. Durkheim, sociologue français, dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912, 1998), a appréhendé les rites comme étant des règles sociales qui définissent les conduites envers le sacré qui sont associés au monde de la religion en opposant le profane au sacré, deux mondes qui ne prennent sens qu'ensemble. Marcel Mauss (1950), que l'on surnomme le père de l'ethnologie, a poursuivi le travail de Durkheim en ciblant davantage le concept de sacrifice par lequel se constitue le rituel. Quelques années plus tard, Mary Douglas (1966, 1971) a, quant à elle, défini plus largement le rituel et a ouvert la voie au domaine du non-religieux. Elle a d'ailleurs été

l'une des pionnières qui a considéré l'existence des rites symboliques proprement dit et non plus exclusivement associé au caractère religieux (Segalen, 1998).

Le rituel est présent dans toutes sociétés. Pour bien l'étudier, le rite doit être observé à partir de la réalité sociale d'un groupe d'individus et pour bien le comprendre, il faut d'abord le situer à l'intérieur de sa structure sociale afin de saisir toute sa complexité (Da Matta, 1995). En plus, il faut également comprendre la logique de la vie quotidienne afin de bien percevoir ce qui précède le rite et ce qui le suit. Lorsqu'il est question d'étudier le phénomène du rituel, c'est le sens donné par ceux qui le pratiquent qui fait le rituel. « C'est la conscience partagée par le groupe qu'il se passe quelque chose de spécial, quelque chose qui est en rupture avec le quotidien, quelque chose qui confère une émotion intense partagée par tous ceux qui font partie du groupe » (Matte, 2000 : 9). Ainsi, la dimension symbolique du rituel est donc importante, car une mise en scène est implantée et partagée par tous les individus du groupe.

Une autre caractéristique qui est associée au rite est la pratique en collectivité, car il n'y a pas de rites que l'on pratique seul. Dans certains cas, il peut y avoir des séquences dans lesquelles un individu peut être seul à vivre, mais le rite est, du début à la fin, une expérience collective. Contrairement aux rites associés au domaine religieux, étant au cœur des réalités sociales dans les sociétés dites traditionnelles, les rites dans nos sociétés d'aujourd'hui se rattachent davantage à la marge sociale. Des groupes d'individus qui partagent les mêmes goûts, passions et intérêts tels qu'un sport, la pratique d'un instrument de musique ou une d'activité artistique. Très souvent, ces groupes deviennent très importants dans la vie de l'individu, quelques fois davantage que la famille et les amis (Mafféssoli, 1993 in Matte : 2000).

1.2.3.2 *Les rites de passage en trois séquences*

Le rite peut prendre la forme d'un passage, un moment dans la vie d'une personne, en marge de la vie normale et souvent vécu comme une période pénible. Segalen définit les rites de passage comme des « formes de négociation d'un nouveau statut au sein d'une société qui présente un système structuré et hiérarchique de positions et qui associe des groupes d'individus communiant aux mêmes principes, - ce qui tendrait à adoucir les distances entre positions sociales, sans pour autant produire un nivellement » (Segalen 1998 : 35).

L'étude des rites de passage a pris davantage d'importance avec les travaux de Van Gennep (1969 [1909]) qui a montré que d'importants changements sont ritualisés dans la vie de personnes dans les sociétés traditionnelles. Ces types de rituel aident à faciliter la transition de la personne. Ces rituels seraient divisés en trois étapes : l'évacuation d'un ancien rôle social, la transition (période liminale) et la renaissance d'un nouveau rôle social, cette dernière étant une nouvelle étape de la vie de la personne. Van Gennep met en évidence qu'à l'intérieur de plusieurs sociétés traditionnelles, plusieurs situations liminaires ou transitoires sont présentes à chaque fois qu'il y a passage d'un statut à un autre. Le moment ou le lieu de l'entre-deux est ouvert et fermé par des rites de passage et comprend des initiations et des pratiques particulières. L'auteur nous donne l'exemple d'un enfant qui doit acquérir le statut d'adulte. L'enfant devra entrer pendant un temps déterminé dans une phase liminale où, détaché par un rite de l'état d'enfance, il subira une préparation à la vie d'adulte. Avant de naître à une sorte de nouvelle vie, il subira une mort sociale temporaire, faite pour permettre cette transformation. Cette phase de seuil terminée, il entrera dans le statut d'adulte. Pour lui, les concepts de passage et de marginalisation sont primordiaux dans le processus du rituel puisque c'est durant cette période où il y a « mutation ». Cette transition peut parfois s'étaler sur une longue période, parfois même des années. Cette étape est considérée comme une sorte d'évolution de statut et se distinct aux autres étapes.

À partir de cette étude, l'anthropologue Victor Turner (1969) développe le concept de liminalité dans son ouvrage *Le Phénomène rituel*. Tous les rites de passage ou de transition sont marqués par trois séquences : celle de la séparation, celle de la marge ou du seuil et celle de l'agrégation. La première période que nous nommons la séquence de la séparation ou de la rupture fait référence à un comportement symbolique signifiant le détachement d'un individu par rapport à son groupe d'appartenance. Pendant la période liminale ou transitoire, les caractéristiques du nouveau monde sont ambiguës. L'individu passe à travers un domaine culturel qui a peu ou aucun attribut de son état passé ou à venir et doit négocier avec les nouvelles règles établies. Dans la troisième période, le passage est consommé. L'individu est dans un état relativement stable, car il a maintenant intégré le nouveau monde et accepté pleinement son nouveau rôle.

Le modèle de Turner se fonde sur plusieurs oppositions binaires en se basant sur la théorie structuraliste. La première opposition est celle de la structure/anti-structure, qui oppose le normal et l'anormal, l'ordre et le chaos. La seconde opposition est celle du liminaire/liminoïde qui représente la dichotomie des sociétés traditionnelles et modernes à l'intérieur du champ de l'anti-structure et la dernière opposition, la communauté /communitas : « représente des groupes de personnes qui s'opposent sur le plan de la structure, communauté étant le groupe social normal, habituel, structuré, par exemple, la famille ou le groupe de travail, et communitas étant le groupe qui se forme sous des lois qui ne régissent pas l'ordre social habituel, selon l'impulsion spontanée des affinités, de la sympathie, des goûts ou de la mode » (Matte, 2000 : 17). Les dichotomies de la structure/anti-structure et celle de la communauté/communitas seront davantage utilisées comme cadre à l'analyse de l'activité prostitutionnelle.

1.2.3.3 *Le concept de liminalité*

L'anti-structure est la partie qui nous intéresse particulièrement, car elle se situe en dehors des normes sociales habituelles et fait référence à l'état liminal où les individus sont mis en marge. Les signes provenant de l'état passé sont remplacés par de nouvelles normes et règles en lien avec leur non-statut social. Il peut alors s'agir de nouveaux vêtements et du maquillage, sans toutefois être soumis aux règles régies par la société. Ce qui se rapporte à la marge, à l'entre-deux, à la transition signifie absence de statut (Matte, 2000).

L'individu qui se situe dans la marge est marqué par des traits spécifiques. D'abord, le sujet se dissocie complètement des structures sociales mises en place, car il se situe dans une situation d'entre-deux. Son « absence » sociale peut être marquée par la perte de son nom, par l'abandon de vêtements ou par d'autres éléments significatifs à son premier statut. La caractéristique générale de sa position est qu'il se situe à la fois dans son ancien statut et dans son nouveau, à la fois « mort et vivant ». Dans ce passage, l'individu peut subir des épreuves physiques, mais également des phases d'apprentissage. Celles-ci vont avoir pour effet qu'il s'adaptera et aura pour conséquence de le sortir de son état préliminaire et de l'acheminer vers son nouvel état social, afin de le rendre identique aux autres membres de la communauté (Matte, 2000).

Certaines formes de liminalité conduisent d'ailleurs jusqu'à une anti-structure sociale, que Turner nomme la *communitas*, dans laquelle des liens peuvent se créer hors des hiérarchies et des rapports sociaux étant normalement présents dans la société. Si certaines phases de liminalité ont disparu de notre société avec sa sécularisation, il y a toutefois des phénomènes de nature liminale, des structures qui refusent de se fonder sur la classe sociale et qui rejettent l'ordre social :

The attributes of liminality or of liminal personae...are necessary ambiguous, since the condition and these persons elude or slip through the network of

classifications that normally locate states and positions in cultural space. Liminal entities are neither here or there; they are betwixt and between the positions assigned and arrayed by law, custom, convention, and ceremonial...liminality is frequently linked to death, to being in the womb, to invisibility, to darkness, to bisexuality, to the wilderness, and to an eclipse of the sun or moon (Turner, 1969 : 81).

Dans un nouveau monde, associé à un espace désordonné, l'individu développe à travers de nouvelles structures, de nouvelles règles et de nouvelles logiques un sens propre à sa situation.

1.2.3.4 *L'espace « house » et « street », le monde normal et déviant*

Dans le cadre de recherches effectuées au Brésil et portant sur les processus des rites nationaux, Roberto Da Matta, dans son ouvrage *Carnaval, bandits et héros* (1983), met en évidence ces dichotomies complexes. Ses observations l'ont incité à créer deux catégories sociologiques afin de comprendre la société brésilienne, la division « house », que l'on traduit par sphère privée, et « street » comme espace public (Da Matta, 1995). L'auteur souligne que l'univers privé est hiérarchiquement organisé et construit sur la base de relations avec les parents et les amis qui sont notamment caractérisées par l'amour et la tendresse. L'univers de la rue, quant à lui, est représenté comme étant un lieu de méfiance, d'anonymat et de désordre. En conséquence, l'espace symbolique de l'environnement privé est ordonné et pacifique, alors que l'espace public est considéré comme un endroit dangereux et caractérisé par son manque de règles (De Meis, 2002). L'opposition entre ces deux concepts doit être observée comme étant dynamique puisque l'un ne va pas sans l'autre :

Therefore it is also necessary to understand that the opposition "house/street" has complex aspects. First, this kind of opposition is not static, substantive, or absolute. On the contrary, it is dynamic and relativistic because in Brazilian society, "street" and "house" can reproduce themselves within the opposite venue. For instance, because there are spaces in the street that can be closed or

appropriated by a group, social categories or people, becoming "house" (Da Matta 1991: 601 in De Meis, 2002 : 4).

Ainsi, l'opposition « house » et « street » est fluide puisque dès le moment où l'espace public n'est plus anonyme, lorsque de nombreuses nouvelles relations personnelles sont créées par exemple, l'espace qui a été initialement « street » devient à présent « house » (De Meis, 2002). Ces deux espaces sont considérés à l'intérieur de la recherche comme étant le monde « normal » ou la structure dans laquelle nous vivons et le monde déviant ou l'anti-structure dans laquelle les prostituées y sont intégrées.

1.2.3.5 Le passage en trois séquences à travers le monde prostitutionnel

En appliquant le concept de rite de passage à l'expérience prostitutionnelle, voici les trois séquences qui font partie de notre analyse. La première phase, celle de la rupture ou de la séparation, est considérée comme la première fois où la prostituée traverse la frontière symbolique. Pour beaucoup de femmes, la première expérience comme prostituée est souvent décrite comme une période particulièrement pénible. La plupart des femmes décrivent leur insertion dans le monde de la prostitution comme une conséquence de divers facteurs externes. C'est une période critique pour la femme qui, pour maintes raisons, abandonne ses buts antérieurs, qu'elle croyait les bons et pour bon nombre d'entre elles, c'est le moment où elles coupent les liens avec leur famille.

Selon Severino (1993 in De Meis, 1999), la femme décidant de s'introduire dans l'industrie de la prostitution en coupant le lien avec son groupe social d'origine, vit une situation de mort, un moment statique entre deux mondes différents. Durant cette période, la femme expérimente la séparation entre l'ancien monde et en même temps, elle revit dans un nouveau groupe. Lorsque la femme intègre le travail de la prostitution, elle vit une période liminale où elle a déjà abandonné son rôle de la « bonne » femme, selon le regard

de sa communauté, mais n'a pas encore intégré les règles qui détermineront son nouveau statut social.

Les oppositions binaires entre les espaces symboliques et moraux peuvent se retrouver à plusieurs endroits : agences d'escortes versus milieu urbain; habillement très sexy et maquillage imposant versus habillement plus sobre et acceptable socialement. Ce sont là plusieurs symboles qui divisent l'univers de la femme et celle de la « pute ». Lorsque la femme traverse la frontière qui sépare les deux mondes, elle entre dans un tout autre monde qui comporte ses propres logiques, règles, codes. « It is important to understand how concrete these symbolic and moral divisions appear in the women's live and in their narratives, how those women deal with their new roles and which artifices they use in order to negotiate a positive self-image, one which enables them to come back to life » (De Meis, 1999 : 92).

La femme prostituée sera accusée de déviance par le regard social. Son statut change alors soudainement et pour contrer la situation, elle développe certaines stratégies pour négocier son statut de prostituée et la stigmatisation exercée sur le reste de sa vie personnelle. De Meis souligne des mécanismes de stratégies défensives qui se retrouvent dans les discours des prostituées. On peut par exemple s'attarder au changement de nom qui survient lorsque ces femmes entrent dans le monde de la prostitution. Plusieurs d'entre elles ne s'identifient pas comme prostituées et se comparent à celles qui font la rue ou les toxicomanes. La plupart du temps, l'activité prostitutionnelle est considérée comme transitoire ou temporaire. Ces mécanismes de défense les protègent de la stigmatisation et par conséquent, évitent la création de liens avec le nouveau groupe.

L'engagement de la prostituée dans la prostitution détermine le seuil, la frontière qui sera franchie individuellement ou collectivement :

La capacité à traverser cette frontière peut être liée au social, et nous retrouvons là le discours sur la motivation économique, ou bien à l'individu lui-même, avec de nombreuses explications qui, le plus souvent, par défaillance ou perversion, renvoient à la notion de conscience morale. Dès lors, la(e) prostituée(e) n'a de choix, pour parler de la passe, qu'entre la contrainte ou le vice ; elle en est ainsi réduite à la violence, subie ou émise (Canarelli & Deschamps, 2008 : 49).

Dans la marge, les femmes peuvent y voir une façon positive de vivre. Elles peuvent décider de s'y intégrer ou à l'inverse, de s'y opposer. De cette rupture avec le monde ancien, il y a une renaissance. La femme a acquis de nouvelles valeurs et codes qui reflètent la nouvelle éthique qui appartient au nouveau monde marginal de la prostitution. Ces nouvelles valeurs font en sorte qu'elles se sentent bien. Le moment où la femme coupe avec son ancien monde est une période difficile. C'est une phase où la femme se sent très isolée. Elle a abandonné ses ambitions, ses objectifs de vie. Après coup, lorsqu'elle est davantage adaptée à la situation, le vide et la souffrance diminuent. La femme semble revivre, mais dans un nouvel environnement. La situation liminale est davantage définie. Dans les faits, ces expériences sont vécues différemment d'une femme à l'autre. Certaines femmes développent constamment des façons de négocier leur nouvelle « identité » pour s'y adapter, d'autres vont vivre plusieurs années dans l'espace liminal sans jamais terminer la transition tandis que d'autres quitteront rapidement le milieu. De Meis (1999) souligne l'importance de faire attention pour ne pas considérer cette dichotomie mort/renaissance comme étant statique :

Like any model, it is in essence arbitrary. Reality is dynamic and resists classification. People's subjectivity is like a river that never stops flowing. Today will always be different from tomorrow and one person will always be different from another. Consequently, this model must be read in a dynamic way. One day, a prostitute may produce a narrative that is closer to the metaphor of liminality (death), and on another day find a positive self-narrative for herself (rebirth). Death and rebirth are used only as a didactic tool, and should not be read literally (1999 : 91-92).

Ce dernier point a été considéré tout au long de l'analyse puisque toute expérience est modelage et aucune ne respecte à la lettre le cadre théorique prédéfini.

1.3 CONCLUSION

C'est donc à partir de ce cadre que l'analyse a été réalisée sur le passage de ces femmes en milieu prostitutionnel. À cela, nous avons également tenu compte des concepts de rapports sociaux de sexe et de sexualité, tous deux faisant partie intégrante de la réalité prostitutionnelle. Les résultats de cette analyse vous seront présentés plus loin dans l'ouvrage, mais pour l'instant, arrêtons-nous aux différentes modalités méthodologiques retenues dans le cadre de cette recherche.

CHAPITRE II :

LES DIMENSIONS MÉTHODOLOGIQUES

À la lumière des considérations théoriques, nous vous présentons la démarche méthodologique à partir de laquelle l'analyse et l'interprétation des résultats a été effectuée. Vous y retrouverez la problématique de la recherche, les objectifs qui y sont rattachés ainsi que les fondements méthodologiques utilisés dans le cadre de cette recherche qualitative. Nous aborderons également le vécu lié à l'insertion en milieu terrain, notre collaboration avec l'organisme Projet Intervention Prostitution Québec et le contact créé à l'intérieur du monde des agences d'escortes. L'accent sera aussi mis sur les actions effectuées pour identifier et recruter les participantes ainsi qu'une brève présentation de ces dernières. La section portant sur la collecte des données abordera le contexte dans lequel l'enquête a été réalisée et les outils utilisés à cette fin. La dernière partie se penchera sur la méthode d'analyse de données et sur les limites de la recherche.

2.1 PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

Les recherches se penchent souvent sur la construction sociale de la stigmatisation, mais très peu sur la façon dont ces femmes vivent et intériorisent cette discrimination. Il existe très peu d'études sur les stratégies adoptées par ces femmes pour maintenir une qualité de vie dans le cadre de relations de pouvoir qui s'installent entre elles, les proxénètes et les clients. Nous avons privilégié la parole des travailleuses du sexe en tentant d'évacuer tout jugement de valeur. Nous avons voulu saisir le sens de leur expérience à travers leurs paroles, de quelle façon elles vivent leur « métier » dans une société qui porte un regard méprisant sur la pratique prostitutionnelle. Nous avons cherché à dénaturer le moins possible la parole des femmes exerçant la prostitution en tentant de reprendre les concepts qu'elles utilisent, la façon dont elles se définissent elles-mêmes et définissent leur

travail. Surtout, nous avons voulu respecter leur parole lorsqu'elles affirment qu'elles ont fait le choix de pratiquer le travail du sexe.

Nous tenterons de nous situer entre l'approche individualiste méthodologique, c'est-à-dire où tout individu est maître de sa vie versus un déterminisme social pur et dur, où les contraintes sociales sont telles que l'individu n'agit en rien sur sa vie (Hanselmann & Lamamra : 2002). La parole de nos sujets est donc au centre de notre étude sans toutefois évacuer l'influence des structures externes sociales, économiques et politiques qui y est rattachée.

En ce sens, l'objectif général de la présente recherche est de mettre en évidence les différentes expériences des participantes à travers le passage du monde prostitutionnel et ce, lors de trois séquences distinctes. Dans un premier temps, il sera question d'aborder la rupture qui s'effectue avec le groupe d'appartenance et l'insertion au monde de la prostitution. Dans un second temps, nous examinerons les expériences vécues des participantes dans la zone liminale où s'opère la gestion des nouvelles structures et règles à l'intérieur du nouvel espace, soit celui de la prostitution. Finalement, dans la troisième et dernière séquence, nous approfondirons la phase de « renaissance » dans laquelle nous retrouvons la mise en place de mécanismes de défense dans le but de s'adapter et/ou d'accepter le nouveau statut de prostituée. Bien que ces trois étapes soient bien distinctes l'une de l'autre, nous devons rappeler que la zone liminale, période dans laquelle il y a ambiguïté entre le rôle socialement acceptable de la femme et celui de la « dépravée », n'est pas figée dans le temps et par conséquent, peut se transposer à tout moment dans le cheminement de la prostituée.

2.2 LA MÉTHODE QUALITATIVE DANS LA RECHERCHE ANTHROPOLOGIQUE

Cette recherche vise à observer le point de vue que donnent les acteurs dans le milieu observé, c'est-à-dire les représentations et opinions des travailleuses du sexe elles-mêmes. Afin de bien cerner l'objet de l'étude, cette recherche sera effectuée selon un paradigme qualitatif. D'après Paillé et Mucchielli (2003), l'analyse qualitative est d'abord et avant tout un « acte phénoménologique » qui sollicite la curiosité et la réceptivité du chercheur pour explorer et trouver le sens à l'expérience du participant à l'intérieur de son contexte socioculturel. Pour ce faire, cette analyse doit nécessairement passer par le regard du chercheur et peut s'effectuer de diverses façons :

Analyser qualitativement un matériau de recherche, c'est observer, percevoir, ressentir, comparer, nommer, juger, étiqueter, contraster, relier, ordonner, intégrer, vérifier; c'est tout à la fois découvrir et montrer que ceci est avant/après/avec cela, que ceci est plus important/évident/marqué que cela, que ceci est le contexte/l'explication/la conséquence de cela; c'est replacer un détail dans un ensemble, lier un sentiment à un objet, rapporter un événement à un contexte; c'est rassembler et articuler les éléments d'un portrait éclairant, juger une situation, dégager une interprétation, révéler une structure, construire ou valider une théorisation (Paillé et Mucchielli, 2003 : 24).

Bien que l'approche qualitative demeure intrinsèquement liée à la subjectivité inhérente à son outil général, soit le chercheur ainsi qu'à l'objet d'étude lui-même, soit les individus observés, elle ne cherche pas à démontrer une réalité objective, mais propose plutôt une démarche d'objectivation à la recherche (Denzin & Lincoln, 1994). Pour démontrer la validité de l'étude en cours, il est nécessaire d'opérationnaliser les différentes étapes du processus de recherche qui seront proposées dans cette partie de l'ouvrage. Le paradigme qualitatif s'inscrit donc dans un cadre subjectif « c'est-à-dire de leur parti pris épistémologique de considérer les phénomènes humains comme des phénomènes de sens (...) qui peuvent être compris par un effort spécifique tenant à la fois à la nature humaine du chercheur et à la nature de ces phénomènes de sens » (Mucchielli, 1996 : 183).

2.3 L'INSERTION EN MILIEU TERRAIN

Notre insertion dans le monde prostitutionnel fut organisée en collaboration avec l'organisme PIPQ (Projet Intervention Prostitution Québec) qui vient en aide et accompagne les personnes, hommes ou femmes, qui sont impliquées dans l'engrenage de la prostitution. L'organisme est situé à Québec, dans le quartier St-Sauveur, secteur le plus défavorisé de la ville de Québec et caractérisé par de nombreuses problématiques socio-économiques telles la pauvreté, un revenu moyen en deçà de la moyenne, la prédominance de la monoparentalité et la sous-scolarisation de ses habitants (Le Comité des citoyens et citoyennes du quartier Saint-Sauveur, internet).

L'organisme PIPQ est né d'un projet de recherche-action dirigé par divers intervenants communautaires préoccupés par le phénomène prostitutionnel chez les jeunes. Ainsi, depuis 1984, le Projet Intervention Prostitution Québec (PIPQ), organisme autonome sans but lucratif, a pour mission de venir en aide aux personnes des deux sexes ancrées dans la dynamique prostitutionnelle. Le PIPQ s'implique dans trois champs d'action spécifiques. D'abord, il offre un service d'animation-prévention sur la prostitution juvénile dans les écoles secondaires et autres ressources jeunesse de la région de Québec en utilisant des outils de prévention créés par les intervenants eux-mêmes et qui sont spécifiques à la réalité des jeunes à Québec. Il offre également un lieu d'accueil dans les locaux mêmes de l'organisme pour aider, écouter et discuter avec les personnes en besoin. Plusieurs services sont offerts sur place : la distribution de seringues et de condoms, une « popote » collective, des soupers solidarité mensuels, un système de dépannage alimentaire, un vestiaire, un babillard d'offres d'emploi, une douche et un lit de repos et, en complémentarité avec l'infirmière, nous y retrouvons également un service de pharmacie. Enfin, les intervenants de l'organisme sont également présents dans la vie quotidienne de ces personnes en intervenant directement avec les gens dans leurs propres milieux par le biais du travail de rue pour ainsi créer un lien de confiance avec ces personnes souvent démunies d'un support psychosocial adéquat.

Le premier contact a été établi en mars 2008 avec la coordonnatrice du PIPQ, Madame Geneviève Quinty et l'orientation de la recherche a été développée en concertation avec les besoins particuliers d'une étude sur la prostitution dans la ville de Québec. La possibilité d'effectuer l'étude sur la prostitution de rue a été évacuée dès le départ considérant que l'exercice d'intégration et de recrutement serait complexe. Après discussion, le choix du milieu s'est orienté sur le monde des escortes et ce, pour deux raisons, soit une meilleure accessibilité au milieu que certains autres dans l'industrie du sexe et également parce qu'il y a très peu d'études sur ce type de prostitution. Pour y arriver, nous nous sommes joints au PIPQ et au projet Cat Woman.

Depuis 2002, le projet Cat Woman est implanté dans la ville de Québec par le biais du PIPQ. Ce projet a été créé en 1995 par les membres de l'organisme Intervention Régionale et Information sur le SIDA de l'Estrie (I.R.I.S) qui est destiné aux travailleuses du sexe de cette région. Les objectifs visés par ce programme se traduisent par la prévention de la transmission VIH/ITSS, la promotion de l'adoption de comportements sécuritaires, l'amélioration de l'accessibilité aux condoms et la promotion des compétences personnelles et de l'estime de soi des travailleuses du sexe (Intervention Régionale et Information sur le SIDA, internet). À Québec, le projet Cat Woman cible spécifiquement la promotion du « sécurisexe », la distribution de condoms et de lubrifiant, des tests de dépistage, offre une clinique de vaccination, un accompagnement médical, des tests de grossesse, des visites régulières de l'infirmière en plus d'un accompagnement individuel pour toute personne voulant obtenir un soutien d'un intervenant. Les deux intervenantes du projet Cat Woman entrent en contact avec une population à risque qui est très peu rejointe par d'autres intervenants ou organismes. Elles tentent donc d'établir des contacts, d'abord avec les propriétaires des agences d'escortes, des bars de danseuses et des salons de massage pour ensuite, avec leur accord, rendre visite aux femmes qui y travaillent et leur offrir services, support et écoute.

Le monde des agences d'escortes, au nombre de sept ou huit dans la ville de Québec, est un milieu très fermé. Les intervenantes du projet Cat Woman ont encore difficilement accès à certaines agences. Par contre, de celles qui acceptent leur présence quelques fois par mois, trois ont accepté d'ouvrir leurs portes pour nous accueillir et nous laisser observer ce qu'est ce milieu clos. Dans le cas de ces trois agences, elles s'annoncent sous la couverture d'un salon de massage, d'un salon de coiffure et d'une agence de mannequins.

Chaque agence visitée établit certaines règles de base qui lui assurent une « garantie » pour maintenir l'agence ouverte si des agents policiers effectuent une visite surprise. D'abord, les filles doivent avoir un minimum de 18 ans pour y travailler. Dans l'une des agences visitées, le propriétaire va jusqu'à demander une preuve de majorité venant du poste de police de Québec. Ni drogue, ni alcool ne sont tolérés sur place, sans toutefois l'interdire aux filles qui vont travailler à l'extérieur chez un client. Par contre, si l'une d'entre elles se présente à l'agence et n'a pas toutes ses facultés, elle sera invitée à retourner chez elle et pourra revenir lorsqu'elle aura dégrisé.

À l'intérieur de chacune des agences, nous retrouvons un accueil pour les clients, une salle d'attente où les filles présentes à l'agence paraderont afin que le client puisse faire son choix, une seconde salle où les filles se regroupent pour discuter entre elles et les chambres. Ces dernières sont toujours bien aménagées et disposent de draps propres et de condoms. Les filles peuvent également visiter les clients à l'extérieur de l'agence. Deux des trois agences ont un service de chauffeur qui accompagne et raccompagne chaque fille, ce qui augmente le niveau de protection pour ces dernières. À notre sens, chaque agence visitée était gérée de façon adéquate et en respect pour les filles y travaillant.

2.4 LE RECRUTEMENT DES PARTICIPANTES

D'entrée de jeu, le processus de recrutement s'est avéré plus laborieux que nous l'imaginions. La plupart des femmes qui travaillent dans l'industrie n'ont pas d'horaire fixe et travaillent lorsqu'elles le veulent. Le roulement d'employées est également un facteur qui n'a pas aidé le recrutement. Lorsqu'elles ne sont plus satisfaites ou lorsqu'elles ont eu des problèmes avec le propriétaire ou avec d'autres filles, elles changent d'agences, décident de travailler en solo, et dans de rares cas, font la rue ou cessent complètement leurs activités. La première démarche fût d'accompagner l'intervenante dans chacune des agences afin de rencontrer le ou les propriétaires, saisir ce qu'est le milieu et discuter avec les femmes qui y étaient présentes.

Nous avons donc effectué une trentaine de visites tout au long de l'été 2008, soit entre juin et septembre, pour y rencontrer ces femmes et réaliser les entrevues. Le recrutement adapté et choisi dans le cadre de cette recherche s'est arrêté sur l'échantillonnage par homogénéisation puisque l'analyse visait un groupe relativement homogène, soit les travailleuses du sexe en agence. Pour choisir nos informatrices, « c'est le principe de la diversification interne qui s'applique : il s'agit de prendre les informateurs les plus divers possible *dans le groupe* afin de maximaliser l'étude extensive du groupe choisi » (Pires, 1997 : 71). Certaines variables à considérer ont été retenues : être de sexe féminin, être âgée de 18 ans et plus, travailler ou avoir travaillé depuis plus d'un an dans le milieu prostitutionnel et plus précisément dans des agences d'escortes ou à titre d'escortes indépendantes. Dans ce type d'étude, il est souvent difficile d'estimer le nombre d'entrevues et certaines contraintes peuvent modifier certains critères. Dans le cas présent, le critère de durée dans l'industrie du sexe avait pour but de rencontrer des femmes qui ont vécu et expérimenté ce milieu de façon à avoir une opinion claire de ce qu'est la prostitution. Toutefois, compte tenu de la difficulté de recrutement, deux d'entre elles avaient une expérience dans l'industrie de moins d'un an.

Plus spécifiquement, l'échantillonnage par « boule de neige » a été retenu pour effectuer le recrutement. Cette façon de procéder rend l'accès à l'information plus facile, particulièrement lorsque les informatrices sont toujours mobiles. Avec l'aide d'un premier contact ou d'une personne-ressource, nous sommes en mesure d'établir un contact avec une autre personne et provoquant ainsi une chaîne de contacts successifs. « Dans ce cas, on doit réfléchir a posteriori sur la portée et les limites de l'échantillon pour adapter l'objet et les propos aux informations auxquelles on a pu avoir accès. En règle générale, les recherches qui recourent à l'échantillon par homogénéisation permettent de décrire la diversité interne d'un groupe et autorisent la généralisation empirique par saturation » (Pires, 1997 : 72).

Les participantes ont été recrutées de deux façons, soit directement sur place ou par contact. Certaines participantes présentes à l'agence même acceptaient de faire l'entrevue. À quelques occasions, l'entrevue devait être interrompue, le temps que la participante remplisse sa fonction et l'entrevue reprenait ensuite son cours. À d'autres moments, nous échangeons nos coordonnées pour ensuite prendre un rendez-vous formel lors d'un prochain quart de travail. À cela s'ajoute plusieurs tentatives d'appels sans retour, beaucoup d'absences aux rendez-vous et un manque d'intérêt chez plusieurs femmes à participer à ce genre d'exercice. Une quinzaine de femmes ont refusé de participer à l'entrevue. Quelques-unes ont également été approchées par l'entremise de l'organisme PIPQ et particulièrement grâce aux contacts établis par les intervenantes du projet Cat Woman. Une participante, ayant entendu parler de la recherche, nous a contacté par téléphone. L'entrevue s'effectuait généralement dans l'une des trois agences, mais pour deux entrevues, nous nous sommes déplacés au domicile de la personne et à son lieu de travail. Dans le contexte du projet de maîtrise, aucun dédommagement monétaire n'a été distribuée pour compenser le temps utilisé sur leurs heures de travail. Chaque participante nous a fourni un pseudonyme à des fins de confidentialité.

Le profil des participantes nous apparaît très diversifié (Tableau I). Dans le cadre de cette investigation exploratoire, douze femmes, âgées de 18 à 46 ans, ont été rencontrées

pour discuter de leur perception concernant le travail du sexe. Toutes ces femmes ont minimalement œuvré dans la ville de Québec. Neuf d'entre elles sont âgées de 25 à 34 ans, et trois autres ont 18, 37 et 46 ans. Sur les douze participantes, nous n'avons rencontré qu'une seule femme d'origine ethnique autre que québécoise. Dans la sphère familiale, leur situation varie beaucoup : cinq d'entre elles sont monoparentales, mais déclarent qu'elles ont un compagnon, deux sont célibataires, deux autres sont monoparentales, deux sont en couple avec enfants et une seule femme est en couple sans enfant. Concernant leur niveau de scolarité, quatre d'entre elles ont complété études secondaires, l'une a complété une formation collégiale, une autre fait ses études collégiales, deux autres ont complété un diplôme d'études professionnelles, deux participantes n'ont complété leur 1^{er} cycle universitaire et deux autres ont chacune complété un 1^{er} cycle universitaire. Certaines d'entre elles travaillent depuis plusieurs années dans l'industrie du sexe : six d'entre elles depuis plus de 10 ans, quatre autres entre 3 ans et 7 ans et deux autres y travaillent depuis moins d'un an. Sur les douze participantes, cinq travaillent dans l'industrie du sexe à temps plein, trois autres à temps partiel, mais ont un autre emploi, une seule y travaille à temps partiel en parallèle à ses études et trois interviewées ont cessé leurs activités dans le milieu prostitutionnel.

Tableau 1 : Profil des répondantes

Nom	Âge	Situation familiale	Scolarité	Statut dans l'industrie	L'âge d'entrée et durée dans l'industrie
Maïka	31 ans	Monoparentale avec conjoint Un enfant de 8 ans	1 ^{er} cycle universitaire	Temps plein	21 ans (10 ans)
Claudie	29 ans	Célibataire	Diplôme d'études professionnelles	Temps partiel avec autre emploi	18 ans (11 ans)
Audrey	33 ans	Monoparentale Un enfant de 9 ans	Secondaire 5	Temps partiel avec autre emploi	19 ans (10 ans avec arrêts)

Kim	46 ans	En couple avec enfants Trois enfants	Diplôme d'études professionnelles	Temps plein	36 ans (10 ans)
Maria	33 ans	Monoparentale avec conjoint Deux enfants de 9 et 11 ans	1 ^{er} cycle universitaire non complété	Temps plein	30 ans (3 ans)
Alicia	26 ans	En couple avec un enfant d'un an	Secondaire 5	Arrêt depuis 6 mois	18 ans (7 ans)
Jade	29 ans	Monoparentale Un enfant	Collégial en cours	Temps partiel aux études	28 ans (Moins d'un an)
Stéphanie	37 ans	Célibataire	1 ^{er} cycle universitaire	Temps plein	N/A (7 ans + arrêts)
Ève	28 ans	Monoparentale avec conjoint Un enfant d'un an	Secondaire	Temps plein	24 ans (4 ans)
Anne	33 ans	En couple avec un enfant et en attend un second	1 ^{er} cycle universitaire non complété	Arrêt	N/A (10 ans + arrêts)
Sandra	18 ans	En couple	Secondaire 5	Temps plein	18 ans (Moins d'un an excluant prostitution juvénile)
Véronique	29 ans	En couple avec deux enfants et en attend un troisième	Diplôme d'études professionnelles	Arrêt	14 ans (10 ans + arrêts)

Ces rencontres ont été très appréciées et très révélatrices pour nous. De leur côté, nombreuses ont été ces femmes à se laisser aller et à discuter de leur situation. Elles n'ont malheureusement que peu d'oreilles pour se confier, compte tenu de la marginalisation qui est associée à leur profession.

2.5 LES PROCÉDURES DE COLLECTE DE DONNÉES

Dans le cadre de notre étude, les méthodes qualitatives utilisées ont été l'observation participante et l'entrevue semi-dirigée dans le but d'examiner le phénomène de la prostitution en profondeur et avoir le point de vue des personnes questionnées. Ces stratégies méthodologiques sont souvent utilisées lorsqu'un phénomène est peu connu, lorsque le chercheur recherche des informations subjectives sur le sujet et/ou pour développer de nouvelles théories sur le sujet (Schensul *et al.*, 1999).

L'observation participante consiste à ce que l'observateur s'implique dans le groupe ou dans la communauté pour observer la vie sociale des individus étudiés, pour se familiariser avec le milieu et créer des contacts avec d'éventuels sujets (Schensul *et al.*, 1999). Concrètement, nous y avons participé de deux façons : en travaillant sur deux projets de recherche à la Faculté des sciences infirmières sur la prostitution de rue et lors de nos visites en agences. Ainsi, nous avons non seulement pu observer ces milieux, mais également les interactions entre les filles et les responsables des lieux. De plus, nous avons souhaité accompagner nos observations par des entrevues très informelles avec d'autres travailleuses du sexe qui ne voulaient pas nécessairement participer à des entrevues plus formelles. Ces entrevues informelles ont été très profitables et nous ont permis de remodeler notre schéma d'entrevue. Cette première étape de la recherche nous a aidé à intégrer le milieu prostitutionnel de façon progressive tout en tentant de construire des relations de confiance avec les filles et recruter certaines d'entre elles. En répétant les observations, la signification des gestes, des actions et des comportements est devenue plus claire à nos yeux. Il a donc été possible de modifier nos thèmes d'entrevues selon les observations de terrain (Schensul *et al.*, 1999).

Nous considérons l'entrevue semi-dirigée comme la construction d'une série de questions prédéterminées basée sur nos intérêts de recherche ainsi que sur certaines

variables retrouvées dans la littérature (Poupart, 1997). Une grille d'entretien a été élaborée à partir des connaissances déjà acquises et a été modifiée par la suite avec les informations recueillies lors des observations et entrevues informelles effectuées sur le terrain. Divers thèmes ont été abordés lors de ces entrevues semi-dirigées. Nous avons discuté avec nos informatrices des facteurs influençant leur insertion dans ce milieu, de leur perception de la prostitution, des différents discours entourant la question, des enjeux légaux, des rapports avec les clients et des relations avec leur entourage immédiat. De ces idées, d'autres thématiques ont ressurgi sur la question de la négociation de leur identité de prostituées à l'intérieur de cet espace, mais également avec leurs proches. Toutes les entrevues ont été enregistrées avec le consentement des participantes. Un formulaire de consentement a été signé par nos répondantes, assurant l'anonymat des participantes et la confidentialité des données présentées dans ce présent ouvrage. Bien que les entrevues eurent une durée moyenne d'environ une heure, ce que nous avons prédéterminé afin qu'elles soient intéressées à participer à l'étude, la durée des entrevues se situe environ entre une heure trente et deux heures dépendamment du vécu de la personne et de la volonté à communiquer leur expérience personnelle sur le sujet. La plupart de ces femmes ont apprécié l'expérience puisque la plupart d'entre elles ont osé en parler et m'ont confirmé qu'elles étaient très heureuses de pouvoir discuter de leur situation ouvertement, sans jugement.

Des entrevues avec les propriétaires des trois agences (un couple formé d'une ancienne travailleuse du sexe et d'un ancien client; un couple de femmes gaies et deux copropriétaires homosexuels) et avec les deux intervenantes du projet Cat Woman ont également été effectuées. Étant donné l'importance des données recueillies à l'intérieur des rencontres avec les travailleuses du sexe, la décision de cibler exclusivement les entrevues de ces femmes dans le cadre de ce mémoire nous est apparue davantage nécessaire et judicieux.

Parallèlement au cheminement effectué dans le cadre de notre recherche au niveau de la maîtrise, nous avons participé à deux recherches fort intéressantes pour une chercheuse de la Faculté des Sciences infirmières. En 2008, nous avons travaillé sur le projet « De l'intervention à l'intravention : Passage vers une culture de support au sein d'une communauté d'UDI québécois » et le projet de recherche « Intervenir avec les filles, pour la vie », projet de prévention VIH/Sida auprès des travailleuses du sexe de rue utilisatrices de drogues injectables. Ces expériences nous ont aidés à saisir les différentes réalités qui existent dans le milieu prostitutionnel et ont fortement influencé nos réflexions.

2.6 L'ANALYSE DE DONNÉES

À partir des données amassées lors de nos entrevues, nous avons pu effectuer l'analyse de nos résultats. Les méthodes d'analyses utilisées furent l'analyse de contenu thématique et l'analyse du discours :

L'analyse du discours est une analyse de contenu (examen objectif, exhaustif, méthodique d'un ensemble d'informations en vue d'en retirer la signification) en lien avec le lieu social dans lequel ce contenu est produit. Son but est de « mettre en évidence et d'interpréter la relation entre les régularités du langage et les significations et finalités exprimées à travers le discours (Charaudeau & Maingueneau, 2002 : 43 in Mensah, 2006 : 349).

Afin de trouver ces significations à l'intérieur des différents discours des répondantes, nous avons d'abord effectué plusieurs lectures verticales et transversales des transcriptions *verbatim*. Nous en avons dégagé les thèmes récurrents et observé leur concordance avec la littérature. Cette codification par thèmes, qui consiste à organiser les données par champs et sous-champs des propos des entrevues et dans le cas présent, au fur et à mesure de la lecture des données, a été effectuée à l'aide du logiciel N'vivo 7. Par la suite, une catégorisation des thèmes a été faite pour englober ceux-ci en thèmes plus généraux afin d'établir des liens entre eux et présenter le sens de ce qu'est la prostitution pour ces

femmes. Cette méthode d'analyse se veut respectueuse d'un certain objectivisme et d'une démarche systématique (Pinto & Grawitz in Mayer & Ouellette, 1991). De plus, elle permet d'établir des liens entre les résultats de recherche et la littérature consultée.

2.7 LES LIMITES DE LA RECHERCHE

Certaines limites à la recherche sont importantes à considérer. Tout d'abord, l'ouverture des trois agences à notre recherche peut sembler à première vue positive et c'est le cas. Le fait que ces propriétaires ont accepté notre présence, dans le but ultime d'analyser leur activité, nous amène à penser qu'ils n'ont rien à cacher, car il n'y a ni drogue, ni alcool ni personne mineure sur place. Par conséquent, nous ne croyons pas que cette étude amène un portrait juste des agences d'escortes, considérant que certaines d'entre elles ne respectent pas les filles et font entrer de la drogue et de l'alcool sur les lieux. Les expériences de ces femmes ne reflètent pas nécessairement d'autres expériences de femmes travaillant dans le milieu des agences d'escortes à Québec ou ailleurs, car selon les témoignages, il y a énormément de diversité dans ce monde. De plus, ces expériences ne reflètent pas le vécu d'autres personnes dans d'autres types de prostitution et dans d'autres contextes nationaux et internationaux.

Trois des femmes questionnées n'étaient pas activement impliquées dans la prostitution lors de l'entrevue. Il est important de noter que ces dernières perçoivent différemment leurs expériences dans la prostitution que celles qui y travaillent activement.

De plus, la représentation de la population prostitutionnelle est très limitée dû en partie à la difficulté de recrutement, à la nature des répondantes et du sujet de recherche. Malgré cela, la qualité des entrevues et de l'analyse compense pour ces lacunes. De plus, les entrevues effectuées témoignent d'une variété de points de vue et de perspectives sur le

sujet. Ainsi, il faut souligner que les résultats présentés dans les chapitres suivants ne peuvent être appliqués à l'ensemble des travailleuses du sexe (Mensah, 2006).

2.8 LES CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES

Le déroulement d'une collecte de données de nature qualitative comporte certaines considérations éthiques qu'il convient de respecter. Les principes éthiques directeurs de la recherche avec des êtres humains sont les suivants : le respect de la dignité humaine, le respect du consentement libre et éclairé, le respect des personnes vulnérables, le respect de la vie privée et des renseignements personnels, le respect de la justice et de l'intégration, l'équilibre des avantages et des inconvénients, la réduction des inconvénients et l'optimisation des avantages.

Ainsi, avant de procéder à toute entrevue, nous nous sommes assurés que notre recherche ne mettrait pas en danger nos répondantes. Dans le cadre de la présente étude, toute entrevue s'est effectuée sous la supervision du PIPQ. Ainsi, la sécurité des jeunes femmes a toujours été mise de l'avant. Nous avons fourni aux gens toutes les informations nécessaires à la compréhension des objectifs de notre recherche, dans le but d'obtenir leur libre consentement. La signature du formulaire de consentement en fait foi. Nous garantissons l'anonymat de chacune des travailleuses du sexe interviewées et avons utilisé des pseudonymes afin de ne pas dévoiler leur identité. Bref, nous avons rassuré les participantes en leur confirmant qu'aucun préjudice ne leur serait porté.

2.9 CONCLUSION

Il a été question du processus méthodologique comme ancrage de la recherche sur les travailleuses du sexe en milieu d'agences, recherche qui comporte plusieurs étapes essentielles qui appuient la validité de l'étude. La méthode qualitative s'est avérée la meilleure manière d'explorer ce milieu pour répondre à l'objectif général de la recherche qui est de comprendre, à travers le discours de ces femmes, comment l'intégration dans la prostitution est vécue et de quelle façon elles intériorisent et acceptent d'être actrice d'un monde perçu déviant par la société. Avant de présenter l'analyse des résultats de recherche, vous trouverez au chapitre suivant une mise en contexte de l'évolution de la prostitution à travers le temps et de la situation actuelle au Canada et au Québec.

CHAPITRE III :

DÉVIANCE ET PROSTITUTION

La notion de déviance est inévitablement présente lorsque nous abordons comme objet la prostitution. Dans les analyses traditionnelles sur le sujet, plusieurs se sont inspirés du présupposé selon lequel le commerce des services sexuels constitue une déviance et ont cherché les causes chez les principales actrices. Plusieurs auteurs ont examiné les facteurs biologiques, psychologiques et sociologiques comme autant de clés explicatives de cette problématique sociale qui différencient les femmes « honnêtes » des « putains » (Parent, 1994). Nous pouvons penser à Lombroso (1893), dans le champ de l'anthropométrie criminelle, qui a tenté d'expliquer le comportement « naturel » de ces femmes par leurs caractéristiques physiques, en passant par leur capacité crânienne jusqu'à leur instinct sexuel incontrôlable (Pryen, 1999b). D'autres auteurs ont identifié certains facteurs psychologiques prédisposant certaines femmes au monde de la prostitution tel qu'un milieu familial carencé, des frustrations infantiles, un vécu incestueux ou encore des facteurs sociaux tels que la difficulté à obtenir un emploi sur le marché du travail et la fonction même des services sexuels au maintien d'un équilibre social (Nadeau, 1987; Parent, 1994; Pryen, 1999b). Ces deux derniers types de facteurs sont toutefois réducteurs et limitatifs quant à la recherche d'une compréhension globale du phénomène. De tels discours ont tous comme prémisses que la prostitution est une problématique sociale et par conséquent, reconduisent la condamnation sociale sur les services sexuels toujours en maintenant la différence entre les femmes prostituées et les autres.

La notion de déviance ici n'est pas utilisée pour étudier la prostitution et les principales actrices en tant que déviantes, mais plutôt pour étudier l'objet à l'intérieur de son contexte social. Ainsi, selon les normes sociales, la prostitution est considérée comme un phénomène déviant et c'est à partir des discours véhiculés à travers cet espace que nous allons traduire leurs expériences. Ce chapitre abordera le contexte de la présente recherche,

d'abord dans les bases historiques de la stigmatisation de la prostitution, son lien avec le concept de déviance, l'analyse juridique qu'en fait la législation canadienne et finalement, nous présenterons l'état de situation de la prostitution au Québec.

3.1 ANCRAGE HISTORIQUE ET SOCIAL DE LA PROSTITUTION EN TANT QUE DÉVIANCE

Selon Foucault (1976), l'émergence du discours sur la dichotomie femme honnête/perverse proviendrait du développement d'un savoir scientifique sur la sexualité mis en place au cours du 17^e siècle. À cette époque, de nombreux médecins, psychologues et criminologues ont véhiculé un discours distinctif sur les sexualités en dissociant les comportements normaux des pervers et en y associant, dans un cas ou dans l'autre, des identités. « Le sexe en Occident à partir de cette époque se voit donc soumis à une double démarche de connaissances : d'un côté le développement de tout un savoir « scientifique », de l'autre celui d'un savoir réflexif qui nous amène à chercher en chacun de nous notre identité, révélée par le sexe » (Parent, 2001 : 159). De là est né le pouvoir médical qui élabore la classification et l'identification des individus déviants, telles les prostituées et qui par conséquent crée une séparation entre le normal et l'anormal au sein de la population. Les prostituées sont alors jugées et réprimandées puisqu'elles ont un comportement déviant associé à une sexualité hors normes (Jobin, 2000). La création de ces identités contribuerait à maintenir une sexualité normale dans la société. Ainsi, le critère du « choix des pratiques sexuelles et de la subjectivité dont elles sont investies contribuent à construire l'identité femme « normale » et circonscrivent les possibilités de définition et de choix sexuel des femmes » (Parent, 2001 : 160).

3.1.1 La redéfinition de la sexualité au 19^e siècle

En Occident, le processus de redéfinition des sexualités a évolué à travers le temps et a pris assise dans l'espace familial. Au 19^e siècle, les unions matrimoniales sont de plus en plus considérées par la bourgeoisie comme un statut légitime et gage de stabilité. Selon Weeks (1981), pour la première fois dans l'histoire occidentale, la structure familiale est associée à l'amour et l'intimité entre une femme et un homme (Parent, 2001). Jusque-là, la pratique prostitutionnelle faisait partie de la vie de certaines femmes de classe ouvrière pour subvenir aux besoins de leurs enfants et pour elles-mêmes, sans être accusées de tous les maux sociaux (Walkowitz, 1980 in Parent, 2001). Mais à partir de ce siècle, la prostitution sera considérée comme une véritable plaie sociale.

Le nouvel idéal de la sphère privée restreint alors les femmes dans les rôles sociaux de mères et d'épouses. Leur sexualité est associée, non pas au plaisir qui est réservé seulement à la gent masculine, mais exclusivement à l'instinct maternel (Weeks, 1981). Les autres femmes, ayant des comportements sexuels ne cadrant pas dans cette nouvelle norme sociale, deviennent alors une menace pour la population et seront considérées responsables de la propagation des maladies vénériennes. « Car on croyait que la prostituée incarnait un véritable fléau social, pécheresse vicieuse tentant l'homme par son pouvoir sexuel et répandant une influence dévastatrice sur les mœurs des honnêtes gens » (Puhl, 2005 : 2). Non seulement leurs corps étaient vus comme porteurs de maladies, mais elles constituaient, pour la population en général, un danger pour la structure sociale du patriarcat imbriquée dans le modèle familial considérant que ces femmes dépravées profanaient des règles établies de l'amour et du mariage.

Bien que perçue comme une menace, la prostitution joue quand même un rôle important pour maintenir en place le modèle de la bonne épouse. Selon Mary Douglas (1966, 1971), la « souillure » que les prostituées incarnent doit rester intacte pour que la

hiérarchie établie demeure valide et fonctionnelle puisqu'elles représentent l'image réelle de la violation des règles sociales dominantes. « L'exclusion de la population prostitutionnelle dans son ensemble a pour finalité de préserver un ordre social et n'est possible que grâce au vecteur qu'est l'image statique de la prostituée, c'est-à-dire une femme qui n'est pas à sa place puisqu'elle a transgressé les normes dominantes en étant « la femme de tous les hommes » et qui constitue donc une menace pour l'ordre social » (Gil, 2008 : 25).

Ces différents changements sociaux sont consolidés par l'adoption de lois qui resserrent les contrôles sur la prostitution. Ce qui semble intéresser les législateurs est que la prostitution soit sous contrôle, si possible invisible et non qu'elle disparaisse (Jobin, 2000). De plus, l'appui d'ouvrages scientifiques sur la question vient consolider la notion de prostitution comme étant une activité marginale. En réaction à ce resserrement, on assiste à la création de mouvements de résistance qui s'opposent aux restrictions sociales et juridiques (Parent, 2001). Une partie des femmes effectuant le travail du sexe se regroupe et milite pour une meilleure vision de ce qu'est la prostitution en tant que travail. (Jobin, 2000). L'un des premiers mouvements contestataires à se faire connaître prend racine en Angleterre dans le but de défendre leur intégrité physique face au contrôle médical et policier mis en place à cette époque (Walkowitz, 1991 in Parent, 2001).

3.1.2 Les années 1960 : « Révolution sexuelle » et mouvement féministe en Occident

Après la Seconde Guerre mondiale, les sociétés occidentales traversent une période de transformations culturelle et sociale. Les femmes maintiennent leur engagement et consolident leur place sur le marché du travail. À travers ces changements, nous assistons à une mutation des mœurs qui est nommée, à tort ou à raison, la révolution sexuelle. Le modèle du couple « homme au travail et ménagère à la maison » s'effrite quelque peu; « un couple constitué de parties davantage autonomes commence à émerger, grâce à la capacité

et à l'indépendance financière accrues des femmes » (Dorais, 1990 : 21). Le recours à la pilule et à l'avortement pour contrôler les naissances s'introduit dans les modes de pensée et de conduites, ce qui engendre de plus en plus une distinction claire entre sexualité et reproduction au sein de la population (Dorais, 1990). Cette nouvelle ouverture face à la sexualité implique une nouvelle liberté de choisir le type de relation voulue : relations sexuelles avant le mariage; relations sexuelles sans liens amoureux ou cohabitation sans mariage (Parent, 2001). La sexualité peut maintenant être associée au champ du plaisir et non plus seulement à la reproduction.

Parallèlement à ces transformations, certains mouvements féministes déjà présents appuient l'émergence de cette diversité sexuelle et de la notion de plaisir associée à la sexualité puisqu'elles croient en une libération des femmes à travers cette nouvelle pensée. Par contre, elles constatent très tôt que malgré le fait que les femmes peuvent se libérer du modèle idéal de la chasteté avant mariage, elles ne se libèrent pas pour autant du pouvoir masculin sur elles. Les féministes ciblent donc la libération sexuelle à l'intérieur du couple dans lequel chaque partenaire est égal et que chacun puisse réellement contrôler sa propre sexualité. « Elles ont mis en cause la morale victorienne qui associait la sexualité normale à la procréation et qui subordonnait la sexualité des femmes à celle-ci. Elles ont ainsi acquis la possibilité de se définir de façon diverse comme êtres sexués et de choisir des relations intimes conséquentes » (Parent, 2001 : 165).

Cette « révolution sexuelle » ne marque pas la fin des relations amoureuses. Même si les relations intimes entre deux individus ne sont plus contraintes dans le carcan du mariage, l'amour demeure un élément fondamental d'une très grande importance, en particulier pour les jeunes femmes. Selon Giddens (1992), « contrairement à la plupart des hommes, la majorité des femmes continuent d'identifier l'entrée dans le monde adulte avec la formation de liens » (53). Cela renvoie ici à des relations affectives entre deux partenaires et non plus seulement au mariage. Les femmes ne sont plus contraintes à une seule relation intime et peuvent en expérimenter plusieurs au niveau affectif et sexuel. Bien

que cet aspect a évolué dans nos sociétés, il subsiste toujours dans le discours le préjugé de la « putain » pour certaines femmes dont le comportement reflète cette nouvelle « ère » de la sexualité.

3.1.3 Les mouvements des travailleuses du sexe en Occident

Contrairement aux batailles remportées par les groupes féministes, les efforts soutenus des travailleuses du sexe pour lutter contre la stigmatisation sociale et juridique n'ont pas été significatifs. Plusieurs prostituées ont adhéré au mouvement de libération des travailleuses du sexe dans les années 1960 et depuis, de nombreux groupes actifs à la cause s'organisent entre eux et tentent de faire valoir leur point de vue sur cette activité dans plusieurs pays tels qu'en Angleterre, au Canada, aux États-Unis et en Hollande (Pheterson, 2001).

En opposition à la plupart des discours féministes, les travailleuses du sexe considèrent la prostitution comme étant un travail qui constitue un choix légitime. Elles dissocient la prostitution de l'esclavage sexuel et de la domination du corps de la femme. « Elles rejettent la morale traditionnelle sur la sexualité et les analyses féministes dominantes à leur propos; elles affirment qu'elles ne sont ni des femmes dépravées dangereuses pour la société, ni des victimes exemplaires de l'ordre patriarcal, mais bien des travailleuses de l'industrie du sexe » (Parent, 2001 : 169). Ces groupes de travailleuses réclament donc la décriminalisation de leur profession, la reconnaissance de cette activité en tant que travail et l'obtention des avantages qui s'y rattachent. Toutefois, ces revendications divergent de la nouvelle ouverture face à la sexualité, car accepter ces changements socialement, c'est reconnaître que la sexualité n'engage pas nécessairement l'intimité d'un être. Les activités vénales sont donc considérées comme des activités auxquelles les femmes livrent leur identité en tant que professionnelle du sexe. La sexualité n'est plus considérée comme étant révélatrice de l'identité personnelle d'un individu, mais

se traduit plutôt en rapport de service (Parent, 2001). Malgré l'évolution des mœurs sexuelles, la société n'est pas encore prête à considérer et accepter ce type de relation entre un homme et une femme sans faire référence aux notions d'anormalité ou de domination masculine.

Selon plusieurs auteurs tels que Pheterson (2001), les gains pour contrer la stigmatisation n'ont pas été importants. Le discours et le message portés par les travailleuses du sexe ont été entendus et ont assuré une certaine visibilité au sein des communautés de travailleuses du sexe, mais peu dans la population en général. Concrètement, aucun changement n'a été réalisé au niveau de l'exclusion juridique de ces activités, ni de renversement significatif au niveau de la condamnation morale dominante qui les accompagne. « Ni le discours des prostituées ni l'échec séculaire des tentatives de contrôle pénal des activités de prostitution n'ont réussi à modifier l'attente normative face au commerce des services sexuels » (Parent, 2001 : 170). L'image de la femme dépravée est toujours associée à la prostitution et les préjugés persistent toujours en ce sens.

Somme toute, les politiques de la prohibition qui ont été adoptées à tour de rôle depuis le début dans le but de contrôler la prostitution ne visaient pas l'amélioration du statut social ou du niveau de vie de la femme prostituée. L'objectif était plutôt de contrôler les conduites sexuelles pour maintenir l'ordre social établi par une structure patriarcale. Par conséquent, la condamnation et la stigmatisation de la femme prostituée demeurent toujours présentes (Puhl, 2005).

3.2 DÉVIANCE ET ASSOCIATION À LA PROSTITUTION

Dans chaque société, des normes sont instituées et des mécanismes sont développés pour les faire appliquer. Ces règles sociales se transposent de différentes façons : elles

peuvent être décrétées par les forces de l'ordre et peuvent provenir de traditions sociales depuis longtemps intégrées par les individus. Ces normes sociales entraînent des actions et comportements appropriés, réglementés par le corps social, d'autres sont interdites. Par conséquent, lorsqu'un individu transgresse une norme, il est généralement perçu comme un « étranger » face au groupe. Les travaux de Becker (1963) ont été parmi ceux ayant fait évoluer l'étude de la sociologie de la déviance et c'est d'ailleurs sur ces réflexions que nous allons présenter la notion de déviance à laquelle est associée la réalité des prostituées.

3.2.1 Le concept de déviance selon Becker

À partir des études scientifiques réalisées sur la notion de déviance, Becker (1985-1963) et Goffman (1975) se sont questionnés sur les facteurs psychologiques et socio-économiques comme déterminants associés à la déviance et ont soulevé plutôt l'importance du rôle de la société dans l'émergence de la déviance (Downes & Rock, 1998; Jones, 1998; Durant & Weil, 1997; Cusson, 1992; Becker, 1985; Goffman, 1975) in Jobin, 2000). La notion de déviance est qualifiée, par Becker, comme la transgression d'une norme acceptée par l'ensemble d'un groupe défini. Selon son approche interactionniste, l'élément constitutif de la déviance n'est plus le comportement en tant que tel du transgresseur, mais le fait que la société le qualifie ainsi. Becker considère alors la définition de la déviance « comme le produit d'une transaction effectuée entre un groupe social et un individu qui, aux yeux du groupe, a transgressé une norme » (1985 : 33). Plus précisément, la déviance est perçue comme une propriété de l'interaction entre la personne qui commet l'acte et celles qui réagissent à cet acte. Ainsi, le caractère déviant d'un acte dépend de la façon dont les autres, à l'intérieur d'une société, réagissent.

Face à une action posée, la réaction peut varier dans une large mesure, selon la période dans le temps où le geste s'effectue, selon les personnes impliquées et selon les conséquences qui découlent. La déviance n'est donc pas une propriété figée, mais plutôt

une caractéristique déterminée par le regard des autres. « Le même comportement peut constituer une transgression des normes s'il est commis à un moment précis ou par une personne déterminée, mais non s'il est commis à un autre moment ou par une autre personne; certaines normes – mais pas toutes - sont transgressées impunément » (Becker, 1985 : 37). De cette façon, la notion de déviance associée à un acte donné dépend d'une part de la nature du geste, et d'autre part, de ce que les autres en pensent.

Toutefois, il ne faut pas considérer que ces normes soient unanimement partagées dans nos sociétés, car comme Becker le mentionne : « elles sont au contraire hautement différenciées selon les critères de la classe sociale, du groupe ethnique, de la profession et de la culture » (Becker, 1985 : 38). Les contradictions entre les différentes perspectives peuvent entraîner des désaccords sur ce qui est acceptable ou non. Les catégories qui influencent généralement les prises de position sur les actes posés sont celles qui, de leur position sociale, donnent armes et pouvoirs. Nous pouvons penser alors aux adultes qui imposent les règles aux jeunes, aux hommes qui imposent des règles aux femmes ou aux Occidentaux qui en imposent aux autres cultures. En résumé, la société crée la déviance à la fois en réagissant aux transgressions et également en imposant des règles dont la transgression entraîne la déviance (Becker, 1985).

3.2.2 La prostitution : un phénomène marginalisé

Aujourd'hui, dans la plupart des sociétés occidentales, les normes sociales liées à la sexualité sont respectées dans le cadre bien défini des relations intimes. Par conséquent, la prostitution fait foi de transgression puisqu'elle ne constitue pas un échange sexuel à l'intérieur d'une relation privée. L'activité vénale fait référence à une relation marchande, généralement entre un homme et une femme, qui implique un échange de services sexuels contre une rétribution monétaire, ce qui dans le cadre social établi est non accepté. « La subjectivité prend tout son sens dans l'attribution de l'étiquette de déviance. Parce que la

déviance est un produit social de la réaction des autres, lorsque ceux-ci ne percevront plus l'acte comme déviant, la déviance cessera » (Jobin, 2000 : 11). Telles que décrites précédemment, ces normes et valeurs ont été établies par les structures patriarcales afin de maintenir un ordre social, ordre auquel des règles établissent les limites entre les comportements acceptables ou non et maintiennent la distinction entre les femmes honnêtes et les putains.

Les femmes prostituées s'intègrent dans une sous-culture de la société où les membres ont leurs propres codes et système qui vont à l'encontre du monde dit « normal ». Cependant et indépendamment du regard social, celles qui, à l'intérieur du milieu prostitutionnel, transgressent ces règles, peuvent estimer qu'elles sont ou ne sont pas déviantes et que ce sont leurs juges qui sont étrangers à leur espace (Jobin, 2000). Certaines d'entre elles peuvent alors assumer leur rôle marginal en se considérant « normal » dans l'espace prostitutionnel; elles intègrent ainsi l'étiquette de la prostituée et en font un mode de vie. D'autres peuvent ne pas assumer ses comportements déviantes, mais néanmoins demeurent dans l'espace marginal pour diverses raisons.

Cette régulation sociale de la prostitution se perpétue et se traduit à travers les médias, projetant l'image de la femme prostituée associée au crime, à la consommation de drogue et surtout à la profanation de l'ordre social et des comportements sexuels prescrits. Les médias et la littérature en général ont tendance à diffuser des images biaisées de la prostituée et trop peu de la réalité de la vie prostitutionnelle en attribuant une voix à la travailleuse du sexe elle-même (Puhl, 2005). En plus, la prostitution est également régie par les législations qui reconduisent et consolident l'image de la femme prostituée comme étant déviant face à l'ordre établi.

3.3 LES AVENUES JURIDIQUES DE LA PROSTITUTION

Le travail du sexe est généralement représenté comme un lieu de désaffiliation sociale (Mathieu, 2002), de criminalité et de marché noir. Pour les États modernes, il est justifié de la contrôler afin qu'elle n'affecte pas les structures morales mises en place. Les politiques répressives qu'ils élaborent impliquent des enjeux symboliques, car elles visent à réaffirmer la frontière qui sépare le monde « normal » du monde déviant (Chimienti & Földhàzi, 2008). Considérant que les paramètres juridiques jouent un rôle influant sur la représentation sociale qui y est associée, voici la description sommaire des différentes voies juridiques s'appliquant aux activités vénales.

3.3.1 Les différentes analyses juridiques de la prostitution

L'encadrement législatif est un enjeu important au sein du débat. À travers les différentes époques et cultures, différentes interventions ont été effectuées. Ouvrard (2000) fait à ce sujet le constat suivant :

La prostitution suppose que les états se déterminent par rapport au corps humain et aux prérogatives de l'individu sur celui-ci. Il s'agit de savoir si la protection des êtres humains s'étend aux actes que l'individu accomplit avec et sur son propre corps. Deux approches, antinomiques, sont alors envisageables selon les deux fondements différents : libre disposition du corps humain ou non-patrimonialité³ du corps humain (Ouvrard, 2000 : 37).

Dans le premier cas où la prostitution devient une expression de la liberté individuelle, l'État reconnaît que les travailleuses du sexe ont la faculté d'exercer leurs propres choix. C'est une approche de tolérance qui se traduit par un régime abolitionniste et ultimement par la légalisation. Le régime abolitionniste ne vise pas l'abolition de la prostitution, mais à

³ Le corps humain ne peut être l'objet d'un contrat marchand comme une chose.

l'origine, il visait l'abolition des réglementations relatives à la prostitution qui exigeaient l'inscription des filles au registre médical et la résidence en maison close (Conseil du statut de la femme, 2002; Geadah, 2003). Ce régime repose sur deux grands principes : la liberté et la morale. Ce type de politique souligne que toute personne est libre de se prostituer, mais elle est considérée comme étant immorale, elle ne peut donc qu'être tolérée. Ce type d'encadrement est critiqué par plusieurs comme étant une hypocrisie qui tolère et interdit à la fois. De plus, il stigmatiserait davantage les travailleuses du sexe, car cette législation renvoie à ce que les comportements des prostituées soient immoraux (Conseil du statut de la femme, 2002).

Une autre approche législative axée sur la tolérance est la légalisation ou la réglementation. La prostitution est un mal nécessaire et joue un rôle de régulation sociale des rapports sexuels puisqu'elle protège les femmes et les jeunes filles des agressions sexuelles qu'elles pourraient subir. Elle s'appuie sur le principe de liberté de disposer de son corps et l'argumentation repose sur la différence entre prostitution forcée et volontaire. Cette approche propose la décriminalisation des activités liées à la prostitution afin que cette pratique devienne un métier encadré comme un autre (Conseil du statut de la femme, 2002; Geadah, 2003).

Du côté de la non-patrimonialité du corps humain, la société, tout en respectant les droits humains, fixe des limites et amène l'État à laisser les individus libres de leurs comportements sexuels en refusant de considérer le corps humain comme objet (Ouvrard, 2000). La prostitution est considérée comme une atteinte à la dignité humaine, ce qui amène à deux différents types de politique : le prohibitionniste et le néo-abolitionnisme. Ce premier est l'opposé de la légalisation et vise la disparition complète de ce phénomène puisqu'il constitue une atteinte à la dignité humaine. Tous les acteurs sont considérés comme illégaux et par conséquent, ce sont généralement les filles qui subissent les arrestations, cela les dissuadant de porter plainte à la police en cas d'agression (Conseil du statut de la femme, 2002; Geadah, 2003).

Le néo-abolitionnisme quant à lui, défend le principe de libre disposition de son corps dans le respect de la dignité humaine. Ceux qui y adhèrent affirment que le corps humain ne peut constituer un objet de marchandisation et considérant que les filles ne se prostitueraient pas gratuitement, la prostitution constitue une relation commerciale. Deux grands principes guident cette réflexion : la prostitution est une violation des droits humains et le rejet de la distinction entre la prostitution forcée et volontaire puisqu'aucune prostitution ne peut être considérée comme un choix volontaire. Cette approche préconise alors la criminalisation des clients et des proxénètes, mais la décriminalisation des prostituées. (Conseil du statut de la femme, 2002; Geadah, 2003).

3.3.2 Le traitement juridique canadien en matière de services sexuels contre rétribution

Bien que l'étude traite de la prostitution au Québec et précisément à Québec, nous devons aborder la législation canadienne puisque la prostitution est de juridiction fédérale. Au Canada, la législation s'inscrit dans la perspective abolitionniste. Considérant les enjeux sur le plan sanitaire et moral, le Canada a adopté une approche législative combinant tolérance et interdiction puisque la prostitution elle-même est tolérée alors que certaines activités entourant la prostitution par ailleurs sont prohibées.

L'article 210 du Code criminel rend coupable quiconque tient une maison de débauche et rend coupable d'infraction punissable quiconque habite une maison de débauche, se trouve sans raison dans une maison de débauche ou permet que l'espace en question soit utilisé aux fins de maison de débauche (Barnett, 2008). Une maison de débauche est un lieu où plusieurs personnes occupent l'espace à des fins prostitutionnelles. Cela peut s'appliquer à un hôtel, une maison, un appartement ou même un stationnement. Une prostituée par exemple pourrait être accusée de tenir un lieu d'actes indécents si elle utilise son appartement pour travailler. La personne colocataire pourrait également être accusée

puisqu'elle y habite. L'article 212 rend illégal le fait d'inciter ou de forcer une personne à s'adonner à la prostitution et de vivre de revenus monétaires issus de la prostitution d'une autre personne. L'article 213 a trait à la sollicitation et à l'usage de l'espace public et rend illégal pour les travailleuses et travailleurs du sexe ainsi que leurs clients de communiquer en public dans le but de se livrer à la prostitution (Réseau juridique canadien VIH/SIDA, 2005; Barnett, 2008). Les législations criminelles ont différents impacts selon la forme du travail du sexe. Par exemple, l'article 213 sur l'interdiction d'échanges publics ou de racolage affecte directement les prostituées de rue. Les dispositions de l'article 210 relatives aux maisons closes font des contacts sexuels (excepté les danses à 10\$) dans les bars de danseuses et des salons de massages des activités illégales, bien que ces endroits soient légalement reconnus. L'article 212 sur le proxénétisme limite l'utilisation de stratégies qui pourraient rendre le travail d'escortes plus sécuritaire.

Bien qu'intrinsèquement le travail du sexe ne soit pas illégal au Canada, les travailleuses du sexe n'ont aucun droit et aucune responsabilité envers le Canada. Elles paient rarement les impôts sur leurs revenus, ne collectent pas de taxes chez les clients et ne reçoivent aucun bénéfice du gouvernement tel que pension de retraite, chômage ou congé de maternité. (Lewis & Maticka-Tyndale, 2000 in Lewis et al., 2005). Elles ne peuvent donc pas utiliser leur emploi comme preuve afin d'être éligible aux prêts bancaires ou autres paiements. Lorsqu'elles travaillent pour un employeur régulier (bars ou salons), elles sont engagées en tant que travailleuses autonomes et conséquemment, elles ne sont pas protégées par les lois du travail et les lois sur la santé et la sécurité au travail (Lippel, Valois & Shaver, 2000 in Lewis et al., 2005).

Ajoutons aux législations fédérales les lois provinciales et municipales qui visent indirectement les travailleuses du sexe en ce qui concerne par exemple la circulation des véhicules, la circulation de piétons en dehors de la zone prévue à cet effet, le zonage et les licences commerciales. Ainsi, la réglementation concernant la circulation des véhicules et des individus a un effet direct sur la prostitution de rue, le zonage et l'émission de licences

sur la location d'espace pour les salons de massages, agences d'escortes et bars de danseuses (Bruckert, Parent & Robitaille, 2003).

Les règles régissant les activités prostitutionnelles sont peu claires et malgré cela, elles sont inévitablement sujettes à la criminalisation. En fait, le contrôle exercé par la voie juridique amène à un étiquetage social. Les groupes d'individus au pouvoir dans une société dictent les normes sociales, ce qui a pour conséquence de cibler certaines personnes qui n'agissent pas au sens de ces dites normes sociales. Elles deviennent alors une forme de déviance au regard de la société : « Il importe de comprendre que dans ces activités, ce n'est pas l'acte commis qui est déviant, mais l'attribution de sanctions par les autres à une coupable, la femme » (Jobin, 2000 : 19). Ainsi, les groupes au pouvoir la désignent comme étant la coupable, bien qu'elle ne soit pas la seule actrice dans la pratique. Ce sont certains individus spécifiques qui, en délimitant certaines normes, désignent les comportements raisonnables et défendus et par conséquent, cela permet d'encadrer les individus dangereux et de maintenir leur pouvoir. Tout au long de notre histoire, l'organisation de notre société a été dirigée par des hommes et cela soulève toute la question des rapports de pouvoir au sein de la société.

3.4 ÉTAT DE SITUATION SUR LA PROSTITUTION AU QUÉBEC

Le phénomène de la prostitution au Québec a été peu étudié en raison d'un certain désintéressement général du pouvoir en place, mais également en raison de la difficulté d'établir un juste portrait de ces activités dans un contexte d'illégalité. Les rares études ne portent que sur l'état général de la prostitution de rue à Montréal et à Québec, mais en rien sur les spécificités en région (Conseil du statut de la femme, 2002).

3.4.1 *Bref historique de la prostitution au Québec*

La prostitution fait partie de notre société depuis longtemps et se démarque comme étant une activité marginale assez bien tolérée. C'est à Montréal que l'expansion de la prostitution a pris de l'ampleur compte tenu de son emplacement portuaire. Selon l'auteure Andrée Lévesque, dans l'ouvrage *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, les trois quarts des activités prostitutionnelles se déroulaient dans les bordels, les studios de massage, les maisons closes, les maisons de chambres, les salles de danse et les bars du « redlight » (Conseil du statut de la femme, 2002; Geadah, 2003). Particulièrement dans les années 1930 où la crise économique faisait rage, le nombre de femmes se prostituant aurait considérablement augmenté. Elles étaient pauvres, peu éduquées et provenaient souvent des milieux ruraux. Elles migraient vers la zone urbaine pour tenter d'obtenir un emploi, mais pouvaient également être recrutées par des proxénètes dans les campagnes. Les modes d'organisation de la prostitution se sont alors transformés durant cette période compte tenu du contexte économique difficile (Conseil du statut de la femme, 2002; Geadah, 2003).

Danielle Lacasse (1994), qui s'est intéressée à la prostitution entre 1945 à 1970 à Montréal, nous raconte qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce sont les bordels qui regroupent une grande partie des activités prostitutionnelles et ils sont tenus par des propriétaires ayant corrompu une partie des forces policières municipales. Pour satisfaire une population qui a commencé à se questionner sur la protection policière accordée aux activités prostitutionnelles, une *Enquête sur le jeu et le vice commercialisé* est réalisée en 1950 dans le but de démystifier les activités policières en regard de la prostitution. Quatre ans plus tard, un rapport est déposé et confirme l'existence d'une tolérance policière à l'égard des bordels. À partir de ce moment, les bordels sont fermés, ce qui a eu comme conséquence de transformer, une fois de plus, les lieux de pratique de la prostitution. Pour subvenir à leurs besoins, les prostituées se tourneront alors vers la prostitution de rue, dans les bars et dans les restaurants (Conseil du statut de la femme, 2002).

3.4.2 *Le profil prostitutionnel au Québec*

Depuis les années 1990, il est possible d'observer une augmentation des établissements de l'industrie du sexe au Québec tels que les agences d'escortes, les salons de massage, les saunas, les clubs et les bars de danseuses, et ce, non seulement dans les centres urbains, mais également dans les banlieues et les régions rurales. En plus des réseaux de prostitution juvénile, le monde criminalisé serait impliqué dans presque toutes les formes de prostitution. Dans le cas de la prostitution de rue, le lien s'établit par la vente de drogues. Certains salons de massage seraient également sous le contrôle du crime organisé et les agences d'escorte ne feraient pas non plus exception. Une enquête policière menée à Toronto en 2002 a permis l'arrestation d'individus dirigeant 90% des publicités d'agences d'escorte annoncées dans les pages jaunes (Conseil du statut de la femme, 2002).

Actuellement au Québec, la prostitution s'exerce sous une multitude de formes allant de la prostitution de rue à la prostitution en studio de massage ou en agence d'escorte. On peut remarquer une certaine hiérarchie existant entre ces différentes formes de prostitution selon les lieux de pratique et les coûts associés aux services offerts. Ainsi, la prostitution de rue se situe au bas de cette hiérarchie alors que la prostitution en agence d'escorte est plutôt considérée en haut de la hiérarchie (Conseil du statut de la femme, 2002). La mesure de l'ampleur du phénomène est difficile à chiffrer essentiellement en raison de l'illégalité de la pratique et plusieurs constats ont des écarts importants. Par exemple, en 1984, les policiers de Montréal établissaient à 1 200 le nombre de prostituées de rue alors qu'en 1987, le nombre se situait entre 90 et 4 000 (Gemme et al., 1989).

Dans le rapport (1999-2000) du Projet Intervention-Prostitution Québec (PIPQ), les intervenants ont évalué qu'il y aurait à Québec un peu plus de 1 000 travailleuses et travailleurs du sexe, dont une centaine de personnes qui pratiquent la prostitution de rue. Au Québec comme ailleurs, ce sont essentiellement les femmes qui offrent des services

sexuels, et ce, généralement aux hommes. Dans l'étude de Robert Gemme (1989), 80% des individus interrogés sont des femmes engagées dans la prostitution avec des hommes. Shaver (1993) arrive au même constat dans son étude qui démontre que les femmes seraient majoritairement celles qui pratiquent le plus le travail du sexe dans une proportion allant de 67% à 90%. En moyenne, ces femmes seraient âgées de 22 à 25 ans et débuteraient dans la profession entre 16 et 20 ans (Conseil du statut de la femme, 2002, Geadah, 2003). À Québec, l'organisme PIPQ soutient qu'il y a davantage de femmes que d'hommes dans la pratique prostitutionnelle incluant la prostitution juvénile. Nous retrouvons dans la plupart des études plusieurs constats selon lesquels les prostituées proviendraient d'un milieu familial modeste, ayant des problématiques de violence et de toxicomanie et n'ayant pas en poche leur diplôme secondaire. Cependant, celles qui pratiquent en agence d'escortes auraient un profil différent, car elles seraient un peu plus âgées et auraient atteint un niveau d'éducation supérieur (Conseil du statut de la femme, 2002; Geadah, 2003).

Encore moins d'études ont exploré le profil prostitutionnel au niveau de la clientèle. Elle serait majoritairement masculine, de 35 à 50 ans, venant de toutes les classes sociales et de tous les milieux professionnels. Le choix du type de prostitution varierait en fonction de la somme d'argent prêt à consentir. Les raisons qui motiveraient la consommation de services sexuels sont la recherche de relations sexuelles sans sentiment, l'accès à d'autres formes de pratiques sexuelles qu'ils ne peuvent obtenir autrement, la solitude et certains problèmes d'ordre sexuel. Certaines voient cela comme une forme de pouvoir puisque le client paie l'acte, il n'a donc pas à se soucier du bien-être de la prostituée et cela le décharge de responsabilité (Lavallée, 2003). En ce qui a trait au troisième acteur, le proxénète, Ouvrard (2000) en distingue deux catégories : le contraignant et le soutien. Dans le premier cas, il « consiste à favoriser la prostitution d'autrui, dès lors que cette activité agit sur le consentement des personnes, que ce soit pour l'annihiler ou pour l'altérer » (Ouvrard, 2000 : 24) et on aura recours à la violence physique, à l'intimidation, aux pressions ou aux manipulations. Cela est rendu illégal de par les législations nationales. Dans le second cas, le proxénète se contente d'aider, de protéger ou de profiter de la prostitution d'autrui, sans toutefois exercer de pression ou de violence. Ce type de soutien

peut être toléré par les autorités selon les cas. Le proxénète soutient, de manière directe ou indirecte, la travailleuse du sexe et permet au client de la rencontrer en fournissant un lieu, par exemple, en échange d'une partie de la rémunération. Dans la rue, il est souvent lié à la toxicomanie. Dans les salons de massage, bars de danseuses et agences d'escortes, ce sont les propriétaires qui sont considérés comme proxénètes. Certains auteurs et féministes croient également que l'État peut jouer ce rôle, les activités commerciales reliées à l'industrie lui permettant de faire des profits faramineux (Geadah, 2003).

3.5 CONCLUSION

La dichotomie entre les conduites normales et déviantes a été justifiée, comme nous l'avons mentionné, par des hypothèses scientifiques au 17^e siècle. Associées aux comportements sexuels pervers, les prostituées ont été identifiées comme étant déviantes et par conséquent, jugées et réprimandées par la société. Deux siècles plus tard, leur situation se détériore encore plus avec l'intégration de nouvelles mœurs à l'intérieur de la sphère familiale, maintenant associée à l'amour et à une sexualité exclusivement partagée entre un homme et une femme à l'intérieur du mariage. Depuis, bien des normes sociales ont évolué; les femmes peuvent à présent rencontrer différents hommes sans avoir l'obligation de s'engager dans le mariage. Il n'en demeure pas moins que la sexualité est toujours considérée saine si elle est pratiquée dans le cadre d'une relation intime. La sexualité dite marchande est toujours perçue aujourd'hui comme déviantes puisqu'elle ne cadre pas avec les normes sociales en vigueur. Malgré cela, plusieurs femmes en viennent à considérer cette option. Leurs expériences dans la sphère prostitutionnelle seront donc analysées dans les chapitres suivants.

CHAPITRE IV :

LA RUPTURE DU GROUPE D'ORIGINE ET L'ENTRÉE DANS LE MONDE PROSTITUTIONNEL

Dans les chapitres suivants, l'analyse des données recueillies dans le cadre des entrevues réalisées avec nos informatrices vous sera présentée en trois séquences distinctes. Chaque chapitre coïncide avec chacune des séquences de notre cadre conceptuel : la première phase dans laquelle nous aborderons la rupture qui s'effectue avec le groupe d'appartenance et l'insertion au monde de la prostitution; la deuxième phase où nous examinerons les expériences vécues par les participantes dans la zone liminale et la dernière phase nommée « renaissance » où nous présenterons les mécanismes de défense développés par les travailleuses du sexe dans le but de s'approprier leur nouvelle identité.

Dans un premier temps, ce chapitre-ci témoignera des divers contextes dans lesquels nos participantes ont évolué avant d'intégrer le monde de la prostitution. Nous aborderons les facteurs contextuels qui sont souvent ciblés pour expliquer l'insertion des femmes au sein de l'activité prostitutionnelle; les facteurs contraignants liés aux besoins économiques qui poussent certaines femmes à s'y intégrer et le libre choix d'exercer cette activité. De plus, nous aborderons l'expérience du passage de la frontière, celle qui sépare leur ancien monde et de celui de la prostitution, en soulignant les difficultés, mais également l'aisance dans laquelle certaines ont vécu cette séparation.

4.1 LES FACTEURS D'INSERTION DANS LE MILIEU PROSTITUTIONNEL

Dans le passage au nouveau monde, la première étape se situe d'abord, au niveau de la coupure avec leur espace d'origine, nommée période de séparation. À ce moment, les femmes se détachent de leur structure sociale et des conditions culturelles qui s'y rattachent pour entrer à l'intérieur d'un espace inconnu et qualifié de hors normes socialement. Les raisons rattachées à cet abandon de la vie quotidienne varient beaucoup en fonction de chaque participante. Chacune a son historique de vie propre et présente des motivations différentes, ce qui appuie l'idée selon laquelle la généralisation des expériences n'a pas sa place dans l'analyse du milieu prostitutionnel.

Toutefois, l'engagement dans une activité aussi stigmatisée que la prostitution porte à réflexion. Quelles sont les raisons qui amènent certaines femmes à intégrer ce monde marginal ? Est-ce l'aboutissement d'un choix volontaire et délibéré, d'une forme d'adaptation associée à une situation problématique ou d'une contrainte sans autre alternative ? Les rencontres réalisées avec les participantes dans le cadre de cette recherche nous montrent qu'il existe plusieurs raisons reliées à l'entrée de la prostitution et qui corroborent ou non avec certains constats de la littérature scientifique.

4.1.1 Les facteurs contextuels

Dans la plupart des écrits scientifiques, l'insertion dans le monde de la prostitution est décrite comme étant une réaction face à des situations problématiques. C'est une période particulièrement critique pour ces femmes qui, peu importe la raison, abandonnent à court ou long terme leurs objectifs de vie dits « normaux ». La vision de la société vis-à-vis l'insertion dans la prostitution renvoie plus que souvent à l'historique déviant de ces

personnes et est particulièrement associée à des déterminants sociaux de pauvreté, de faible niveau d'éducation et de famille dysfonctionnelle. Ces facteurs s'appliquent à certains vécus de nos participantes sans toutefois confirmer le lien de cause à effet trop souvent invoqué par le discours social.

4.1.1.1 Un contexte familial carencé

De nombreux spécialistes en psychologie et en psychanalyse, s'inspirant de la théorie freudienne, établissent un lien étroit entre la prostitution et le milieu familial carencé d'un individu. Selon leur perspective, un environnement familial dysfonctionnel peut entraîner diverses problématiques de développement, notamment en lien avec la croissance émotive et sexuelle des jeunes filles (Puhl, 2005). Claudie, l'une de nos premières informatrices, a été délaissée par sa famille, ce qui peut laisser croire que son contexte familial était problématique. Elle n'était pas acceptée de ses proches, car son comportement et son physique étaient considérés comme étant hors normes :

La famille du côté de ma mère m'a reniée lorsque j'avais 16 ans pour les mêmes raisons (consommation de drogue). Je suis une ancienne punk, j'avais les cheveux de plusieurs couleurs...Du côté à ma mère, ils sont encore plus « thoughtchés » que du côté de mon père...Ma mère, ils sont riches et ça me dérange pas...[C'est peut-être mieux qu'ils ne soient pas dans ton entourage....] Ouais, parce que je me ferais juger à longueur de journée...J'ai déjà ma mère pour ça...

Les psychologues blâment souvent le milieu familial dans lequel a évolué la prostituée et certains d'entre eux ont tendance à donner davantage de tort au rôle du père. D'autres identifient la mère comme étant l'incidence négative dans le développement de la jeune fille, particulièrement lorsqu'il y a conflit entre elles (Puhl, 2005). Bien évidemment, lors des discussions avec nos participantes, nous n'avons pu définir un profil psychologique de ces femmes. Le but de cette recherche anthropologique n'est pas de catégoriser ces femmes, mais plutôt de les laisser s'exprimer librement sur leur vécu. Néanmoins, nous

pouvons considérer que la plupart des interviewées proviennent de famille de classe moyenne et équilibrée. Véronique déclare qu'elle est issue d'un milieu familial tout à fait normal, mais toutefois, elle identifie une relation épineuse avec sa mère. Elle nous explique que sa fugue est l'élément déclencheur à son entrée dans la prostitution, fugue causée en partie par les difficultés relationnelles avec sa mère et la séparation de ses parents :

Je viens d'une famille tout à fait équilibrée, un père alcoolique, mais je te dirais un alcoolique pas dérangeant, pas violent, qui travaille...Mes parents se sont séparés j'avais 11 ans, mais c'est un événement important quand même dans la vie d'une adolescente...Puis je te dirais tout de même, je viens d'une famille équilibrée oui, mais si j'ai fugué c'est parce qu'il y avait trois ou quatre affaires qui me plaisaient pas vraiment...J'avais une mère très très autoritaire...

Le discours de Véronique se modifie lorsqu'elle cherche à expliquer la raison pour laquelle elle a pris certaines décisions qui l'ont conduite dans le monde de la prostitution :

Tantôt on parlait de l'étude de Rose Dufour et je trouve pas toujours que son étude est juste, mais il y a quelque chose qu'elle a reconnu, que j'avais une mère intrusive et que souvent une mère intrusive, ça pouvait faire l'effet d'un inceste qui appelle l'inceste du 3^e type...Moi chez nous, ma mère était très autoritaire, mais très intrusive, donc je ne pouvais pas...En tout cas, tout ça pour dire qu'à 14 ans, j'ai fugué parce que j'avais une mère autoritaire, parce que probablement j'étais en réaction aussi par rapport à la séparation de mes parents...

Et malgré le fait qu'elle considère avoir vécu des épreuves qui l'ont probablement influencé dans son choix d'action, elle estime qu'elle a eu une enfance relativement normale, car elle n'est pas la seule à avoir vécu la séparation de ses parents. Comme quoi, c'est la perception qui détermine le normal de l'anormal :

J'étais pas une enfant dysfonctionnelle hyperactive, j'étais tout à fait normale, je fréquentais l'école, j'étais quand même très bonne à l'école et j'ai eu des expériences de consommation. Je sais que je devrais pas dire ça, mais comme tout le monde, mais c'est pas vrai comme tout le monde...Je prenais dans le temps, c'était la mode de l'acide, des petites drogues...

Dès l'adolescence, Véronique s'introduit dans certains milieux qualifiés de marginaux et consomme quelques fois des drogues dures. Elle est tentée par ce qui est considéré comme déviant par la société, mais pas plus que ses camarades. Même constat pour Maïka, qui considère qu'elle a évolué dans un milieu sain et qu'elle a été privilégiée. Elle ne cadre pas dans l'image que la société se fait du milieu dans lequel les prostituées proviennent, mais ne cadre pas non plus parmi ses proches dans le monde « normal » :

Je viens d'une famille où la religion, c'est « straight », mes sœurs et mes frères sont tous mariés et ont des enfants. Ils ont acheté une maison, tout est vraiment comme des standards... Moi je ne cadre pas partout là-dedans. J'ai grandi dans la ouate, vraiment, on était 5 enfants et mes parents avaient quand même assez d'argent, c'était un milieu très à l'aise, très aisé. J'avais tout, j'avais mon char, on a toujours eu des motos, des motocross, une terre à bois, un chalet tout! Alors j'ai grandi dans un milieu où je ne manquais de rien et en plus, j'ai été adoptée, et raison de plus, j'aurais pu me sentir mise de côté, rejetée, ces choses-là, mais non pas du tout...

L'idée selon laquelle le contexte familial peut influencer le cheminement des jeunes filles jusqu'à la prostitution est réelle, bien que cela ne s'applique pas à la majorité des participantes dans la présente étude, ni à la majorité des femmes qui ont pu vivre des problématiques particulières durant leur enfance. Est-ce alors pertinent de tenter d'expliquer l'insertion des femmes à la prostitution en terme de problèmes familiaux liés à l'enfance ? La question demeure. Mais est-il possible de lier davantage ces problématiques à d'autres types de prostitution ? D'autres causes, comme les agressions sexuelles, sont-elles plus en lien avec cette activité ?

4.1.1.2 *Les abus sexuels*

Pour comprendre les raisons pour lesquelles certaines femmes s'insèrent dans la sphère prostitutionnelle, la littérature scientifique s'est orientée vers les traumatismes de l'enfance. L'analyse sur l'inceste révélerait la présence d'une désorganisation quant aux rôles sexuels appropriés qui se traduiraient par des tendances vers le lesbianisme et la

promiscuité (Davis in Parent, 1994). Ainsi, Sheila Jeffreys (1997), dans son analyse sur la question de la prostitution, explique que le fait d'avoir été abusée sexuellement pendant l'enfance peut entraîner une personne abusée à considérer que son corps n'a qu'une valeur sexuelle. Avec une telle perception de soi-même, le passage à la prostitution va de soi. La prostitution ne constitue alors qu'une autre façon d'utiliser son corps à des fins sexuelles (Conseil du statut de la femme, 2002). C'est le cas d'Ève, qui, ayant été abusée durant sa jeunesse, conçoit que son insertion dans la prostitution est un cheminement logique. Elle se perçoit déjà inscrite dans ce monde parallèle au monde socialement établi : « ...Non, c'est comme un travail normal, bien pas normal, mais je n'ai pas de difficulté avec ça... Je l'ai vécu quand, j'ai commencé ça, je l'avais déjà vécu un peu quand j'étais plus jeune...Par mon beau-père, il me gâtait et il avait du cul en échange, donc j'ai vécu ça, c'était normal pour moi de rentrer là-dedans...Je l'avais déjà vécu... ».

Selon Shaver et son étude sur la prostitution au Canada (1993), 44 % des prostituées au Québec ont été contraintes à avoir des relations sexuelles avec un des membres de leur famille et 33 % d'entre elles ont été abusées sexuellement avant d'entrer dans la prostitution. Dans le cas d'évaluation concernant l'ensemble des femmes au Québec, le taux d'inceste se situe entre 15 et 20 % et 17 % des répondantes ont connu au moins un épisode d'inceste avant l'âge de 16 ans. La comparaison de ces données montre un écart significatif entre les taux d'abus sexuels connus par les personnes prostituées et ceux des autres femmes, ce qui par conséquent peut appuyer l'idée selon laquelle les abus sexuels peuvent être considérés comme étant un facteur d'insertion à la prostitution (Conseil du statut de la femme, 2002). Si l'on porte le regard sur notre échantillon de recherche, bien que nous n'avons pas jamais posé la question directement, seulement une participante sur douze nous a confié qu'elle a été violée durant son enfance.

Le cas de Sandra est similaire à celui d'Ève. D'origine haïtienne, Sandra a été adoptée alors qu'elle avait 2 ans et a grandi dans une région éloignée du Québec. À l'âge de 14 ans, sa famille déménage à Québec et à 15 ans, elle s'intègre malgré elle dans un groupe

criminalisé qui opérait un réseau de prostitution juvénile. Ayant déjà vécu l'expérience de se prostituer, Sandra en discute comme une activité normalisée puisqu'elle l'a déjà vécue dans sa « vie antérieure ». La prostitution fait déjà partie de sa vie.

J'ai déjà travaillé là-dedans, je me suis fait prendre à un mauvais jeu...J'ai été avec le (groupe criminalisé) longtemps, à partir de l'âge de 15 ans puis ça c'est de l'exploitation...J'ai été capable de m'en sortir, ça n'a pas été compliqué parce que je n'étais pas vraiment ancrée là-dedans. Disons que les filles qui sont dans le (groupe criminalisé) sont généralement tout le temps là. Bon, je ne sais pas trop comment dire ça, mais moi je les voyais une fois de temps en temps...Mais bon, c'était important pour eux autres que je fasse mes suivis...

Sandra s'est intégrée dans ce groupe, car elle voulait créer de nouveaux liens avec des individus et ce sont certains membres du groupe criminalisé qui l'ont accueillie. N'ayant pas créé d'autres liens à Québec et ne voulant pas se retrouver seule, elle s'est enfoncée dans l'engrenage de ce clan :

J'essayais de me créer des amis et ils étaient super gentils avec moi au début. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Je ne voulais pas perdre mes amis, alors qu'est-ce que je fais ? J'avais peur de les perdre du jour au lendemain...Le (groupe criminalisé), ce sont des gens qui abusent des petites filles, bon ok...Ce sont des êtres humains aussi, ils sont capables de te parler...Ils sont capables de, bon c'était de la manipulation, mais moi je m'étais prise à ça, j'avais tellement peur de les perdre...Si je les perds tous, moi qu'est-ce que je vais faire, je vais me retrouver toute seule...

Suite à ces événements, ses parents ont perdu sa garde et Sandra s'est retrouvée en centre d'accueil dès l'âge de 15 ans sous la protection de la jeunesse. Dès qu'elle eut 18 ans, elle s'est dirigée directement vers l'agence d'escorte où elle travaille présentement. N'ayant plus aucun suivi et support financier de la part de l'État, Sandra a décidé de travailler comme prostituée, le temps d'amasser de l'argent et de pouvoir retourner à l'école.

Dans le cadre de cette recherche, une infime minorité des participantes ont vécu de l'inceste avant leur entrée dans le milieu. Toutefois, plusieurs d'entre elles, telles que Maïka, m'ont affirmé qu'elles n'avaient jamais été abusées contredisant le préjugé stipulant que la plupart des femmes prostituées ont été victime de viol : « la curiosité, l'appât du gain aussi par la suite, j'ai aimé ça et puis j'ai continué. C'est vraiment ça, il n'y a pas d'élément déclencheur, de rupture amoureuse ou de viol, des choses comme ça... ». Même discours du côté de Jade qui déclare qu'elle n'a pas été abusée dans sa jeunesse, mais qui est consciente que certaines de ces collègues non pas eu la même chance : « C'est ça, je me considère pas comme une nymphomane, mais l'exploitation du corps de la femme, non. Je me sens pas exploitée, ni par mes patrons, ni par moi et je n'ai pas été abusée quand j'étais jeune là...Moi, j'ai pas eu ça, il y a des filles à qui s'est arrivé, c'est correct, mais moi j'ai pas été abusée, moi je viens d'une famille de bourgeois... ».

Les facteurs contextuels associés à l'entrée dans le monde de la prostitution sont et seront toujours diversifiés. À notre sens, il sera toujours possible d'établir des associations entre certaines problèmes, liées à l'enfance et aux abus sexuels et l'activité prostitutionnelle. Toutefois, ce sont les facteurs contraignants et tangibles relatés par nos informatrices qui nous semblent plus aptes à comprendre ce qu'est vraiment leur réalité.

4.1.2 Les facteurs contraignants d'ordre économique

Pour analyser les raisons liées à l'entrée dans la prostitution, Lilian Mathieu (2002) propose comme catégorie d'analyse la contrainte d'ordre économique. Offrir des services sexuels est l'un des derniers moyens de gagner rapidement de l'argent pour des personnes en situation financière précaire si les autres modes pour empocher de l'argent sont inaccessibles. La prostitution peut être pour certaines personnes, toxicomanes ou personnes en situation de désaffiliation, une activité de survie considérant que leur revenu actuel ne leur permet pas d'obtenir ce qu'elles souhaitent. Dans certains cas, des femmes avouent que

les revenus de la prostitution leur permettent de satisfaire un besoin de consommation de drogue (Jobin, 2001). Claudie précise qu'elle a débuté la prostitution de rue à 18 ans pour se payer de la drogue, mais que depuis, elle ne consomme plus : « [Comment tu en es venu à effectuer ce type de travail là ?] La drogue, la drogue il y a longtemps... [Ok, quand tu étais plus jeune ?] Ben, je n'étais pas en agence... [T'étais dans la rue ?] Ouais... [Puis, est-ce que c'était pour te payer de la drogue ou c'est ce métier là qui t'as amené à prendre de la drogue ?] Non, c'était pour me payer de la drogue ». Claudie est la seule de nos participantes à nous avoir informé qu'elle avait débuté la prostitution pour pouvoir se procurer de la drogue.

Dans le cas de jeune en fugue, la prostitution peut constituer l'unique moyen de survie (Conseil du statut de la femme, 2002). Véronique a fait sa première fugue à 14 ans et a accepté d'offrir des services sexuels contre rémunération afin de subvenir à ses besoins :

Je suis partie en fugue avec une amie et tout ça sur le pouce comme ça. Il y a un monsieur qui nous a offert 50\$ pour une relation complète et je n'ai pas dit non. Ça été mon premier client et après je n'ai tellement pas eu de réactions ! J'avais 50\$, 50\$ à 14 ans, c'est de l'argent et en fugue, tu en as de besoin donc, je me suis rendue à Montréal. Et à Montréal, tu n'as même pas de besoin d'avoir de l'air d'une prostituée, tu te fais solliciter, surtout nouvellement arrivée, t'es plus fraîche, t'as pas les cheveux sales, donc les gens te sollicitent tout ça...Ce n'était pas très payant si je compare à aujourd'hui ou à l'argent que j'ai faite plus tard, mais il reste que pour moi, c'était de la survie...

Bien que le choix de travailler dans l'industrie du sexe puisse être délibéré, la prostitution peut ne pas constituer un vrai choix de la part de la femme : « elle est plutôt vue comme un acte isolé, comme l'unique issue d'une femme qui a désespérément besoin de quelque chose... » (Puhl, 2005 : 7). Cependant, concevoir la prostitution comme moyen de répondre à un besoin économique dans des conditions difficiles, ne doit pas, conduire à nier la capacité des femmes de choisir librement (Mathieu, 2002). Bien au contraire, le recours à la prostitution peut être l'aboutissement d'un choix parmi plusieurs options possibles pour atteindre un niveau de vie acceptable.

Par exemple, Jade a choisi l'industrie du sexe pour répondre à un besoin d'argent immédiat. Dans son cas, elle était endettée, responsable d'un enfant et se retrouvait dans une situation où pour une certaine période, elle n'avait pas de revenu. Elle indique toutefois qu'elle pensait à tenter l'expérience dans la prostitution :

Le choix...Eh bien ça faisait quand même quelques mois que j'y pensais et quand j'ai commencé, quand je suis allée voir mon employeur et je lui ai dit, j'ai un stage qui m'est offert...Parce que j'étudie comme infirmière auxiliaire, j'ai un stage qui m'est offert, elle m'a dit ok, pas de problème, mais comme tu renonces à ton remplacement, t'es un mois sans solde...J'avais pas le choix, c'était l'école ou ça...Et je suis pas naïveuse, je travaille comme préposée aux bénéficiaires et je veux pas changer des couches toute ma vie moi là ! Donc là, je me suis dit ok, je vais prendre mon sans solde...Et au bout de trois semaines, je mangeais mes bas, j'ai faite comme j'ai pu le choix, je suis venue travailler... [C'était vraiment un choix financier ?] C'était financier et j'avais beaucoup de dettes. Avec le loyer que mon conjoint et moi avions loué, j'habitais même plus là...Il n'avait pas payé le loyer donc on avait 1800\$ de loyer à payer...Lui, il s'était fait mettre à porte cette même semaine là, donc moi j'ai payé...

Dans le même ordre d'idée, Kim, la participante la plus âgée, femme de 46 ans, s'est également tournée vers la prostitution pour maintenir son niveau de vie. Son mari ayant des problèmes de santé et par conséquent invalide, elle s'est retrouvée seule à assumer les coûts du ménage :

Au début, j'ai commencé dans les salons de massage et un moment donné, mon chum est tombé malade...Et là bien il avait beaucoup moins de revenus...J'ai commencé dans une job « ordinaire » et là de fil en aiguille bien...Moi aussi, j'ai eu un méga accident donc ce qui a fait que je peux pas avoir un emploi normal...C'est pour ça, il me restait pas grand chose parce que la prochaine étape, c'était l'aide sociale et l'aide sociale, il aurait fallu qu'on vende tous nos avoirs, avoirs qui nous ont pris tant d'années à avoir et même encore aujourd'hui, regarde, on fait attention, on s'envoie pas en l'air...

Dans le même continuum, Claudie, qui est présentement sur l'aide sociale, doit quand même exercer ce travail puisqu'elle a également des problèmes de santé, travailler devient quasi impossible malgré le fait qu'elle est en main deux formations D.E.P :

J'ai des problèmes de santé qui m'empêchent de faire un travail normal... [Est-ce que tu veux me dire ce que tu as ?] Bien là, pour mes mains, je ne le sais pas trop, j'ai toujours les mains engourdis et j'ai mal dans le genou... [Donc tu peux pas faire n'importe quel job ?] J'essaie de faire un job, je ne suis même pas capable d'écrire, j'écris une demi-page et je ne sens plus le crayon, j'avais deux jobs qui m'attendaient à la fin de mon école...

En plus, l'aide sociale ne répond pas toujours complètement aux coûts réels de la vie quotidienne. Lorsque Véronique s'est retrouvée sans soutien financier à 18 ans, après avoir été longtemps prise en charge par la Protection de la jeunesse, elle s'est aussitôt retournée vers la prostitution, car c'était la seule façon qu'elle connaissait de faire de l'argent :

La journée de mes 18 ans, la PDJ a arrêté ses services. Moi j'étais très institutionnalisée, j'avais toujours vécu en famille d'accueil ou en centre d'accueil, avec ma mère ou avec mon père...J'étais vraiment une fille insécure... Et après ça, la journée de mes 18 ans, je suis tombée sur l'aide sociale parce que j'avais commencé un cours...J'ai pas été acceptée dans le cours que je voulais, qui était la coiffure et j'avais faite, tu fais tout le temps comme trois quatre demandes, j'avais été acceptée finalement dans un ostie de cours d'hôtellerie que j'ai pas terminé...Là, mes prêts et bourses ont été coupés et je me suis ramassée sur l'aide sociale...L'aide sociale dans le temps, en 1997 peut-être, c'était 484\$ par mois. J'avais un logement de 380\$...Et moi, qu'est-ce que je connaissais de mes fugues ? C'était que j'avais le pouvoir et je le prenais comme ça...

Plusieurs auteurs signalent également les besoins des travailleuses du sexe en matière d'éducation et de formation à l'emploi (Surrat *et al.* 2004; Dalla 2002; Norton-Hawk 2001; Benson et Matthews 1995; Lowman 1985-86 in Parent, Colette & Christine Bruckert (2005)). Une étude menée à Ottawa sur le travail du sexe de rue indique que les femmes ne font pas de recherches d'emplois réguliers et que lorsque cela se produit, celles-ci n'aboutissent pas, le plus souvent à cause de leur manque d'instruction. Dans le cas de

Maria, elle s'est retournée vers le monde de la prostitution pour faire de l'argent rapidement dans un contexte de besoin économique. Ayant des responsabilités maternelles sans aide externe, ni même du père, elle se devait de trouver un emploi payant rapidement :

Moi, je me suis rendue à la deuxième année d'un baccalauréat en microbiologie...J'ai arrêté parce que c'était très exigeant comme domaine d'études, ça demandait un bon niveau d'éducation sans parler des travaux de laboratoire, c'était vraiment tout le temps...Ça marchait pas avec les enfants...J'avais pas le temps de travailler et je prenais le maximum de prêts et bourses...Un moment donné, il fallait que je lâche, c'était l'école ou les enfants, alors j'ai lâché les études...Pour moi c'était un très grand besoin financier, surtout pour mes enfants. Je me suis trouvée dans une situation très difficile et il me fallait de l'argent dans l'immédiat. Je ne pouvais pas attendre aucune période de paie, j'en avais besoin vraiment tout de suite et je feuilletais le journal et j'ai vu ça et ouais, je pense que oui, je peux faire ça...Tu sais, j'allais perdre mes enfants parce que j'avais pas assez d'argent pour le loyer, j'avais pas assez d'argent pour la bouffe et non, je ne pouvais pas me chercher un job, j'avais trop de limitations...

La difficulté de trouver un emploi, un faible niveau d'éducation, le peu d'emplois disponibles et la faiblesse des politiques sociales peuvent pousser certaines femmes à se tourner vers la prostitution. Alicia s'est également retrouvée dans cette situation. Dans le cadre de son ancien emploi, elle a vécu des injustices sociales. Mère monoparentale d'une enfant et sans aide financière du père, Alicia se devait de gagner rapidement de l'argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de son enfant :

À la brasserie, tu fais les déjeuners en mini-jupe et en top de bikini...Quand je suis tombée enceinte, il me manquait 20 jours environ pour être syndiquée et eux autres, ça n'a pas fait leur affaire. Au lieu de vouloir payer un congé de maternité et pourtant ils avaient confiance en moi, j'avais les clés du restaurant, j'ouvrais le restaurant tous les matins à 6 heures du matin...En tout cas, ils ont perdu vraiment une bonne employée. Juste pour ne pas payer des congés de maternité, ils m'ont mise dehors pour une autre raison qui est fausse...Là, je me suis dit que je pouvais travailler dans une boutique, mais je commençais à être enceinte, c'était sûr qu'ils me prendraient pas.... [Pis à 10\$ de l'heure aussi...] C'est ça et ce n'est pas juste ça, ce ne sont pas toutes les places qui vont te prendre parce qu'ils savent que tu es tombée enceinte...

En vue d'accueillir le bébé, Alicia voulait faire de l'argent rapidement. Ayant déjà travaillé dans l'industrie de la danse érotique, mais trouvant que c'était beaucoup moins payant qu'avant, elle décide alors de se retourner vers la prostitution :

C'est vraiment de l'argent vite fait...C'est sûr que tu vas faire ton 100\$ minimum par jour. Tu calcules ça, si tu travailles 5 jours, tu fais ton 500\$...Des fois, tu peux faire 200\$ 300\$ par jour...C'est de l'argent vite fait...Je tombais en congé de maternité alors je me suis dit regarde, il va falloir que je travaille quelque part, il faut que j'aie de l'argent, il faut que je ramasse de l'argent pour mon enfant...Alors, j'ai travaillé dans les escortes au début...Bien plutôt dans les massages au début parce que je respectais mon bébé pareil...Mais c'est sûr que l'escorte est le moyen le plus facile à faire de l'argent et qui a été le plus ouvert pour moi...

Ces cas nous obligent à considérer que certaines situations poussent des femmes à s'insérer dans l'industrie du sexe tout en reconnaissant qu'elles peuvent choisir ce qu'elles désirent faire. Contrairement aux présupposés lorsqu'il s'agit du travail dans l'industrie du sexe, ce n'est pas toujours la contrainte ni le désespoir qui amène certaines femmes à faire ce choix mais plutôt des raisons fort similaires à celles qui motivent le choix d'autres métiers. Quelques fois, certaines femmes ne sont plus heureuses avec leurs conditions de travail et décident de devenir prostituées pour gagner plus d'argent, ce qui répond plus facilement à leurs besoins économiques (De Meis, 1999).

4.1.3 Le libre-choix

Indépendamment des facteurs externes qui peuvent influencer la décision de s'insérer dans le monde de la prostitution, certaines participantes ont affirmé qu'elles ont fait le libre choix de travailler dans l'industrie du sexe. Cela présente alors une attitude plus positive à l'idée de devenir prostituée. D'abord, elles voient certains avantages dans l'activité prostitutionnelle que d'autres emplois ne peuvent apporter. Nous pouvons penser comme avantage à une meilleure flexibilité d'horaire, une plus grande indépendance et évidemment l'obtention de beaucoup d'argent comme l'a considéré Maïka : « Puis, un moment donné,

j'avais une amie qui faisait ça, elle était autonome et je voyais qu'elle roulait sa bosse, elle avait de l'argent et elle était belle, elle prenait soin d'elle et c'est elle qui faisait ses horaires, puis j'aimais beaucoup ça ». De plus, Maïka est à l'aise avec l'idée de s'insérer dans une zone marginale, car elle se considère comme étant une personne hors normes : « Moi, je suis antisindicaliste, je suis comme un petit mouton noir, je suis contre avoir un boss. Je suis embarquée dans la même gang que tout le monde alors je me disais bof, pourquoi pas, je vais essayer ».

Le choix de Maïka est une alternative bien réelle ayant pour but d'élever son niveau de vie et celui de sa famille. Certaines prostituées peuvent, par leur activité, accumuler des gains relativement importants qui leur assurent un niveau de vie confortable dans l'immédiat ou encore qui leur permettent d'épargner en vue d'une reconversion ultérieure dans l'économie légitime (Mathieu, 2002). : « Veux veux pas, je mets de l'argent de côté pour mes REER, mes affaires...C'est ça dans le fond, un coup que tu goûtes à l'argent facile comme ça, c'est dur après de reculer, de retomber normal... ». Maïka goûte ainsi à l'abondance et profite de cette situation pour s'acheter des biens comme une voiture et investir dans un condo.

Sandra, quant à elle, dès sa sortie du centre jeunesse à 18 ans définit ses objectifs : elle veut économiser de l'argent pour subvenir à ses besoins de base certes, mais également pour réaliser des projets personnels : « [Ok, toi tu fais ça pour payer tes dettes ?] Pour payer mon loyer et il y a plein de petits projets personnels aussi que je voudrais accomplir, retourner à l'école... ». Quant à Anne, son insertion dans la prostitution a suivi la même logique; elle souhaitait amasser des sous pour s'approprier des biens durables :

De mon côté, j'ai payé ma maison et je me trouve intelligente sérieusement... J'avais des prix fixes et quand j'ai eu des employés, je ne les ai jamais fourrés. Les extras étaient tous à eux parce que je savais ce que c'était...On travaillait ensemble, mais j'en mettais dans mes poches et je faisais beaucoup de sous. Mon argent était compté dans un budget de famille ici comme si je gagnais 260\$ par semaine parce que mon chum n'était pas au courant...Donc j'ai

accumulé, accumulé...J'ai été capable de mettre 35 000\$ sur ma maison et j'achetais de tout. Quand c'était le temps des outils, toutes sortes d'affaires que je savais qui allait me rester et que j'ai besoin dans vie...Je me suis acheté une auto et j'ai investi dans un fonds pour ma fille à l'école...

Dans un tout autre ordre d'idée, certaines raisons invoquées par nos participantes renvoient à l'exploration de leur sexualité. Il est question ici de sexualité dite « hors normes », ce qui tend à considérer que les comportements et les modes de pensée de certaines de nos informatrices se situaient davantage dans la marge sociale (Bruckert, Parent & Robitaille, 2003). Anne souligne durant son entrevue qu'elle adorait avoir de nombreuses aventures avec différents hommes jusqu'à ce qu'elle décide de les faire payer :

C'est carrément pour faire de l'argent rapidement...J'étais belle, j'étais jeune et j'aimais ça baiser...Je baisais n'importe qui gratuitement, alors pourquoi pas me faire payer dans le fond...C'est un peu ça...Moi, je me pognais un gars et le lendemain, c'était un autre gars...

Malgré certains contextes plus problématiques financièrement dans lesquels certaines participantes vivent, plusieurs nous affirment qu'elles ont toujours été attirées par l'érotisme et le travail du sexe. Jade dit y avoir pensé longtemps puisqu'elle rencontrait plusieurs hommes sur un site de rencontre. Sa situation financière précaire l'a « aidée » à prendre sa décision : « Moi, ce n'est pas mon cas, je suis venue de mon plein gré et j'y ai pensé...Justement, quand j'ai commencé mes rencontres sur lavalife, je me suis dit, je devrais peut-être les faire payer, ça me ferait de l'argent, quand à être là... »

L'une des raisons invoquées par Ève est de rencontrer des gens afin de pouvoir subvenir à des besoins de base et de mener une vie sociale agréable. Ève vit des prestations du bien-être social et se trouve confinée à la maison avec sa petite fille. Elle justifie son choix en partie par le besoin d'échapper à la solitude et de participer, comme ses autres amies, à la société de consommation, sans cacher le fait qu'elle trouve intéressant de rencontrer de nouveaux hommes :

Rester tout seule quand tu es...Tu sais, je n'avais pas beaucoup d'amis alors j'étais toujours seule avec ma fille tout le temps et je fais une genre de dépression...[T'avais le goût de voir du monde...] C'est ça et ce que j'aime, c'est l'ambiance avec les filles et les clients. En plus, c'est tout le temps des nouveaux, il y a du monde qui revienne, mais c'est de la nouveauté tout le temps, ça fait bizarre à dire...

À la lumière des différentes expériences soulevées, nous préférons parler de « décision orientée » pour décrire l'entrée de ces femmes dans la prostitution. Tel que le mentionne Mensah, « la majorité des répondantes envisagent l'expérience du choix comme un processus de décision qui est orientée par divers facteurs : ses convictions personnelles, ses valeurs et ses priorités, de même que celles de ses proches (conjoint, famille, amis); sa situation financière et sociale; ses conditions de vie et les circonstances actuelles, ses sentiments par rapport à la prostitution et le travail du sexe et les réactions des autres à l'égard de sa décision, si elle est connue » (2006 : 357). Ces choix ne font pas seulement faire gagner de l'argent, mais pour certaines, cela améliore considérablement leur situation, car elles peuvent enfin sortir la tête de l'eau, répondre aux besoins de leurs enfants et s'occuper d'elles-mêmes.

4.2 LE PASSAGE DE LA FRONTIÈRE ENTRE LES DEUX MONDES

La première phase, celle de la rupture ou de la séparation réfère à la première fois où la prostituée traverse la frontière symbolique de la déviance. Pour beaucoup de femmes, la première expérience comme prostituée est souvent décrite comme une période particulièrement pénible. C'est une période critique pour la femme qui, pour maintes raisons, abandonne les buts antérieurs pour intégrer ce monde où les valeurs sont généralement associées à des valeurs négatives au regard de la société (De Meis, 1999).

Nous présenterons ici brièvement les expériences de nos participantes au moment où elles ont franchi la frontière qui sépare leur monde d'origine et celui de la prostitution.

4.2.1. La difficulté de la rupture

Comme nous l'avons dit précédemment, la rupture est généralement vécue difficilement par les individus qui s'insèrent dans un nouvel espace. Dans le cadre de notre recherche, les travailleuses du sexe franchissent un passage qui donne sur un monde caractérisé comme déviant et ayant une logique et des règles complètement inconnues. La toute première fois que ces femmes se trouvent à rencontrer un client, il semble y avoir le sentiment de franchir une limite invisible. Comme Maria le souligne, le fait de franchir cette frontière a été extrêmement difficile, car elle savait qu'elle venait de bondir dans un autre monde :

Je te dirais que je savais que j'allais être capable de le faire, mais ça m'a fait quelque chose. Je te dirais vraiment la toute première fois que j'ai accueilli un client dans l'autre agence où je travaillais, j'avais comme l'impression de franchir une ligne...[Une limite, qu'on se donne et que la société nous donne ?] Ça c'est et je pense qu'on pourrait dire que ça brise la glace...Mais la première fois, oui, c'était difficile...Pas au point d'être traumatisant, mais oui, ça m'a fait quelque chose...

Bon nombre de nos répondantes nous ont également confié qu'elles ont vécu difficilement le passage dans l'espace prostitutionnel. Elles ont réagi fortement à cette expérience, car elles ont vécu une confrontation entre leurs valeurs personnelles inculquées depuis longtemps et des valeurs ayant toujours été considérées comme déviantes et hors normes. Sandra nous raconte que sa première nuit de travail s'est bien déroulée, mais qu'après coup, elle a fortement réagi :

Ça bien été, je suis arrivée chez nous et j'ai commencé à pleurer...Je me suis mise à pleurer parce que je me suis dit... Tu m'as demandé tantôt est-ce que tu penses que les gens trouvent ça tabou en général...Moi, j'ai trouvé ça tabou

avant de faire ça. Ils en parlaient à l'école et ils nous ont fait écouter le film Trafic Humain, des affaires de même...Les escortes, moi je ferais jamais ça...Et là, je me suis dit, crime je disais ça des filles, mais moi je suis rendue là...

Sandra, qui n'a que 18 ans, a pris du temps pour réfléchir et se préparer mentalement avant de retourner travailler à l'agence. Elle aurait pu choisir de ne plus y aller et tenter de gagner sa vie autrement. Elle a plutôt mis l'accent sur la façon de se conditionner à se respecter dans ce nouveau monde : « ...j'ai attendu un peu avant de recommencer, quatre cinq jours. En rentrant à la maison, je me suis dit, je me respecte pas, c'est quoi ? Je me suis rendue jusque là-bas, je suis une ci, une ça...Après trois quatre, c'est là que je me suis dit, crime si je me respecte dans qu'est-ce que je fais, ça revient à ce que je parlais au début... ».

Maïka a vécu la même situation alors qu'elle se sentait prête et n'y voyait que des avantages, autant au niveau financier, professionnel que relationnel. Elle a réagi physiquement, son corps et son esprit se sont rebutés à leur nouvel environnement :

Les premières journées, j'étais mal...J'arrivais chez nous et je vomissais, je prenais ma douche et je vomissais, je me sentais vraiment dégueulasse...Je viens d'une famille où la religion est importante, c'est straight. Mes sœurs et mes frères sont tous mariés et ont des enfants, mais moi j'étais complètement à part de ça. J'ai eu ma fille, le père est parti...J'étais vraiment le petit mouton qui n'écoute jamais, mais j'ai eu quand même une très bonne éducation et mes parents sont encore ensemble, ça fait 46 ans qui sont ensemble...

Ce difficile passage n'a pas su décourager nos participantes de la pratique prostitutionnelle. Au contraire, elles ont su développer certains mécanismes pour s'adapter à ce nouvel environnement que nous verrons plus loin. Toutefois, il ne faut pas mettre de côté certaines expériences qui ont pu être satisfaisantes pour nos participantes.

4.2.2 « Doux » passage au monde prostitutionnel

La transition vers le monde prostitutionnel ne doit pas nécessairement être perçue comme une étape difficile. Tel que discuté auparavant, le passage d'Ève n'a pas été vécu difficilement, car selon elle, elle ne distinguait pas la différence entre son vécu incestueux et les relations sexuelles vénales qu'elle partageait avec ses clients. Pour elle, la dichotomie monde normal et anormal n'existe pas. Pour Véronique, tel que mentionné précédemment, sa première expérience avec un camionneur l'ayant embarqué pour Montréal lors de sa fugue, n'a pas été quelque chose d'ardu :

Il y a un monsieur qui nous a offert 50\$ pour une relation complète et je n'ai pas dit non. Ça pris vraiment une couple d'années, ça été mon premier client et après je n'ai tellement pas eu de réactions ! J'avais 50\$, 50\$ à 14 ans, c'est de l'argent et en fugue, tu en as de besoin...

Véronique, retirée de la prostitution depuis environ 8 ans, nous explique qu'elle a fait l'analyse de cette première fois et la perçoit maintenant comme si elle n'avait pas réalisé à ce moment qu'elle avait un espace privé pour elle-même : « c'était comme si je n'avais pas appris que je pouvais avoir une intimité, mais ça, c'est tellement une analyse psychiatrique, de psychiatre ». Tout comme Ève, elle ne fait aucune distinction entre son espace à elle et celui du monde déviant, comme si elle n'avait jamais eu de frontière entre sa sphère privée et le monde extérieur.

Dans le cas de Jade, cela faisait déjà quelques semaines qu'elle songeait à travailler dans une agence d'escortes. Pour elle, ses visites sur un site de rencontre sont très semblables à ce qui se passe entre elle et le client. C'est pourquoi elle se sentait prête lorsqu'elle a appelé pour la première fois afin de venir travailler à l'agence :

Je suis venue de mon plein gré et j'y ai pensé...Justement, quand j'ai commencé mes rencontres sur lavalife, je me suis dit, je devrais peut-être les faire payer, ça me ferait de l'argent, quant à être là...J'ai appelé ici et ils m'ont

dit, viens nous rencontrer à soir et j'ai dit ok. Il m'a demandé, est-ce que tu viens ici pour travailler ou bien pour venir me rencontrer ? Bien, je lui ai dit, tant qu'à être là, je vais travailler...Ça été ma première soirée, je suis rentrée à 20h, je suis repartie à 6h et j'avais des stages le lendemain matin...Cette semaine-là a été difficile...mais c'est correct...

De plus, la première fois avec le client s'est très bien déroulée : « Ouais, ma première fois avec un client, ça s'est très bien passé, j'ai eu deux clients quand j'ai débuté...Ma première nuit, j'ai été occupée toute la nuit. J'étais nouvelle, alors je me suis dit que ça allait jouer en ligne de compte, même que c'est lui qui m'a enseigné à défaire les divans...Il a été doux et bon, j'étais probablement pas mal prête mentalement... ».

Le saut dans ce nouveau monde marginal ne semble pas évident pour quelques-unes de nos participantes malgré que certaines aient vécu ce changement de façon convenable et surprenante. Maintenant intégrées au sein de ce nouveau monde, elles doivent accepter et s'approprier le nouvel ordre qui s'applique à présent.

4.3 CONCLUSION

L'insertion dans le monde prostitutionnel relève d'une multitude de facteurs. Plusieurs études féministes ont tendance à cibler davantage des facteurs contextuels problématiques tels que les situations familiales problématiques ainsi que les abus sexuels. Des données statistiques sur la question des violences sexuelles démontrent ces affirmations, mais sans savoir exactement de quel type de prostitution il s'agit. Pour notre part, dans le cadre de cette étude sur la prostitution en agence d'escortes, une minorité de femmes nous ont signalé qu'elles avaient évolué dans un contexte familial difficile. Pour ce qui est des abus sexuels, une seule personne nous a confié qu'elle avait été victime d'inceste durant son enfance. Notre échantillon tend à démontrer que ce ne sont pas tant les facteurs contextuels

qui ont amené nos répondantes à s'insérer dans l'espace prostitutionnel, mais davantage des facteurs contraignants comme le besoin financier. À cela s'ajoutent celles qui ont décidé librement de s'intégrer à ce milieu pour les avantages qu'il procure par rapport à d'autres types d'emplois tels les horaires souples et le sentiment d'être son propre patron.

Cette rupture avec le groupe d'appartenance entraîne nécessairement l'insertion dans le nouveau monde. La première insertion, cette première expérience, est généralement perçue comme une étape difficile à franchir. Il est vrai que plusieurs femmes ont vécu difficilement leur première intégration et ce pour plusieurs raisons, mais qui à notre sens peuvent se regrouper en une seule : le choc « culturel », c'est-à-dire un sentiment de peur et d'anxiété associé à l'insertion dans un monde méconnu et étranger. Cette période est généralement pénible, sauf dans certains cas où des femmes se sentaient prêtes mentalement et ont été capables de bien gérer leur intégration dans ce monde marginal. Malgré le fait que certaines éprouvent de la difficulté à se plonger dans ce nouvel univers, la plupart persistent et y demeurent quand même par la suite pour quelque temps.

Après ce saut, les femmes doivent maintenant apprendre à gérer leur nouvel environnement qui comporte de nouvelles normes et de nouvelles règles qui se rapportent peu ou pas du tout avec les normes sociales connues depuis longtemps. Voyons comment nos participantes ont su composer dans cette zone de transition.

CHAPITRE V :

LA ZONE LIMINALE

Comme nous l'avons dit précédemment, le rite est considéré ici comme un passage, un moment dans la vie d'une personne s'insérant en marge de la société et qui, souvent, est vécu comme une période pénible. Segalen définit les rites de passage comme étant des « formes de négociation d'un nouveau statut au sein d'une société qui présente un système structuré et hiérarchique de positions et qui associe des groupes d'individus communiant aux mêmes principes » (Segalen, 1998 : 35). Ainsi, lorsque la femme se sépare de son groupe d'origine, elle vit dans une situation liminale, un moment statique entre deux différentes situations. La prostituée vit la séparation de son ancien monde et en même temps, elle renaît dans un nouveau (De Meis, 1999). Les règles sociales sont suspendues, car elle appartient désormais à un nouveau monde où d'autres règles existent (Van Gennep, 1960). Durant cette période liminale, les comportements à adopter semblent ambigus et souvent difficile à intégrer, car l'environnement est complètement inconnu.

Dans la réalité, il faut considérer que tout peut être vécu différemment par chacune des femmes. Certaines développent des façons de négocier leur nouvelle identité constamment, d'autres vivent plusieurs années dans la période liminale et d'autres quittent le milieu rapidement. Le modèle du rite de passage n'est donc pas statique et chaque cas s'insère différemment à l'intérieur de ce cadre. Ce chapitre-ci présente les modalités d'inscription des prostituées dans cette zone liminale, et ce, à partir principalement des redéfinitions de leur identité comme femme et comme « citoyenne ». Le discours est généralement axé sur les fonctions sociales remplies par la prostitution, la légitimité de leur travail et les avantages financiers associés. Ces propos révèlent une disposition à s'inscrire dans ce nouveau monde, toutefois ils sont très souvent accompagnés de propos contradictoires qui présentent une vision négative de la prostitution. Nous constatons dans les discours de nos

répondantes qu'il y a plusieurs idées qui s'opposent les unes aux autres, ce qui tend à confirmer qu'elles se situent toujours dans la zone liminale.

5.1 DISCOURS SUR LA PROSTITUTION

La vision de l'activité prostitutionnelle chez les participantes se situe autour de trois thèmes principaux soit la prostitution en tant que besoin social, travail légitime et source importante de revenus. Ces regards, favorables à la prostitution, peuvent les aider à développer et à négocier leur nouvelle identité de prostituée.

5.1.1 *Services sexuels et « services sociaux »*

S'inscrivant implicitement dans une approche fonctionnaliste, plusieurs de nos répondantes ont évoqué que la prostitution répond à des besoins sexuels masculins et par conséquent, peut prévenir les agressions sexuelles. Alicia croit fermement que le métier qu'elle pratique empêche certains hommes d'abuser sexuellement des femmes et des enfants et par conséquent, contribue socialement au maintien de l'ordre : « on aide le monde parce que comme je te disais, ça empêche des viols, ça empêche la pédophilie. Il y en a un qui vient ici, il demande de mettre une couche...Ça fait pédophile un peu... ».

Elle poursuit en affirmant que la prostitution devrait être légalisée puisqu'elle a une fonction positive au sein de la société. Le fait que l'activité devienne légale pourrait contribuer à l'augmentation des visites et par conséquent, faire diminuer le nombre de viols dans la société. Alicia considère également que sa pratique ne fait pas le bonheur des femmes, mais qu'elle répond à un besoin social puisqu'à son sens, les hommes ont besoin davantage de contacts sexuels :

Ça devrait être légal parce que le gouvernement devrait se rendre compte que ça empêche, je vais me répéter, mais ça empêche les viols. Juste que ça ne soit pas légal, c'est sûr qu'il y a moins d'hommes qui viennent ici parce qu'ils ont peur de se faire pagner dans une descente. Alors, si c'était légal, il y aurait plus d'hommes qui viendraient et je suis sûre qu'il y aurait encore moins de viols. Ça c'est sûr parce que les hommes viendraient ici, c'est sûr que ça ferait pas l'affaire des femmes encore, mais qu'est-ce que tu veux, un homme c'est un homme, il va falloir qu'elles se rentrent ça dans la tête...

En appui aux propos d'Alicia, Kim insiste sur le fait que la prostitution répond aux besoins des hommes, car il existe une réelle demande pour des services sexuels :

On n'est pas des victimes, on choisit et on est là pour donner un service aux hommes. Les hommes viennent ici parce qu'ils ont besoin d'escortes...[Il y a une demande ?] Ouais, c'est ça, montrer que c'est une demande des hommes, ne pas le cacher...Il y a des femmes, bien c'est rare là, mais il y en a des femmes qui en demandent, il y a des hommes qui demandent des hommes aussi...

Jade souligne également que les services sexuels d'une travailleuse du sexe comblent les besoins des hommes, autant physiques que psychologiques et tel que cité précédemment, elle y voit également une fonction pour éviter les viols et les agressions :

Moi, je perçois que c'est un service, je pense qu'on en avait parlé un peu...Les clients, bien les hommes qui viennent ici, ce sont des besoins ça et nous, on offre ces services-là. Pour eux autres, c'est vraiment un besoin physique, psychologique et souvent, ils n'ont pas accès facilement au sexe, alors ils viennent nous voir...C'est mieux ça qu'il y ait des viols, des meurtres, des choses comme ça...

Ces citations montrent que nos répondantes voient la nécessité de la pratique vénale au maintien d'un ordre social. Elles renforcent l'idée selon laquelle la pratique vénale maintiendrait au sein de la société un équilibre entre un système visible et acceptable et un système caché et honteux utilisé pour canaliser les problèmes sociaux et les rejets. En ce

sens, les commentaires des femmes sur l'utilité de leur profession mettent en évidence l'hypocrisie des mœurs sociales officielles (Castañeda et al., 1996).

L'étude de Wilfred Wieck (1991 in Castañeda et al., 1996) concernant la masculinité aborde le rejet de la psychothérapie par les hommes et d'une possible substitution par la thérapie offerte par les travailleuses du sexe. Plusieurs de nos répondantes ont abordé leur vision de la prostitution en ce sens, à savoir qu'il y a un besoin important de confiance, mais nous y reviendrons plus loin dans la section qui aborde la négociation de l'espace avec les clients.

À la lumière de ces témoignages, nous pouvons affirmer que les participantes ont développé de façon progressive une nouvelle identité à partir de la fonction sociale de la prostitution. À notre sens, l'identité fondée sur la pertinence des services qu'elles rendent aux hommes et à la société peut contribuer au développement d'une vision positive d'elles-mêmes et ainsi favoriser l'intégration de leur nouveau rôle. Ces femmes se sentent utiles à la société et cela permet d'atténuer le sentiment d'ambiguïté associé à la nouvelle identité déviante et ultimement en arriver à une meilleure gestion de leur nouvel espace.

5.1.2 La prostitution comme travail légitime

Dans les entrevues réalisées, la pratique prostitutionnelle a souvent été associée à un travail standard, caractérisé par les mêmes éléments que tout autre travail. Kim considère que son métier est comparable avec tout autre emploi dans le domaine professionnel : « Moi, je suis très bien là-dedans, je n'ai pas de préjugés, je me sens très à l'aise avec ça...[Puis, est-ce que tu considères ça comme un travail ?] Oui, au même titre que quelqu'un d'autre va laver de la vaisselle ou bien travailler dans un bureau...C'est un travail, je suis une professionnelle... ». Certaines participantes font également le

rapprochement avec l'horaire et le même train de vie qu'elles mèneraient si elles avaient un autre emploi. Stéphanie fait référence à son horaire de 9h à 5h sur semaine : « Ben, c'est ça, je perçois ça comme un autre travail, je viens le matin de 9h à 5h, pis c'est ma job... ». Sandra souligne qu'elle vit le même processus que plusieurs travailleurs : « Je pense que c'est un métier tout à fait normal, c'est un choix, c'est un métier comme un autre bon, tu te lèves, tu vas travailler, tu fais de l'argent, tu reviens chez vous, c'est la même chose... ».

Toujours en partant de l'idée générale faisant de la prostitution un travail normal, les travailleuses du sexe utilisent, comme dans plusieurs domaines, des outils de travail. Ici, nous pouvons penser aux draps, aux lingettes et particulièrement aux condoms :

En tout cas pour moi, c'était une religion le condom...Il ne fallait pas que je touche...Ça me dérange pas de taponner et de jouer après, je peux me laver les mains et ça me touche pas...Moi je travaillais avec des serviettes humides de bébé, en masse pis beaucoup d'huile à bébé aussi...C'était mes outils de travail, mais c'est tout, je peux pas comprendre celles qui en utilisent pas parce que t'as toutes sortes de monde là...

Bien qu'elles considèrent cette activité comme un métier qui se définit par un échange de services entre le client et un fournisseur, comme dans tout métier, nous pouvons y associer des avantages et des inconvénients. En premier lieu, ce qui ressort le plus souvent de nos entrevues en termes de caractéristiques positives du travail du sexe est la rémunération et la souplesse des conditions de travail. La plupart de nos participantes justifient leur emploi comme étant mieux rémunéré et plusieurs soulignent, tel que Maria, la flexibilité des horaires qui leur permettent de bien coordonner leur travail et les exigences relatives à leur vie personnelle (Castañeda, et al., 1996) :

La flexibilité de l'horaire est un très très grand avantage, mais ça aussi, il faut faire attention parce que pour un petit bout de temps, tu travailles de jour et tu travailles aussi de nuit...Mais une femme qui est toute seule avec ses enfants, qui n'a pas de support extérieur ou d'aide extérieure pour ses enfants et qui est capable de travailler dans ce domaine-là pendant que les enfants sont à l'école le jour pis être à la maison le soir, donc pas besoin de gardienne la nuit ni la fin de semaine...C'est un très très grand avantage à ce niveau là...

D'autres affirment puiser dans les services auprès de leur clientèle un soutien pour leur estime de soi, ce qu'elles considèrent comme étant un aspect positif de leur métier. Elles se sentent appréciées et valorisées par les clients avec qui elles entretiennent une relation respectueuse. Véronique le souligne lorsqu'elle explique que certaines relations avec les clients lui ont procuré du réconfort :

On allait pu me dire à tous les soirs que j'étais belle et moi, le plus beau compliment qu'on pouvait me faire c'était, pas que j'étais belle, que j'étais une fille intelligente et intéressante...J'ai été beaucoup valorisée par ça à la fin, comme par exemple t'es pas comme les autres, pourquoi tu fais ça...Ça, ça m'écœurerait, mais...Être capable d'avoir des discussions intéressantes avec les clients qui selon moi sont pas les pires cons de la vie.

Pour quelques autres, la possibilité de développer de bonnes relations avec les clients constitue également un aspect positif du travail. Certaines indiquent qu'elles ont maintenu des relations avec des clients qui sont devenus des amis et qui veulent leur venir en aide à l'occasion lorsque leur situation financière est difficile. Comme Maria l'indique : « Il y en a carrément qui veulent une relation, on dirait qu'ils viennent ici pour avoir l'impression d'avoir une blonde ou...J'en ai quand même quelques réguliers et je te dirais qu'avec eux autres, c'est une relation assez amicale... »

Malgré les avantages identifiés par les travailleuses, ces dernières ont aussi fait état des défis qu'elles doivent relever pour maintenir leur équilibre et leur bien-être personnel. Il leur est difficile de faire leur travail tout en maintenant une perception positive d'elles-mêmes et en respectant leurs valeurs personnelles. Sur le plan psychologique, Maïka soulève qu'il est important d'avoir une force de caractère pour ne pas tomber dans la consommation :

Je ne suis pas tombée dans le cercle vicieux de la consommation comme je disais parce que je suis une fille qui est forte psychologiquement et de caractère. Des fois, je suis fatiguée, je me fais dire, prends un speed...Non

regarde, je vais prendre du café s'il le faut. Au moins, je sais qu'est-ce que je prends et je suis capable de me contrôler...

Le travail peut devenir dur psychologiquement lorsqu'elles l'exercent trop souvent et également parce qu'elles peuvent vivre des attaques concernant leur identité, leur âge et leur apparence physique. Lors du Championnat Mondial de Hockey sur glace qui a eu lieu à Québec en mai 2008, Jade nous indique qu'elle a dû endurer plusieurs clients étrangers qui lançaient des propos désobligeants sur son identité de prostituée et sur son physique :

Ils nous traitaient vraiment comme des moins que rien... Dans leur pays, c'est comme ça qu'ils les traitent toutes les filles. Moi et une autre collègue, on avait un surplus de poids et ils nous regardaient, mon dieu seigneur, qu'est-ce que tu fais là à te présenter devant moi, comment oses-tu te présenter devant moi.... Finalement, j'ai eu un petit joueur de hockey de l'équipe russe et c'était ben correct...

Bien que certaines considèrent leur entrée dans la prostitution comme étant un choix, ce concept est nuancé par certaines participantes, notamment lorsqu'il est question de la relation avec le client. Souvent, elles n'ont pas le choix d'accepter certains aspects qu'elles n'apprécient pas, mais cela est commun à tous les métiers. La grande majorité des participantes considèrent les services sexuels comme un travail en soi, bien qu'elles en fassent une évaluation qui varie beaucoup de l'une à l'autre. Considérer la pratique prostitutionnelle comme un travail contribue à développer une identité positive de soi et par conséquent, à mieux gérer ce nouveau monde. De plus, se considérer comme étant une travailleuse ou une « employée » aide à maintenir un lien avec tous les autres individus qui travaillent dans le monde extérieur, elles se sentent donc moins isolées et marginales en ce sens.

5.1.3 *Les avantages financiers de l'activité prostitutionnelle*

Nous notons d'emblée que toutes apprécient l'aspect financier du travail. Pour gagner de l'argent dans le domaine de la prostitution, aucune habilité ni talent spécifique n'est requis, c'est une technique qui s'apprend sur place. La plupart de nos participantes nous ont fait savoir qu'elles mènent leur vie telle qu'elles l'entendent sur le plan matériel, donc de façon autonome, voire luxueuse. Nous pouvons considérer que la plupart vivent de façon aisée, bien qu'il ne faille pas généraliser cette situation à toutes celles qui travaillent en agence d'escortes. Maïka indique qu'elle gagne beaucoup d'argent et qu'elle n'est pas intéressée à travailler pour un salaire moindre :

Quand tu es habituée disons de vivre, écoute je gagnais peut-être 300-400\$ par semaine dans d'autres domaines de travail. Il y a des semaines où l'on peut gagner 1500\$ facile en dessous de la table... Ici, ça roule pas beaucoup, mais en Alberta, quand je travaillais-là, je gagnais 2000-2500\$ par semaine. Quand tu t'habitues à ce rythme d'argent qui rentre et après quoi tu retombes avec un salaire que j'appelle de crève-faim qui est 400-500\$ par semaine. Mon chum y gagne ça et il me dit voyons, je crève pas de faim...Bien, vas-y au prorata et je gagne bien plus cher qu'une professionnelle de la santé...

D'autres par contre, ne vivent pas dans le luxe, car au départ, elles avaient un urgent besoin financier. Véronique, à sa majorité, , tel que mentionné auparavant, a bénéficié des prestations du Programme d'aide sociale et pour répondre financièrement à tous ses besoins de base, elle a dû se tourner vers la prostitution :

La journée de mes 18 ans, j'avais comme 800\$ et je suis tombée sur l'aide sociale parce que j'avais commencé un cours. J'avais pas été acceptée dans le cours que je voulais, qui était la coiffure et j'avais fait, tu fais tout le temps comme 3-4 demandes, j'avais été acceptée finalement dans un ostie de cours d'hôtellerie que j'ai pas terminé...Là, mes prêts et bourses ont été coupés et je me suis ramassée sur l'aide sociale...L'aide sociale dans le temps, en 1997 peut-être, c'était 484\$ par mois et j'avais un logement de 380\$...Alors moi, qu'est-ce que je connaissais de mes fugues ? C'était que j'avais le pouvoir et je le prenais comme ça...

Les revenus engendrés par le travail du sexe sont utilisés de différentes façons selon les buts personnels de chacune. Pour Anne, l'épargne était très importante afin de pouvoir en bénéficier à long terme :

De mon côté, j'ai payé ma maison et je me trouve intelligente sérieusement... J'avais des prix fixes et quand j'ai eu des employés, je ne les ai jamais fourrés. Les extras étaient tous à eux parce que je savais ce que c'était... On travaillait ensemble, mais j'en mettais dans mes poches et je faisais beaucoup de sous. Mon argent était compté dans un budget de famille ici comme si je gagnais 260\$ par semaine parce que mon chum n'était pas au courant... Donc j'ai accumulé, accumulé... J'ai été capable de mettre 35 000\$ sur ma maison et j'achetais de tout. Quand c'était le temps des outils, toutes sortes d'affaires que je savais qui allaient me rester et que j'ai besoin dans vie... Je me suis acheté une auto et j'ai investi dans un fonds pour ma fille à l'école...

Cependant, plusieurs d'entre elles utilisent l'argent sur-le-champ. Elles consomment des repas au restaurant ou des voyages et s'achètent des produits de beauté et des vêtements pour se gâter. Le danger ici est de ne pas pouvoir se contrôler et de vouloir tout dépenser, tel que l'explique Maria :

Tu peux te perdre là-dedans et ici, ça roule en sacrement des fois et tu te ramasses des fois avec beaucoup d'argent. Je suis sortie des fois avec mon portefeuille rempli, j'avais jamais eu autant d'argent que ça dans mon portefeuille en même temps et là, tu te mets à magasiner et à t'acheter des bébelles qui coûtent cher... Tu commences à te prendre pour quelque chose que tu n'es pas, tu ne vois pas la réalité des choses, ça vient de là le détachement...

En somme, le regard de nos participantes sur la prostitution se rapproche du point de vue des féministes libérales, c'est-à-dire que les services sexuels renvoient à un travail légitime. Pour elles, la prostitution représente une forme de transaction entre une femme proposant ses services et un client. C'est aussi la transaction monétaire à la base des échanges de services sexuels entre le client et la prostituée qui amène les féministes libérales à conclure que la prostitution n'est pas nécessairement une forme d'exploitation des femmes. Les aspects positifs de la prostitution identifiés dans les discours peuvent être perçus comme des méthodes pour aider les femmes à composer avec leur nouvel

environnement. Cependant, nous constatons également la présence de propos contradictoires associées à la prostitution.

5.2 AMBIGUÏTÉ DE LA VISION DE LA PROSTITUTION

Malgré la vision « généralisée » de la pratique prostitutionnelle par les participantes, nous y distinguons plusieurs affirmations contradictoires. Tout en ayant une perspective favorable à la prostitution, certaines d'entre elles perçoivent cette activité de façon négative et se sentent inconfortables dans le fait que cette pratique soit marginale et considérée comme déviante. Ces contradictions appuient l'idée selon laquelle l'identité de ces femmes se situe encore dans la zone liminale.

5.2.1 *Les discours en opposition*

À travers nos différentes entrevues, nous constatons que plusieurs femmes considèrent les services de la prostitution comme étant un travail normal, bien qu'elles exerceraient autre chose si elles en avaient la chance. La prostituée, divisée entre le monde « normal » et déviant, entre l'image de « bonne » femme et celle de la dépravée, se situe alors dans l'espace liminal. Les différents discours présentés dans ce qui suit témoignent de l'ambiguïté du positionnement de la prostituée concernant son identité. Elle oscille entre l'acceptation du nouveau monde et la continuation de son ancien, entre son identité d'épouse et de mère et celle de la prostituée.

Ainsi les discours s'entremêlent entre l'affirmation d'une vision de la prostitution comme étant un travail légitime et celle de la prostitution comme étant une activité déviante et hors normes. Par exemple, Sandra souligne qu'elle ne ferait pas ce métier dans un

contexte « normal » ou non problématique, mais que c'est un travail légitime et pour s'y sentir bien, elle doit être nécessairement respectée : « Mais ça marche pas comme ça, on est des êtres humains aussi, c'est peut-être pas ça qu'on ferait en temps normal, sauf que c'est la job qu'on fait...Il faut être capable d'être respectée, savoir te respecter là-dedans, je pense que c'est un travail normal... ».

La notion de respect a souvent été évoquée par nos répondantes qui révèlent l'importance d'être respectées dans la relation prostitutionnelle afin de se sentir à l'aise dans ce monde. Ève, quant à elle, considère également que la prostitution est un travail, mais parallèlement, elle trouve le milieu difficile puisqu'elle ne se fait pas respecter par les clients :

C'est un travail...Les filles font ça pour avoir de l'argent et pour vivre un peu...Je vois ça bien pareil...En même temps, je trouve que c'est dégueulasse pareil un peu mais...[Dégueulasse ? À cause de la vision des autres ?] Non, moi je vois ça comme ça parce que je ne me fais pas respecter. Je vois ça de cette façon-là, mais je fais ça pour avoir de l'argent pour ma petite et pour voir du monde aussi...

Malgré les propos favorables concernant l'activité prostitutionnelle, certaines des travailleuses du sexe interviewées ne semblent pas accepter complètement leur situation et refusent d'abandonner leur « idéal » d'être mère et conjointe. En ce sens, elles se maintiennent dans la zone liminale, car elles se situent dans le monde prostitutionnel et tout à la fois, elles maintiennent le lien au projet social de la « bonne épouse » à laquelle elles n'appartiennent plus. Ève considère son monde professionnel comme étant normal, mais dans certains propos, elle le voit davantage comme « anormal ». À présent, elle voit une frontière très nette entre ce monde et sa vie personnelle, contrairement à ses propos concernant la continuité de son vécu incestueux et son travail à l'agence : « Je sais pas...Je vois pas ça super hot comme travail...Il faut que tu aies une vie normale aussi là ...Et une vie normale, c'est d'avoir un chum, des enfants et de rester avec...Je crois à la fidélité et tout ça, à quelque part, je trouve ça dégueulasse un peu ce que je fais, alors qu'est-ce que les autres peuvent penser...Je me vois dégueulasse un peu de faire ça... ».

Toujours dans la lignée de la contradiction, Anne explique qu'elle s'est toujours sentie indifférente face à la prostitution, considérant cette dernière comme une activité ordinaire, mais par contre, elle affirme que plusieurs clients la répugnaient :

J'en avais comme pas conscience...C'est bizarre...Ça ne m'atteignait pas du tout, ça m'a jamais atteint...Comment je pourrais dire ça, ça ne m'atteignait pas, on dirait que c'était comme banal...Je faisais ce que j'avais à faire, mais c'est sûr que des fois, ça me répugnait pareil. Ça dépend des clients...Il y a des clients avec qui tu trippes moins c'est sûr...Je m'arrangeais pour que ça se fasse vite, tu fais pas ta demi-heure...[Dans le fond pour toi, c'était technique, tu faisais ce que tu avais à faire ?] Ouais...

Stéphanie, qui selon nous, est l'une des participantes se sentant le plus à l'aise dans le milieu prostitutionnel, a étudié dans le domaine des études féministes et a rédigé un travail sur la libre disposition du corps des femmes. Elle nous parle de sa position féministe en soulignant la vision sur le droit de la libre disposition de son corps : « Bien, ce que j'amenais, c'était le droit des femmes de faire ce qu'elles veulent avec leur corps parce que moi je m'y connais...J'avais parlé aussi de la prostitution dans le mariage parce que je me disais qu'il y a des femmes qui sont pognées avec le même client toute leur vie dans le fond...Oui...Ça avait frustré bien du monde... ». Toutefois, plus loin en entrevue, elle avoue qu'elle se questionne sur le choix des femmes à effectuer ce type de travail au lieu d'un autre : « Oui, parce qu'il y a beaucoup de femmes justement, je pense que si l'on était capable de faire de l'argent autrement, je sais pas...Il y en a qui aime ça peut-être aussi, mais je veux dire... »

Certaines femmes, tout en considérant la prostitution comme un métier à part entière, la perçoivent comme une activité transitoire qui implique de grands sacrifices. En d'autres termes, le passage dans la prostitution est presque toujours vu comme une mauvaise phase dans la vie de ces femmes (De Meis, 1999). Maria explique que la pratique vénale n'est pas un choix à part entière, mais plutôt une forme de dépannage pour combler un besoin financier :

Ce n'est pas ma carrière de choix, ce n'est pas quelque chose que je voudrais faire durant très longtemps, mais je le vois comme un très bon dépannage... Puis ce n'est pas quelque chose qui s'affiche non plus. Je n'ai pas honte de le faire, mais jamais jamais jamais je veux que mes proches sachent ça... [Il n'y a presque pas personne qui le sait ?] Non, mon chum le sait, j'ai un très bon ami qui le sait aussi... Au début, d'autres gens qui étaient supposés venir le faire avec moi le savent également, mais ils n'ont pas été capables... [C'est vraiment au niveau financier qui t'as amené là...] C'était vraiment ça...

D'autres prostituées ont affirmé leur intention de quitter la prostitution dès que possible afin de pouvoir se réaliser pleinement à l'extérieur du monde prostitutionnel. Ainsi, Maria a pour objectif de quitter la prostitution, considérée comme une activité transitoire, afin d'intégrer à nouveau le monde « normal ». Nous constatons toutefois que Maria est réticente à l'idée de sortir de cette zone marginale associée à la crainte de revivre une situation financière précaire si elle ne prend le temps de réfléchir à ce qu'elle veut avant de faire le grand saut :

Bien, je vise à arrêter ça... Ça presse pas encore, mais j'ai commencé à penser à faire un retour aux études dans un domaine quelconque, mais c'est pas évident ça non plus... [T'as des enfants aussi...] C'est sûr et regarde, ça ne serait plus aussi payant que, mais je veux juste payer mes factures et en avoir un petit peu plus, mais même ça... Il faudrait que je sois assurée avant d'aller dans un domaine quelconque, je veux être à l'aise avec ça et ça me tente pas de faire des études qui prennent plus d'un an...

Il est important de noter que ces affirmations ambiguës peuvent se maintenir dans les discours même si la femme demeure dans la prostitution de nombreuses années (De Meis, 2002). De plus, beaucoup perçoivent leur activité comme un métier légitime tout en signalant qu'elles ne désirent pas que leurs filles le fassent. Maïka a une fille de 8 ans et pour l'instant, elle explique à sa fille qu'elle travaille dans le domaine de la santé. Mais lorsqu'elle aura l'âge de comprendre, Maïka souhaite ne plus être dans l'industrie pour ne pas avoir à le lui avouer. Elle souhaite que sa fille ne soit pas intéressée à s'insérer dans l'industrie du sexe, bien qu'elle est consciente qu'elle ne pourra l'empêcher :

J'espère ne plus être dans le milieu...Ma fille, c'est une belle grande fille, son père est latino, elle est très belle, elle est rousselée, une couleur de cheveux incroyable. Elle est grande et mince et elle aime les hommes, elle va beaucoup vers les gars...Elle jase tout ça et j'espère avoir l'intelligence de détecter à 14 15 16 ans et être capable de dire, attends un petit peu, je vais t'amener quelque part et on va organiser ça ensemble...Si elle veut faire ça, elle le fera, mais c'est pas ça que je veux là mais...Je ne peux pas dire autrement parce que moi, j'aime mon travail, mais j'aspire plus que ça pour elle, mais si elle décide que c'est une porte qu'elle prend bien....

Ève s'inscrit dans la même pensée. Elle fait ce métier parce qu'elle l'a choisi certes, mais en même temps, elle se sent jugée et acquiesce aux jugements associés à la prostitution. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle ne veut surtout pas que sa fille exerce le métier de travailleuse du sexe à son tour : « Je fais pas ça de reculons, c'est moi qui a appelé, c'est moi qui vient à tous les jours...Je changerais, je suis tannée de faire ça pareil...Bien comme qu'ils le voient là, c'est correct...Ouais parce que moi, je trouve pas ça, j'aimerais pas ça que ma fille fasse ça ou... ».

Nos données confirment donc que la conception du travail du sexe comme métier n'est pas partagée par toutes les travailleuses du sexe. Il semble y avoir confusion dans la perception de la prostitution : d'un côté, elles ont une perspective favorable à la prostitution, de l'autre, elles perçoivent cette activité comme étant anormale et transitoire. La divergence de ces discours contribue à maintenir le nouveau rôle de ces femmes à l'intérieur de la zone liminale. Au-delà de ces contradictions, il ne faut pas sous-estimer l'acuité de ces femmes, car la plupart sont conscientes qu'elles oscillent entre deux mondes.

5.2.2 Lucidité et perception des deux mondes

À ces discours divergents s'ajoute tout de même le constat suivant : les prostituées se situent à présent dans un univers marginal et oscillent entre deux mondes. Certaines d'entre

elles, telle que Jade, voient une distinction nette entre leur ancien groupe d'appartenance et celui de la prostitution : « Je viens d'un quartier aisé, je suis un bébé gâté et j'essaie de ne pas l'être avec le monde autour de moi... Quand ça faisait pas mon affaire, je pétais des crises, j'étais le genre d'enfant, j'avais tout ce que je voulais... Bien, c'est un monde qui est caché, c'est un monde qui, ce n'est pas le même milieu d'où je viens, j'ai été surprise moi aussi, je me suis dit, voyons donc... ».

Elle poursuit en affirmant qu'elle perçoit le monde des escortes comme un monde « underground » très éloigné de sa vie « normale ». Par contre, elle découvre ce monde de façon très optimiste et elle s'y associe : « Bien, c'est un monde qui est caché, c'est un monde qui, ce n'est pas le même milieu d'où je viens, j'ai été surprise moi aussi, je me suis dit, voyons donc... Il y a des mères de famille qui travaillent ici et se ne sont pas des droguées comme je le pensais... Je pense que c'est le monde dans lequel j'appartiens maintenant... ». Nous pouvons considérer que Jade s'intègre progressivement à ce nouvel espace puisqu'elle affirme y appartenir à présent.

Anne, qui a cessé d'exercer la prostitution, voit également la différence entre son ancien monde et sa vie normale. Malgré cela, elle affirme que sa situation antérieure lui manque, car elle aimait le côté « hors normes » et les activités qu'elle y pratiquait. Nous pourrions croire également qu'Anne avait atteint un certain niveau d'adaptation. :

Aujourd'hui, je suis transparente et ostie que c'est bon... Ça fait du bien de vivre transparente... Pour moi, c'est quelque chose là... On dirait que ça l'a un petit côté qui me manque, pas que ça me manque, mais je n'ai plus la chienne, je n'ai plus de monde à moi, mon petit monde personnel rien qu'à moi. J'en n'ai plus de secrets et c'est pas plate, ça change rien, c'est correct... Mais c'est moins spécial, c'est moins challenge... Mais c'est correct, c'est normal, c'était avant qui était anormal... [Selon les normes...] Bien c'est ça... C'est le fun aussi parce qu'il me semble que je n'ai plus rien à cacher...

Anne se questionne sur son passage dans la prostitution et se demande où se situent ses limites personnelles :

C'est ça que je disais à mon chum l'autre fois, on dirait qu'avec mon travail des fois et ça me choque un peu, on dirait qu'il n'y a plus rien qui m'écœure, on dirait qu'il n'y a plus rien qui me dérange ou qui me dégoute...Est-ce que c'est parce que j'ai fait ça et c'était à l'encontre de mon moi-même au début et je suis allée par-dessus parce que c'était le métier ou c'est vraiment moi qui n'a pas de tabous là-dedans ? En même temps, c'est dégueulasse, ça devrait me déranger, mais ça me dérange pas, comprends-tu ce que je veux dire ? [Oui...Tu te demandes si tu as forcé tes limites ou t'es comme ça...] Est-ce que ce sont mes propres limites ou bien c'est moi qui est allée plus loin ? Comme par exemple baiser à plusieurs, aujourd'hui, ne me parle pas de baiser à plusieurs, ça me tente pas et je partagerais pas mon chum avec personne...

Avec ses expériences, Anne se demande si ce n'est pas le milieu de la prostitution qui l'a amenée à repousser ses limites. Aujourd'hui, elle a cessé d'exercer la prostitution et tente à présent de se trouver et de découvrir quelles sont ses vraies limites :

Mais on dirait qu'avant, dans mon travail, je n'étais pas même moi, c'était pas grave...J'essaie de retrouver qui je suis, mes vraies limites, mes vraies balises et mes vrais tabous parce que ce n'est pas tout qui est acceptable dans la vie...[Peut-être quand on est jeune, on a moins de limites...On essaie des affaires, on est curieux...] On n'a pas de responsabilités non plus...Maintenant, c'est quoi que je veux être comme exemple, c'est quoi que je veux devenir vraiment alors il faut que je m'impose quand même certaines règles à moi-même...Des fois je me le demande, est-ce que c'est la prostitution qui a fait ça ou bien ? Mais en même temps, j'avais du plaisir...C'est tout le temps de se recentrer...

D'autres participantes, comme Claudie, ne voient cependant aucune différence entre les deux espaces. Pour elle, son nouveau monde est à présent sa vie, car elle dit ne plus avoir d'espace propre à elle :

Personnellement, j'en n'ai plus de vie personnelle...Je n'ai pas de chum et j'en veux pas...[À cause de ton emploi ou...] En partie...Déjà là, c'est dur en crime, le gars ne veut pas, il n'accepte pas ça...C'est sûr qu'il y a une différence entre

faire le métier, t'as les sentiments...C'est juste du cul ici et il n'y a aucun sentiment...J'ai travaillé avec des chums qui l'ont accepté, mais ça c'est tout le temps fini avec des chicanes à propos de ça, souvent...

Audrey estime important de faire la distinction entre le monde de la prostitution et sa vie privée et d'avoir des buts précis afin de maintenir un équilibre :

Ce n'est pas une vie, il faut que t'aïlles quelque chose d'autre, il faut que t'aïlles à l'école, il faut que t'aïlles un but parce que si tu restes là dedans et que tu n'as pas de but, t'as rien là...Tu vas dépenser ton argent juste pour des conneries...ça l'a aucun sens...Tu reviens ici parce que tu n'as plus une cenne...C'est trop facile, c'est un engrenage, c'est vraiment un engrenage...Il faut vraiment avoir des buts...Mais pour ça, je pense qu'il faut que tu sois capable de te tasser de ce milieu là pour un bout de temps et que tu en arraches pour...Il faut à quelque part que tu travailles au salaire minimum comme tout le monde pour voir la réalité...Parce que si tu es comme la plupart des filles comme moi je l'ai été, sur l'aide sociale, bien là, tu n'as pas de scolarité, tu ne peux pas avoir une job à 15-16\$ de l'heure...Il faut que tu te trouves des projets...

Audrey marque également une frontière très nette entre sa vie privée et professionnelle et la vit de façon très claire : « Aussitôt que je mets les pieds dans mon auto, c'est fini...Je vais faire mes commissions, je m'en vais acheter des bébelles au marché aux puces... ». La distinction des deux mondes contribue à mieux négocier la nouvelle situation.

Suite à la prise de conscience de la séparation des deux mondes, certaines femmes soulèvent l'importance de prendre une distance avec la prostitution et de protéger leur vie privée :

Ce n'est pas tes collègues de travail qui vont te dire que t'es belle, ce n'est pas tes collègues de travail qui te font gagner de l'argent, ce sont les clients...Donc il faut faire la part des choses. Quand j'arrive dans une nouvelle place, moi je le dis, je ne suis pas ici pour me faire des amis, ni des ennemis, chacun ses affaires, je garde ma vie privée...Ils savent que j'ai un enfant, bon, pas plus, ils ne savent même pas mon vrai nom et c'est correct...

La protection de la vie privée nécessite une gestion de l'espace partagé avec les collègues et les clients, mais également avec les proches, et ce, afin de maintenir un équilibre de vie.

5.3 LA GESTION DE L'ESPACE PRIVÉ

Tel que discuté précédemment, lorsqu'une femme devient prostituée, elle rompt avec le monde associé à sa vie privée, à son entourage, à sa famille et ses amis pour se relocaliser dans un tout autre monde qu'est la prostitution. Toutefois, cette rupture n'est généralement que partielle. Les prostituées ne rompent pas complètement avec leur monde familial et gardent bien souvent des liens avec leur monde ancien. Elles restent souvent en suspens entre les deux mondes, incapables de s'identifier complètement à aucun d'eux. (De Meis, 2002).

Dans le contexte prostitutionnel, les travailleuses du sexe prennent des mesures pour gérer les préjugés sociaux dont elles sont la cible. Leur façon de composer avec ces défis dépend de leur situation personnelle, de leurs besoins et des conséquences associées à la divulgation de leur travail. La plupart des travailleuses tentent d'intégrer jusqu'à un certain point leur vie professionnelle et personnelle, mais certaines choisissent de ne pas divulguer leur travail aux personnes susceptibles de les désapprouver ou de les rejeter.

5.3.1 *Gestion de la famille*

D'abord, certaines femmes optent pour une séparation entre leur travail et leur vie personnelle et vivent en grande partie une double vie. Comme plusieurs, Maïka cache à sa famille son travail et pour y arriver, elle doit leur mentir sur ce qu'elle fait :

Ils ne sont pas au courant de ce que je fais...Des fois, ils se posaient des questions, comment ça t'as de l'argent comme ça ? Un petit truck, voyons c'est quoi qui se passe avec toi, t'es toujours bien habillée ? Ben je travaille, je travaille fort...C'est difficile des fois de mentir à tes parents, mais on passe ça un peu comme en dessous si tu veux et c'est ça...

La majorité des sujets interrogés cache leurs activités à leur famille parce qu'ils ont honte. La vision de la prostitution comme étant un travail n'est pas intégrée par tous. Jade n'ose pas avouer à ses parents ce qu'elle fait, car ils portent beaucoup de jugements sur la prostitution. De plus, elle croit qu'elle pourrait perdre la garde de sa fille si ses proches connaissaient ses activités :

Non, elle ne le sait pas....Si ma famille le savait, je perdrais probablement la garde de ma fille et ils me renieraient...C'est venu sur le sujet un moment donné, j'en parlais dans un party de famille. J'ai trouvé ça dur un petit peu ce sujet-là, mais mon père a dit, ces filles là ça se ramassent toutes mortes dans un caveau et on en entend plus parler...Ils ne savent pas de quoi ils parlent là....Tu vas te retrouver morte un moment donné...Oui c'est vrai, c'est arrivé, ça peut arriver encore, mais la petite fille de 16 ans qui ont retrouvé morte en arrière du cabanon, c'était pas une escorte là...Ça peut arriver à n'importe qui...

Tel que mentionné, Maïka n'informe pas sa fille de 8 ans de son travail et souhaite qu'elle ne le sache jamais : « ...ma fille ne le sait pas, elle a 8 ans, elle n'a pas d'affaire à savoir ça, mais j'ai travaillé longtemps dans les hôpitaux, tout ça et elle le savait. Elle sait que maman travaille dans un hôpital et c'est ben correct. Même si elle le sait jamais, ça va être correct ». De même, Maria souhaite que ses enfants ne le sachent pas, mais toutefois ne ferme pas la porte à ce qu'elle puisse un jour leur avouer :

Peut-être un jour je leur dirai, mais je pense qu'un jour ils vont allumer aussi...Avant de commencer à travailler dans l'escorte, pour arrondir les fins de mois, je donnais des cours de conversation anglaise à des professionnels, mais je n'aimais pas ça parce que je le faisais chez nous et c'était toujours le grand ménage et il y avait les enfants à côté, chut, faites pas de bruit...Ça ne marchait vraiment pas, mais quand je suis retournée dans le domaine, je leur disais encore que j'allais dans des écoles de conversation anglaise...Mais un moment donné, ma fille s'est mise à me questionner, pourquoi tu mets tous ces bijoux...Déjà, ça pose des questions...Je pense qu'un jour ils vont me questionner, mais c'est pas quelque chose qui m'inquiète...

Par contre, d'autres intègrent bien leur vie personnelle et professionnelle. Cette stratégie apporte du soutien, mais implique d'être davantage confronté aux préjugés. Certaines femmes rencontrées pour la recherche ont partagé avec leurs proches leur travail comme prostituée. Elles n'exigent pas d'eux qu'ils soient en accord avec leur choix, bien que ce que pensent les autres et particulièrement les proches les influencent dans leur choix de vie comme prostituée. Une minorité seulement accepte ouvertement leur profession et en discute avec leur famille et leurs amis (Castañeda, et al., 1996). La famille d'Ève est au courant et la supporte parce que sa sœur a déjà pratiqué la prostitution : « Bien dans ma famille, il voit ça normalement...Ouais, il voit ça normalement parce que ma sœur l'a déjà fait et moi je suis là-dedans un peu aussi...On est proche quand même dans la famille...Ma mère sait que j'ai déjà fait ça, mais elle ne sait pas que j'ai recommencé...Elle ne le sait pas du tout... ».

La famille de Stéphanie est également au courant de ses activités et l'a encouragée puisqu'elle était dans une situation très problématique et devait trouver rapidement une source de revenus :

Moi, je suis chanceuse parce que j'ai une famille assez ouverte d'esprit. Je pense même que mon père était content que je recommence parce que ma situation se dégradait, financièrement et à plein de niveaux. Je ne voulais plus faire ça parce que je me disais qu'il fallait bien que je fasse quelque chose d'autre de ma vie, mais finalement, j'étais écœurée de manger à Lauberivière...Mon moral va beaucoup mieux et je suis capable de fonctionner comme il le faut parce qu'avant ça, j'ai fait une dépression, ça n'allait pas

bien...Je n'étais pas habituée de pas avoir d'argent...On s'habitue vite à l'argent facile et j'ai essayé de faire des efforts pour arrêter de faire ce métier-là, mais dans le fond, je ne sais même pas pourquoi je voulais arrêter de faire ça...

Un sentiment de culpabilité et de honte amène souvent les femmes à cacher leur travail. Certaines femmes n'ont plus de contact avec leur famille, d'autres entretiennent une relation avec un membre de leur famille. Nous pourrions croire que le fait de ne rien cacher à sa famille peut aider la femme à s'intégrer davantage dans son rôle de prostituée. Cependant pour plusieurs, faire la distinction entre leur vie professionnelle et leur vie personnelle les aide davantage à maintenir une stabilité, entre un statut déviant et un statut « normal » et à développer une vision positive d'elle-même dans la prostitution.

5.3.2 Vie privée et couple

La plupart des prostituées se montrent assez réservées sur leur vie intime et sont beaucoup attachées à la notion d'amour, notion qu'elles différencient complètement de la relation sexuelle. Plusieurs participantes, comme Audrey, nous ont confirmé qu'elles ne pratiqueraient pas cette activité en ayant un conjoint, car elles ne peuvent concevoir le partage d'une intimité avec d'autres hommes :

C'est un choix personnel et on a tous un jardin secret. Je pense que ça fait partie du jardin secret que je garde pour moi. Je ne suis pas obligée de le dire à mon nouveau conjoint parce que la journée où je vais rencontrer quelqu'un, je laisse tout...Je ne peux pas concevoir que mon chum me partagerait, je ne peux pas moi non plus concevoir que je le partagerais...J'ai trop des valeurs précises là-dessus...

Dans le même ordre d'idée, Jade ne croit pas qu'elle serait en mesure de dissocier une relation d'amour avec son chum et une relation sexuelle avec autrui :

Je ne serais pas capable de faire ce travail-là avec un conjoint, j'ai des amants, des choses comme ça, mais pas...[Une relation sérieuse...] Quand tu aimes quelqu'un, moi je serais moins capable...Il y a des filles qui sont capables, c'est correct, elles sont capables de faire la différence entre les deux, entre leurs deux vies. Moi, j'aurais beaucoup de difficulté...il me semble que lorsque tu aimes ton conjoint ? Je ne sais pas...Tu es en train de faire une pipe à un client et tu penses à ton conjoint, ça doit être...J'aurais beaucoup de difficulté...

Maïka est l'une des rares femmes du groupe, avec Kim, à partager sa vie et dont le conjoint est au courant de sa profession :

Mon chum le sait. Quand je l'ai rencontré la première soirée, je lui ai dit et même qu'il est parti à rire. Il m'a dit, comment tu me charges pour la nuit...Pour toi, je te fais ça gratos...Mais c'est ça, il le sait et il a peur quand même. Quand je pars le matin, il a peur qui arrive quelque chose, un viol, que je me fasse battre ou des choses comme ça...Le soir des fois, il va me dire comment ça été aujourd'hui ? Ça bien été...Mais on ne s'en parle pas...Des fois, il me dit est-ce que tu as revu ton petit client que tu m'avais dit...Oui oui...C'est comme un travail normal de secrétaire ou de dentiste, c'est la même affaire...[Mais lui, il accepte ça, il respecte ton choix de faire ça...] Oui...[C'est quand même spécial, il aurait pu ne pas vouloir que tu couches avec d'autres hommes...] Ouais, c'est sûr, mais il ne m'aurait jamais eue...

Kim est également dans la même situation que Maïka. Son mari accepte malgré tout le fait que sa femme travaille dans l'industrie du sexe. Il faut toutefois se rappeler que son mari, étant invalide, ne peut plus travailler et c'est l'une des raisons pour laquelle Kim travaille dans ce milieu :

Oui, ce qui est ici reste ici tout simplement...Il m'a déjà posé des questions et je lui ai dit regarde chéri, si tu ne veux pas de menteries, pose pas de questions...Disons que mon chum est plutôt style fermé, ancienne mentalité... Malgré cela, il accepte ce que je fais dans la vie...Dans le temps que je travaillais dans les bars, si tu te fais pogner les fesses, tu te fais pogner les fesses...Ils t'attendent à la sortie et tu es obligée d'appeler la police pour qu'ils s'en aillent, c'est du pareil au même là...Il n'y a pas de différence sauf que dans les bars, tu n'es pas payée tandis qu'ici bien, tu es payée pour ça, tu es là pour ça...

La gestion de la vie personnelle et de la vie professionnelle n'est pas facilement conciliable. Le fait qu'elles mentent généralement à leurs proches concernant leurs activités fait en sorte qu'en plus de devoir négocier leur propre rôle dans leur nouvel espace, elles doivent également gérer et tenir compte de leurs proches, ce qui en soi est doublement exigeant.

5.4 CONCLUSION

L'analyse du phénomène prostitutionnel nous renvoie à un style de vie des travailleuses du sexe impliquant la séparation et la combinaison simultanée de deux mondes et de deux types de comportements : le monde de la famille d'une part et la sphère de l'industrie du sexe d'autre part; une vie personnelle le jour et une vie professionnelle la nuit ; deux visages pour une seule personne (Castañeda et al., 1996). Cette situation est généralement vécue difficilement par les travailleuses du sexe puisqu'elles doivent accepter de nouvelles règles considérées comme étant marginales.

Dans cette zone liminale, les travailleuses doivent redéfinir leur identité en tenant compte de nouvelles normes et structures. La difficulté à se situer dans ce nouveau monde peut être contrée par différentes façons de concevoir leurs activités. D'abord, comme nous l'avons soulevé, plusieurs de nos répondantes perçoivent la pratique prostitutionnelle comme pouvant répondre aux besoins des hommes, mais également à ceux d'une société afin de maintenir un ordre social. La perception de la prostitution comme fonction sociale les aide à mieux vivre cette nouvelle expérience et elles se sentent également plus utiles à la société. Le fait également qu'elles conçoivent la prostitution comme un travail et qu'elles y voient un grand avantage financier contribue également à l'adaptation à ce nouvel espace. À notre sens, les diverses conceptions de leur travail aident nos travailleuses du sexe à négocier leur nouvelle vie. Cependant, rien ne semble à la portée de main, car nous notons plusieurs oppositions dans les propos de nos participantes, ce qui confirme qu'elles se

maintiennent toujours dans la zone liminale. À cela s'ajoute la gestion de l'espace privé qui semble difficile à vivre pour la plupart, car elles cachent généralement leur vie professionnelle afin de ne pas être jugées.

Cette ambiguïté que nous retrouvons dans les discours des femmes corrobore la perception selon laquelle elles se situent toujours dans l'entre-deux. Nous pourrions prétendre que la séparation des deux mondes maintient les femmes dans la zone liminale et ne les aide pas à s'identifier comme étant prostituées. Pourtant, nous croyons que la distinction entre leur vie personnelle et leur vie professionnelle contribue à maintenir un équilibre et conséquemment à s'approprier de plus en plus leur rôle de prostituée, sans toutefois laisser de côté leur monde personnel. Nous y reviendrons. Voyons à présent les stratégies mises en place par nos répondantes afin de s'adapter à ce nouvel environnement.

CHAPITRE VI :

LA NÉGOCIATION DU NOUVEAU RÔLE

Lorsqu'une femme devient travailleuse du sexe, son statut social change soudainement et afin de faire face à sa nouvelle condition, elle conçoit différentes stratégies pour séparer sa situation de prostituée et sa vie personnelle. Nous nommons cela des mécanismes de défense (De Meis, 1999). Ces dits mécanismes se retrouvent dans le discours des femmes et contribuent à l'appropriation de la nouvelle identité de prostituée.

L'ambivalence que nous retrouvons à travers les expériences ci-haut relatées permet de considérer que plusieurs femmes se situent toujours dans la zone liminale. Cependant, bien que certaines se situent encore dans ce processus d'adaptation, d'autres évoluent à travers ce nouveau monde et négocient avec les nouvelles règles établies. Dans ces conditions, certaines développent une nouvelle identité de prostituée sans toutefois laisser de côté leur vie personnelle. La séparation des deux mondes établit un équilibre très important, car elles peuvent d'un côté jouir des relations avec leurs proches et, de l'autre, créer de nouveaux liens relationnels dans le monde prostitutionnel.

Dans ce dernier chapitre, nous vous présentons les différents mécanismes qui sont utilisés afin de négocier leur nouveau rôle de prostituée. D'abord, il sera question de la gestion de leur identité et de leur intimité à travers le mécanisme de théâtralité. Nous aborderons également la façon dont nos participantes négocient avec les clients à l'intérieur de l'espace prostitutionnel, mais également de la façon dont elles protègent leur intimité. Pour conclure, nous discuterons de la gestion et de la protection de leur sexualité à travers l'activité prostitutionnelle.

6.1 LA GESTION DES IDENTITÉS

Une partie de la gestion de la pratique prostitutionnelle consiste à réguler l'intrusion du client afin qu'il n'envahisse pas l'espace privé de la prostituée. Il faut donc que les travailleuses du sexe trouvent la bonne distance à établir. Laisser l'univers privé du client envahir la relation prostitutionnelle fait partie de la routine de la prostituée, mais cette dernière ne livre rien de sa vie privée. L'une des façons de protéger leur intimité est la mise en scène des services offerts.

6.1.1 *Théâtralité et jeu de rôle*

La théâtralisation fait référence à une représentation pour satisfaire la demande du client sans s'investir. C'est une mise en scène qui est reproduite dans toutes les relations avec les clients, même si la prostituée doit faire comme si chacune de ses relations avec les clients était unique en soi. L'utilisation de techniques corporelles, de tenues spécifiques et de pratiques sexuelles contribue à l'image de la mise en scène faisant en sorte que la prostituée ne s'engage pas dans la relation comme telle (Nadeau, 1987). Cette mise en scène de l'engagement fait partie de son rôle. En rendant un service sexuel, ces femmes revendiquent de ne rien livrer d'elles-mêmes.

Lorsque Stéphanie débute sa journée à l'agence, elle se sent comme une autre personne. Elle utilise un nom autre que le sien pour se créer une nouvelle identité :

C'est comme si c'était deux affaires complètement différentes, lorsque j'arrive ici, c'est pour ça que je prends un autre nom aussi, c'est comme, ici je suis quelqu'un d'autre, c'est difficile de continuer ici parce que tout le monde pose toujours des questions. Je dis que je travaille dans un salon de massage professionnel pis généralement, il ne pose pas de question...Ils restent bêtes quand je leur dis...

Kim dit qu'elle se voit comme dans une pièce de théâtre, bien qu'elle prétend rester elle-même. C'est elle qui dirige la pièce et sa relation avec le client :

La mienne en partie, bien la mienne c'est vestimentaire tout simplement parce que je reste moi-même, je reste la même fille...[C'est un jeu de rôle ?] Bien oui souvent, ce sont des pièces de théâtre et c'est nous qui mènent la pièce de théâtre, c'est à nous de savoir si ça va bien se finir ou pas...Mais ça va super bien, comme je te disais, la plupart des hommes sont des hommes qui sont habitués de diriger...Là tu arrives et ce sont des petits minous...C'est toi qui dirige...C'est quelque chose...Dire à quelqu'un qui est habitué de dire aux autres qu'est-ce qu'ils ont à faire, ça c'est autre chose, c'est un apprentissage qu'on apprend à tous les jours...Il n'y a pas une journée que je n'ai rien appris...Ça fait quand même un petit bout que je fais ça...

Audrey, quant à elle, nous avoue qu'elle adopte un comportement différent lorsqu'elle intègre son rôle de prostituée. Elle fait la distinction entre son rôle de « pute » et son rôle de femme socialement acceptable :

En dehors de ce métier-là, je suis une fille qui est sainte-nitouche, je suis une fille qui est droite. Je vais aller prendre une bière, peut-être une ou deux fois par semaine, je vais aller prendre une bière avec une chum de fille qui travaille au bar. Les gars le savent, ils ne viennent pas me parler parce que j'en ai connu deux trois et je veux rien savoir, je ne veux pas me faire cruiser...Je ne suis pas une fille qui va aller cruiser ou qui va laisser paraître de vouloir être cruiser...Je suis strictement différente...

Audrey, par contre, nous confie qu'elle ne joue plus un rôle comme lorsqu'elle a commencé dans le milieu. Dans ses débuts, elle nous avoue qu'elle se créait un rôle comme la plupart des femmes. Maintenant, elle dit ne plus jouer la comédie et que les clients rencontrent la vraie Audrey :

Bien aujourd'hui, j'ai 33 et quand j'ai commencé j'avais 19 ans et j'ai travaillé jusqu'à 22 à peu près...C'est sûr qu'à 33 ans, j'ai cheminé, j'ai vécu des affaires, je suis devenue mère, je suis devenue professionnelle, j'ai un cheminement personnel aussi là-dedans...Avant, je me créais un personnage, j'étais une autre identité, mais aujourd'hui, j'assume en quelque sorte parce que c'est sûr que dans mon entourage chez nous, ils ne le savent pas, mais

aujourd'hui, j'assume Audrey dans ma vie...Je ne change pas, je ne joue pas un rôle lorsque je rencontre un partenaire...C'est ça...C'est différent...

Claudie poursuit un peu dans le même sens qu'Audrey : « C'est sûr qu'au début, c'était plus un rôle que je me donnais, je faisais plus ma pute en tant que telle aussi...Maintenant, je ne sais pas, vu que ça fait, ça fait quand même 11 ans que je fais ça...Un moment donné, la routine s'installe à quelque part, ça dépend de la journée. Je vais te dire comment je me sens, je vais être moins aguicheuse, des choses comme ça, je suis plus moi-même qu'un personnage que je me donne... ». Claudie a donc été longtemps ancrée dans le processus de négociation de son identité, soit dans la zone liminale. Toutefois, il semble qu'elle s'est depuis appropriée son nouveau rôle, car elle fait mention qu'elle est davantage elle-même dans son travail.

Cette théâtralisation, du moins au début, permet aux femmes de protéger leur espace privé et par conséquent, leur nouveau rôle est plus facilement acceptable. Pour accompagner ce jeu de rôle, la plupart des femmes intègrent certains mécanismes pour se distancer encore plus de leur identité personnelle.

6.1.2 Mécanismes de négociation

La séparation entre les deux mondes, qui n'est d'ailleurs jamais définitive, est créée et soutenue pas des mécanismes variés et complexes tels que la théâtralisation. À cela s'ajoute d'autres moyens pour protéger leur intimité et ainsi mieux s'intégrer dans ce nouveau monde. Par exemple, les travailleuses du sexe utilisent des noms fictifs et aussi des vêtements et du maquillage pour exagérer leurs attributs et surtout comme barrière pour permettre la séparation des deux espaces (Castañeda et al., 1996).

6.1.2.1 *Changement de nom et d'identité*

Chaque femme rencontrée se donne un nom de personnage qui est utilisé dans l'espace prostitutionnel. Ce subterfuge est créé de sorte que leur vrai nom, rattaché à leur identité personnelle et qui représente leur « véritable essence » ne soit aucunement associé à l'image de prostituée (De Meis, 2002). Les prénoms marquent le fait que l'identité personnelle ne relève pas du même champ que l'identité adoptée dans l'activité prostitutionnelle. Goffman (1975) souligne à ce propos que de tous les « porte-identité », le nom est à la fois le plus utilisé et le plus facilement falsifiable. Le nom fictif permet ainsi de protéger l'univers privé de la prostitution. Cette mise en scène est plus facilement acceptable lorsque les travailleuses du sexe empruntent une identité autre.

Dans la même ligne de raisonnement, Castañeda et al. (1996) soulignent que les vêtements et le maquillage sont également utilisés par les prostituées pour séparer leur identité personnelle de la prostituée (De Meis, 2002).

6.1.2.2 *La transformation physique*

La naissance de l'identité de la prostituée passe généralement par une transformation physique, un changement de tenue et l'ajout de maquillage. Ces changements effectués pour se rendre à l'agence peuvent également être considérés comme significatifs dans l'adoption de la nouvelle identité.

Au cours de travaux sur le terrain, plusieurs chercheurs ont observé que les femmes travaillant dans l'industrie du sexe peuvent passer jusqu'à une heure dans la salle de bain à l'agence ou chez elle à se maquiller en préparation au travail. Le maquillage représente une

barrière et symbolise une mince membrane qui empêche le contact entre les deux mondes. Le maquillage sert à cacher la réalité et brouiller leur apparence : il préserve l'identité personnelle de la femme et en même temps, crée l'identité de la prostituée : « Makeup creates a second skin, which seals and buries the "woman," it is part of profane reality; this is why it must be removed each night. As in a purification ritual, the face is cleaned, clothing is changed, a rebirth occurs before returning home, to the sacred reality » (Castañeda et al., 1996: 241).

Plusieurs de nos répondantes nous ont confié qu'elles vivent une métamorphose chaque fois qu'elles se dirigent vers l'agence. Stéphanie voit sa transition quotidienne comme un rituel qui comprend une transformation corporelle :

Bien lorsque j'arrive ici, quand je travaille, je me lève vers 10h, j'arrive ici vers 12h, là soit que je mange ici ou que je mange à la maison avant de partir et là d'habitude, je me prépare, je me maquille, je me change...Je ne m'habille pas de la même façon dehors qu'en dedans parce que je ne veux pas...Alors j'arrive ici, je me maquille, je me change et après ça, j'attends les clients, je peux en faire un, c'est déjà arrivé que j'en fasse jusqu'à sept dans une journée.

Maïka a également des habitudes vestimentaires reliées à son rôle de prostituée. Elle fait très attention de ne pas sortir habillée en prostituée, car elle ne veut être associée au travail du sexe lorsqu'elle sort du travail :

Dans les premiers débuts, je ne m'habillais pas en mini-jupe, je faisais attention pour ne pas que le monde dise c'est une pute, je faisais attention...C'est sûr qu'encore je fais attention, je suis arrivée ce matin, j'avais ça et un pantalon noir. Je n'ai pas l'air d'une pute habillée de même...Mais quand je travaille, tu as vu l'autre fois, je mets ma robe de chambre transparente et des souliers à talons hauts noirs...

Claudie, quant à elle, a adopté le même style vestimentaire dans sa vie personnelle et au travail. Elle ne fait aucune différence entre les deux types vestimentaires, mais elle y voit certains désavantages :

Je trouve ça plate, je ne sais pas le préjugé qu'ils ont dans la tête...Oui, je m'habille sexy, mais je m'habillais sexy même avant de commencer à faire ça...Des fois, on dirait que je me sens plus regardée, mais c'est peut-être juste moi qui a cette impression là, parce qu'il y en a beaucoup qui me disent qui ne savaient pas ce que je faisais ça et quand je leur annonce, ils disent, hein, t'as pas l'air de ça, mais des fois, on dirait que je l'ai écrit dans le front...

Afin de faire face aux sentiments d'ambiguïté à l'intérieur du monde prostitutionnel, la travailleuse du sexe crée certains mécanismes de défense pour séparer sa vie professionnelle et sa « vraie et réelle essence », celle de la « bonne » femme afin de mieux accepter son nouveau rôle (De Meis, 1999). La femme gère donc, le plus souvent, deux identités différentes, celle de tous les jours et celle de la prostituée.

6.2 LA GESTION DES RELATIONS AVEC LES CLIENTS DANS L'ESPACE PROSTITUTIONNEL

Les personnes prostituées s'efforcent constamment de distinguer leur vie privée et personnelle de leur activité publique. Il s'agit d'établir et de maintenir une distance face au client afin de se préserver. Cette distanciation fait partie des routines, des codes et des normes de cette activité qui doit être fondée sur la notion de respect. La prostituée doit respecter le client, mais doit aussi savoir se faire respecter.

6.2.1 La gestion des rapports de pouvoir dans la relation vénale

Au modèle de la prostituée idéale correspond donc un modèle du client idéal et donc un modèle de relation idéale, au cœur duquel se situe le respect. Dans la réalité, la relation respectueuse entre la travailleuse du sexe et le client n'est peut-être pas si facile à réaliser,

car on peut penser que la plupart des clients se considèrent en position de pouvoir envers ces femmes.

6.2.1.1 Le pouvoir masculin

Plusieurs hommes perçoivent l'acte de fréquenter une prostituée comme une façon d'acheter « le droit de se consacrer uniquement à ses propres désirs sans être « dérangé » par les exigences et les aspirations de sa partenaire » (Puhl, 2005). Est-ce bien le portrait de la clientèle en agence d'escortes ? La situation est partagée parmi les participantes. Plusieurs des clients de Jade sont désagréables et la considèrent comme un objet sexuel. Par contre, selon elle, on ne peut généraliser cela à l'ensemble des clients : « Il y a des clients qui sont beaucoup plus « rough » avec nous autres, on est juste des putes, on est des objets, mais c'est à nous autres de les remettre à leur place...Ça arrive moins souvent...Souvent, c'est plus respectueux... »

Claudie considère que la plupart des clients se foutent de la prostituée : « Les clients qui s'en viennent ici là, ils pourraient être bien gentils et nous montrer beaucoup de respect, mais ils s'en foutent pas mal de ce que la fille pense, ce que la fille va aller faire avec l'argent après, que ce soit pour la drogue, que ce soit pour son loyer ou quoi que ce soit, ça leur importe peu... ». De même, les clients peuvent considérer qu'ils sont là pour choisir et magasiner une fille si l'on en croit le processus de sélection dans certaines agences :

Non, je pense que moi-même, mes principes sont restés les mêmes. Je te dirais que l'agence ici, ce n'est pas le même concept que l'autre place où j'étais. L'autre place où j'étais, c'était très basé sur la discrétion et il fallait que le client choisisse la fille basé sur la discrétion au téléphone et quand il s'en venait, il ne voyait pas les autres filles...C'était une femme propriétaire, c'était très différent. Ici, c'est quasiment comme un magasinage...

Kim va dans le même sens alors que certains clients croient qu'ils peuvent tous faire ce qu'ils veulent parce qu'ils donnent un certain montant d'argent. Sur ce point, Kim est très claire, le client paie pour passer du temps avec elle, mais n'achète pas sa personne :

S'il y en a un qui commence à brasser, je leur dis, si tu veux brasser, on va brasser à deux, pas de problème...Je suis capable de brasser moi aussi...Mais tu sais, les meilleurs de mes clients, c'est ceux qui sont arrivés et qui avaient l'air le plus bête au début, c'est ceux-là...Ils donnaient des ordres...Attends un peu là, tu m'as payé oui, mais tu n'as pas payé ma personne, tu as payé juste mon temps, c'est le temps qu'ils achètent, pas la personne...Il y en a encore beaucoup qui pensent que parce qu'ils payent X montant, ils peuvent tout faire avec toi durant cette période-là...Mais c'est pas ça, c'est de ton temps qu'ils ont acheté, pas toi, c'est la différence et ça, c'est un petit peu mal compris de la part des hommes...[Toi, t'as pas de trouble avec ça...] Non parce que moi, je suis catégorique et au pire-aller, quand c'est un nouveau client, je prends 5 minutes avant de l'appeler pour dire que c'est correct ici à l'agence. J'essaie de lui expliquer, regarde, tu veux jouer à ça, ça marche pas avec moi, je m'en vais...C'est ça, c'est à prendre ou à laisser...c'est vraiment comme ça... Je pense qu'à quelque part, les hommes aiment ça les femmes de caractère....

Dans le commerce du sexe, selon certains clients, c'est le simple geste de payer qui lui octroie la possibilité ou le droit de soumettre la femme. Selon plusieurs, la transaction monétaire qui constitue la base de la rencontre prostitutionnelle fixe éternellement le rapport de pouvoir entre le client et la prostituée. L'argent versé en échange de services sexuels devient un instrument de pouvoir et de domination pour asservir celles qui vendent leur corps (Gedah, 124). Cependant, pour plusieurs de nos participantes, cette réalité n'est pas toujours omniprésente et généralement, elles considèrent que ce sont elles qui détiennent le pouvoir dans la relation avec le client.

6.2.1.2 Le pouvoir des femmes dans la relation prostitutionnelle

D'après les données recueillies, les travailleuses du sexe s'approprient souvent un pouvoir lorsqu'elles se donnent le droit de décider des conditions de l'échange avec le client. Castañeda amène le concept de « double bind » qui est identifié comme étant la

coïncidence, dans le même univers psychologique, entre deux tendances contradictoires simultanées avec comme but la même action dans deux différentes directions (1996). Il l'explique comme suit :

Women who work in commercial sex live in a constant double bind. On the one hand, their role in family life is marked by the relations and prejudices which are the result of a symbolic masculine domination (women's purity and passivity, women's subjection to masculine values, woman as mother and not a sexual individual, etc.). On the other hand, in their professional experience symbolic masculine domination is broken after the client chooses one woman among various others. Once the woman is chosen by the man, her active role begins » (Castañeda, et al. 1996 : 234).

Au commencement de la négociation, les travailleuses du sexe s'approprient leur rôle actif, c'est donc la femme qui, le plus souvent, définit les limites et les règles de la relation contractuelle avec le client (le coût du service, le type de service, l'utilisation du condom et le temps alloué au client). Par la suite, la relation devient complètement sexuelle et active, l'opposé de la « non sexuelle » et femme passive de la maison. La prostituée amplifie son comportement avec des signes de la sexualité féminine, des vêtements et du maquillage, ce qui détermine le rôle puissant de la femme dans la relation avec le client (Castañeda, et al. 1996).

Concrètement, Jade affirme qu'elle a le plein contrôle de ses échanges dans son travail. Lorsqu'elle rencontre un client, elle établit dès le départ les règles du jeu pour démontrer qu'elle a le plein contrôle de la situation :

Mais c'est vraiment un besoin et moi, je ne me sens pas traitée comme un objet, comme la plupart des gens peuvent le penser... Comme je le pensais moi-même avant... Je me sens pas traitée comme un objet, c'est moi qui a vraiment le contrôle. Moi, quand je rentre ici avec un client, écoute, moi j'offre ça, ça, ça... Les services c'est ça, oui, j'ai des extras, mais si ça me tente pas, ça me tente pas... Si par exemple un soir, ça me tente pas de faire de la sodomie, j'en fais pas et c'est tout là... Je veux dire, je l'offre pas et c'est moi qui a le contrôle...

Ainsi, elle ne se considère pas comme une victime, elle croit d'ailleurs qu'elle contrôle le rapport avec le client, mais également le client lui-même. :

Je pense que c'est important, je commence à pogner la « touch » aussi pour les faire venir les clients, c'est drôle...Tu vois que quand tu es aimé, ils viennent comme des petits agneaux...On n'est pas des victimes, en tout cas, pas nous autres, on est pas des victimes ici...Souvent, comme je te dis, c'est nous autres qui mènent alors...

Sandra établit le même constat et croit au pouvoir qu'elle exerce au sein de sa relation avec ses clients. Dans le cas où elle n'est pas à l'aise dans une situation, elle le fera savoir :

Moi je pense que je fais un bon travail parce que je suis une femme qui est directe, si ça marche pas, ça marche pas...Et si j'aime pas ça, j'aime pas ça...Tu n'es pas content parce que t'aime pas ça, ben regarde, moi ça je dérange pas...Prends la porte, tu vas commencer à me respecter avant dans ce travail-là, mais je pense que les gens justement, vue que je suis une femme qui se respecte, ils le voient et ils le sentent aussi...Mais j'ai eu des bons commentaires, je pense que ça va bien...

Généralement, elles ont le pouvoir de refuser un client lorsqu'elles considèrent ne pas être respectées. Claudie affirme qu'elle refuse systématiquement un client lorsqu'elle a un doute sur son hygiène :

J'en ai reviré un de bord un moment donné. Il m'avait payée et j'étais en train de lui regarder la bouche. Tout ce qu'il veut c'est de me manger, mais il avait un gros bouton, un gros feu sauvage sur le bord de la lèvre. Je lui ai dit, désolée, moi je veux rien savoir...Il a repris son cash, le gars était frustré...Non non, ce n'est pas un feu sauvage...Je me suis accrochée, je m'en fous, je te « truste » pas, je te fais pas confiance et tu reviendras lorsque tu seras plus accroché...

Le respect fait partie d'un univers professionnel et en cela se démarque de la dimension qui traverserait l'univers conjugal. Si le client peut parler avec la prostituée de son univers privé, il ne doit toutefois pas se comporter avec elle comme s'il y était. Et si le

client amène avec lui son univers privé, ce n'est pas le cas de la prostituée. Nous y reviendrons. Celle-ci établit une stricte distinction entre son domaine privé et le domaine public. On ne parle pas de soi avec le client.

Jade considère qu'elle a davantage de respect de sa clientèle qu'elle en avait lorsqu'elle rencontrait des hommes sur un site de rencontres : « J'ai plus de respect ici en faisant ça que lorsque j'étais sur lavalife, beaucoup plus, beaucoup de respect...Je me sens beaucoup moins objet et c'est ça...C'est nous autres qui ont le contrôle la plupart du temps...Je veux dire, si tu me traites de salope, ta pipe, tu l'auras pas... »

Plusieurs clients sont respectueux envers elles. Véronique raconte qu'un client l'a renvoyée car elle ressemblait à sa fille :

Les hommes qui respectent par exemple, des fois, tu espères quasiment qu'ils changent d'idée...Moi j'ai déjà pogné un client, ça m'avait assez fascinée là...Je suis arrivée chez eux, bonjour, bonjour et là, on parle, on parle, on se couche et il me dit, je serai jamais capable, tu ressembles à ma fille...J'avais tellement trouvé ça intelligent. Là, je me suis dit, tu dois l'aimer en criss ta fille pour me dire ça...Et je l'ai remercié et il m'a payée quand même...

Plusieurs clients dévoilent leur vie privée et payent pour avoir une certaine forme d'attention et d'affection. Récemment, Kim explique qu'elle a reçu un client et qu'ils ont parlé toute la durée de la séance, sans avoir aucun échange sexuel. Selon elle, elles jouent souvent un rôle de psychologue auprès de certains hommes : « Des fois, il y en a qui nous « call » juste pour nous faire un massage...Comme la semaine passée, j'ai passé 4 heures avec...On ne s'est même pas déshabillé, on a juste parlé...Il y en a c'est vraiment juste pour parler là, au lieu d'aller voir une psychologue... ».

D'autres en viennent à tomber amoureux de la travailleuse du sexe. Selon Kim, ces cas ne sont pas rares :

Dernièrement, j'ai un monsieur qui m'a fait une petite crise de jalousie, une belle crissette...Il m'a payée, il a fait sa petite crise, là j'ai dit, t'as-tu fini ? Il recommence, il continue...Ça l'a duré quasiment une heure de temps, j'ai dit regarde, c'est la dernière fois que je veux te voir ici, je ne veux pu te voir rentrer ici...Le monsieur était vraiment en amour par-dessus la tête....[Il savait ce que tu faisais ?] C'est clair dès le départ qu'on est des escortes, on est payée pour être fine, fine, fine...On n'est pas payée pour se faire aimer...Ce n'est pas de ma faute à moi si lui, il est tombé en amour...Désolée, mais il a une grosse peine d'amour aujourd'hui....

Il faudrait donc garder une certaine distance avec les clients puisque certains se lient d'amitié et même d'amour envers elles. Audrey le signale très clairement quand elle souligne qu'il ne faut pas que les clients oublient qu'ils ont affaire à quelqu'un qui est payé pour un service, et non à une épouse.

Étant donné que les femmes qui font de la prostitution considèrent cette activité comme un échange de services, le respect mutuel entre l'homme et la femme est donc une condition favorable à cet échange. Selon plusieurs participantes, l'idée selon laquelle l'homme domine à l'intérieur de la relation prostitutionnelle n'est peut-être pas véridique. Elles perçoivent que ce sont elles qui dirigent la situation et c'est de cette façon qu'elles peuvent négocier et s'approprier leur nouveau rôle. La possibilité de maintenir une relation respectueuse entre eux favorise l'adaptation de la travailleuse du sexe à son nouvel environnement.

6.3 LA GESTION DE LA SEXUALITÉ DANS LA RELATION PROSTITUTIONNELLE

La sexualité fait partie prenante de la relation prostitutionnelle entre la travailleuse du sexe et le client. Elle doit nécessairement être négociée constamment puisqu'il y a oscillation entre la vision de pratiques standards et déviantes, entre leurs limites personnelles et leur ouverture face à la sexualité. Pour travailler dans l'industrie du sexe, les femmes doivent être ouvertes à la sexualité. Cependant, elles doivent également se protéger afin de ne pas laisser le client entrer dans leur univers privé.

6.3.1 *Plaisirs et sexualité hors normes*

La plupart des répondantes nous ont affirmé qu'elles retirent du plaisir lorsqu'elles exercent la prostitution. Anne explique qu'elle profite de son travail pour avoir du plaisir :

Premièrement, c'est ça, c'est anonyme, c'est très très très payant et c'est un service rendu...Moi, j'avais autant de plaisir que lui la plupart du temps, c'est comme un service, bien je veux dire, je n'ai pas besoin de lui pour mon orgasme dans la journée, mais un coup rendu là, je suis une conne moi là, je vais faire assemblant...

Jade aborde également dans ce sens : « C'est un besoin, qu'ils exploitent le corps des femmes, moi personnellement, quand j'ai un client, je me couche pas en étoile là, j'attends pas qu'il finisse ce qu'il a à faire, je veux dire bien des fois j'essaie de prendre mon pied aussi... ».

Anne nous dit qu'elle aimait tout dans les pratiques sexuelles : « Toutes ! Le sexe, le contact avec le client, le feeling d'être illégale aussi, le « trill » là, T'es hot quand tu fais ça,

je me disais ça, je suis hot quand j'étais un peu down, tout ça, voyons t'es hot continue...Fais ce que tu as à faire, après ça et l'argent aussi, c'est payant... ». Elle poursuit en disant qu'elle ne regrette rien parce qu'elle s'est toujours écoutée et respectée : « Probablement aussi que je suis capable d'en parler aujourd'hui et ça me dégueulasse, je m'écœure pas de moi-même parce que je me suis jamais irrespectée, je me suis jamais manquée de respect à moi-même, oui j'ai fait des dégueulasseries avec les clients, mais c'est moi qui voulait... ».

Enfin, la relation prostitutionnelle est bien une relation dont le contenu est négocié, avec des limites à la négociation qui se trouve encadrée par certaines règles partagées collectivement. Les territoires corporels sont découpés et leur accès est interdit ou permis, dans des conditions de tarification et d'utilisation spécifiées (Pryen, 2002). Jade soulève qu'il faut toujours bien considérer ses limites : « Moi, j'ai toujours bien respecté mes limites physiques, de la sodomie, j'en ferais pas dans ma vie personnelle, encore moins avec un client et des commentaires cons sur ça ou bien t'es là pour ça bien excuse mais non...Je ne suis pas là pour ça »

Anne explique également qu'une relation de confiance peut se développer avec certains clients et par conséquent dans ce contexte, elle pouvait se laisser aller dans certaines pratiques sexuelles davantage « hard » :

Moi, j'avais pas de problèmes avec les demandes du monde et quand ça faisait pas mon affaire...Comme la sodomie, ça faisait pas dans le téléphone, quand quelqu'un le demandait, c'était toujours non, mais si un moment donné, ça fait deux ans que tu le connais le gars et il y a une relation qui s'est établie et ça te tente de l'essayer, bien un moment donné, c'est devenu oui...[Y'a une relation de confiance qui s'installe...] Bien c'est ça, oui je veux au téléphone et tu ne sais pas c'est qui...

Anne poursuit en disant qu'elle retirait beaucoup de plaisir avec plusieurs jeunes hommes et que c'était de bons moments :

Mon plus vieux client lui, il m'a connue au début, au début à l'agence du gros et il m'a appelé, quand j'ai arrêté, il m'a appelé longtemps, t'es sûre que tu veux pas me garder...Non, non, non...Il y a des beaux petits jeunes hommes aussi avec qui tu as du plaisir...Il y en a plein, il y en a bien plus qu'on pense, moi mes clients, c'était rose, des fois pleins de pétales...

Certaines femmes ont fièrement dit qu'elles pratiquent une sexualité dite « normale » telle la pénétration vaginale avec leurs clients. Toutefois, d'autres ont admis qu'elles font de tout et que parfois, elles en retirent du plaisir. Cependant, elles doivent composer avec une grande proximité avec les clients et par conséquent, elles doivent nécessairement protéger leur intimité si elles désirent maintenir une distinction entre leur vie personnelle et leur vie professionnelle.

6.3.2 Protection de leur espace intime

La prostituée impose des clauses au contrat pour limiter son engagement corporel et tenir la distance entre les deux corps. Elles créent des frontières corporelles pour protéger certaines parties de leurs corps considérées comme des parties privées, qui ne doivent pas être touchées par les clients. Gaspar (1988) écrit que les prostituées créent une division symbolique de leur propre corps en vertu de laquelle elles protègent certaines parties du contact des clients pour ne pas contaminer leur espace privé du stigma de la prostitution (De Meis, 1999).

L'évitement de l'orgasme peut être observé parmi les femmes. Nous pouvons interpréter ce fait comme étant une façon de se protéger de la promiscuité; c'est une manière pour la femme de se rappeler qu'elle a des relations sexuelles avec le client parce qu'elle en a besoin et non parce qu'elle aime ça (De Meis, 1999). Maria explique cependant qu'elle peut parfois ressentir du plaisir et en avoir envie avec certains clients :

Je te dirais pour le sexe...Ouais, ça peut être agréable, oui j'avoue, oui dans un certain sens, oui on peut tomber sur du monde et en avoir envie, comme dans n'importe quel travail...Même mes derniers deux chums, je les ai rencontrés connexe au domaine...Alors, oui c'est ça, ça peut être agréable des fois, mais pour moi, la plupart du temps, c'est une question de fonctionnalité. Moi, je suis là pour te faire bander et te faire venir et merci bonsoir à la prochaine...

Par ailleurs, les techniques corporelles pour mettre à distance le corps de l'autre servent également à bien définir ces frontières. Le préservatif est vu comme une prise de distance vis-à-vis les échanges de fluides corporels, mais également comme mise à distance symbolique. La fellation, avec le préservatif comme séparateur symbolique et physique, est la pratique la plus fréquemment réalisée parce que vécue comme moins impliquante.

Pour certaines, le baiser est une pratique impensable dans le cadre d'une relation avec un client parce qu'il renvoie directement à l'univers de l'intime et du familial. Anne considère également que le baiser doit être réservé aux relations intimes. Par contre, elle avoue avoir embrassé certains clients :

Non, jamais, jamais...Je te dis pas jamais, jamais, jamais là...J'embrassais rien que mes beaux bums, ceux là que j'aurais pogné dans la rue moi-même, que j'aurais payé là...Mais c'était rare, j'en avais peut-être 3-4...Et mon vieux, pas mon plus vieux, mais mon ancien client, celui qui me connaît depuis le début, lui j'y donnais des petits becs, mais je l'ai jamais « frenché ». Je ne voulais pas le « frencher », mais je lui donnais des petits becs sur la bouche. Mais ça, c'est mon chum que j'embrasse et encore là...Des fois c'est assez bon, tu pars et là, la face de mon chum reviens, oups...Ça c'était un peu à l'encontre de moi-même...Tu ne peux pas te séparer en deux pareil, tu es la même personne....

Le travail du sexe peut aussi influencer sur la vie sexuelle intime des travailleuses, mais pas nécessairement de façon négative. Certaines affirment que leur expérience dans le métier les a rendues plus confortables dans leur sexualité, elles explorent davantage et sont plus confiantes; d'autres identifient plutôt leurs limites (baiser toute la journée, après elles

n'ont plus le goût). Plusieurs ainsi préfèrent ne pas offrir de services qui s'apparentent de trop près à leurs activités sexuelles dans l'intimité.

6.3.3 *Vision d'une sexualité altérée*

Malgré des propos plutôt positifs quant aux pratiques sexuelles à l'intérieur de la relation prostitutionnelle, certaines nous ont fait savoir qu'elles croient que la prostitution peut avoir un impact majeur sur la sexualité et la santé mentale des femmes à court ou à long terme.

Véronique, qui a cessé la pratique de la prostitution, croit que sa sexualité est altérée : « je te dirais probablement que, tu parlais de santé sexuelle tantôt, je trouvais ça extrêmement intéressant parce que probablement que ma santé sexuelle de 14 ans a été altérée... ». Elle poursuit en nous confirmant qu'avoir la chance de reculer dans le temps, elle ferait d'autres choix :

Moi, je vais te dire qu'avoir eu le choix, on peut pas dire ça, mais si c'était à recommencer la première fois avec le gars, je dirais non,...Je rêve encore beaucoup que je fais de la prostitution, quand même après beaucoup d'années et des fois, je me réveille, je suis mal à l'aise avec ça. J'ai eu quand même, après une bonne année en tout cas après la fin de mes années de prostitution, j'ai eu un écœurement total de la sexualité. Je ne voulais plus avoir d'orgasme, je ne voulais plus avoir quelqu'un qui voulait avoir du sexe...Alors dans une vie de couple, c'est assez difficile et je suis devenue un petit peu féministe...Mais je me suis rétractée en me disant que l'offre va avec la demande, mais je demeure convaincue que la prostitution, ce n'est pas un métier et que ça devrait jamais le devenir. Dans toutes mes années et Dieu sait que j'ai fait quand même beaucoup d'agences, je n'ai jamais connu une fille qui voulait faire ça quand elle était jeune ou qui fait ça pour ses enfants ou que si elle gagnait un million, elle le ferait quand même...Alors c'est vraiment dans ce sens-là, c'est qu'on peut rendre ça joli la prostitution...

Malgré le fait qu'elle a vécu de belles expériences, elle croit que les conséquences sur la santé mentale sont trop importantes pour ce que ça peut apporter de bon :

Oui, je suis allée au Château Frontenac, j'ai rencontré des pilotes d'avion, des gars de l'armée, j'ai fait des rencontres intéressantes, j'ai eu du plaisir sexuel...Honnêtement, j'ai participé à des partouzes trippantes et j'ai exploré plein d'affaires, mais il reste que je pense que les impacts que ça peut avoir sur la vie d'une personne sur la santé d'une personne sont trop grands...

Sandra, quant à elle, travaille depuis 10 mois dans l'industrie du sexe et nous avoue que depuis qu'elle pratique, elle a de la difficulté à ressentir du désir pour son conjoint :

Moi depuis que je fais ce métier, je suis plus, j'ai un chum et je ne suis plus attirée, j'ai de la misère, je sais pas s'il y en a qui te l'ont déjà dit, mais moi j'ai vraiment de la misère...J'ai de la misère avec mon chum, mais pas à cause de ce métier là, mais oui à cause de ce métier là, mais je ne pense pas à cause de lui je veux dire...Parce que bon, oui, tu pars du travail, tu t'en vas à maison, tu prends ta douche. Lui, il revient de travailler, je suis sa blonde, bon il a besoin de ça...Il a envie, mais c'est sûr c'est mon chum, j'ai plus envie d'être avec lui, mais je suis rendue à un point tel que je suis avec mon chum et je pense plus à mes clients pis heurk....

6.4 CONCLUSION

En rendant un service sexuel, ces femmes soutiennent de ne rien livrer d'elles-mêmes. Leur vie privée n'est pas en jeu, même lorsque l'échange ne concerne pas seulement une pratique sexuelle, mais qu'il comprend l'échange de parole. Il s'agit davantage d'être en représentation pour satisfaire la demande du client sans s'investir. Si le service constitue un acte qui engage parfois l'histoire du client, il ne conduit pas la personne prostituée à s'engager elle-même.

Les discours présentés concernant les relations de pouvoir au sein de la relation prostitutionnelle nous poussent à considérer qu'il existe un respect à l'intérieur des échanges, respect qui aide nécessairement ces femmes à mieux gérer leur nouvelle identité et à accepter progressivement leur nouveau rôle de prostituée. Cependant, l'acceptation de cette nouvelle identité n'évacue pas nécessairement l'identité personnelle de la femme. Celle-ci peut maintenir un équilibre entre ces deux identités et ainsi profiter des avantages de chacun des deux mondes.

À la lumière de toutes ces expériences, il n'est pas clairement établi où se situe chacune de nos répondantes, soit dans la zone liminale ou dans la phase de renaissance. D'ailleurs, il s'agissait davantage ici de présenter le processus dans lequel ces femmes évoluent dans la prostitution que de trouver un modèle statique de leur cheminement. En effet, nous avons pu constater que les propos se suivent et parfois se contredisent selon le contexte, le temps et l'espace dans lesquels elles travaillent. De plus, tel qu'expliqué précédemment, la travailleuse du sexe peut se situer dans l'entre-deux plusieurs années sans jamais s'adapter complètement à son nouveau rôle. Par contre, d'autres arrivent à s'approprier très rapidement leur nouvelle identité.

Conclusion

Très humblement, avec notre propre lecture du milieu, nous avons tenté ici d'explorer et de vous présenter l'expérience prostitutionnelle de douze femmes travaillant en contexte d'agence d'escortes. Des entrevues ont été effectuées dans trois agences d'escortes de Québec afin d'analyser le processus par lequel ces femmes ont laissé de côté leur vie « normale » pour s'introduire dans le monde marginale de la prostitution. Nous voulions également explorer les différentes stratégies de négociation qu'elles développent afin de s'adapter à ce nouveau milieu. L'analyse de leur parcours prostitutionnel s'est fait en trois temps : soit la rupture avec leur groupe d'appartenance et l'insertion au monde prostitutionnel; la zone liminale où elles doivent négocier avec de nouvelles normes et la phase de renaissance où certaines acceptent et s'approprient leur nouvelle identité.

L'analyse de la première phase nous a montré qu'il existe une multitude de facteurs d'insertion, mais nous notons que la majorité des raisons pour lesquelles les participantes se sont insérées dans la prostitution se rattachent à des facteurs contraignants d'ordre économique. Mais bien qu'ayant des problèmes financiers, nous avons pu observer que certaines d'entre elles ont librement choisi de s'intégrer à ce milieu. Fait notable également, la première expérience dans ce nouvel environnement est vécue difficilement par la majorité, bien que dans certains cas, des femmes ont été en mesure de bien gérer cette transition.

Lors du passage dans l'espace prostitutionnel, les femmes doivent faire face à de nouvelles normes généralement considérées comme étant marginales et cela les amènent redéfinir leur identité. Pour s'adapter à cet univers inconnu, elles développent des mécanismes qui leur permettent de percevoir la prostitution de façon positive. Cependant, cette transition ne se fait pas sans contradiction, accréditant ainsi l'idée selon laquelle elles

ne se sont pas encore complètement intégrées dans le milieu. Nous avons observé que plusieurs femmes faisaient une distinction nette entre leur ancien monde et le nouveau, ce qui pourrait nous laisser croire que cela a un effet de les maintenir constamment dans la zone liminale. Bien au contraire, nous croyons que cette séparation, entre vie personnelle et professionnelle, contribue plutôt à maintenir un équilibre dans leur vie et les aide à s'approprier leur rôle de prostituée sans pour autant laisser de côté leurs proches.

L'insertion dans le monde de la prostitution implique concrètement la mise en place de mécanismes qui permettent aux femmes qui s'y adonnent de négocier une nouvelle identité. La théâtralisation par exemple, contribue à protéger leur vie personnelle de l'espace prostitutionnel. De plus, nous avons pu constater que l'existence d'un réel respect mutuel à l'intérieur de la relation prostitutionnelle contribue également à aider ces femmes à s'approprier leur nouvelle identité. Toutefois, la négociation de cette nouvelle identité de prostituée est constamment en mouvement. Les femmes exerçant la prostitution peuvent se maintenir quelques temps dans la zone liminale et par la suite s'identifier comme étant travailleuse du sexe pour ensuite retomber dans la zone liminale. Rien n'est figé, rien n'est clairement établi.

À partir de ces résultats, nous pouvons considérer que chacune des participantes de l'étude vit et s'approprie différemment leur nouvelle identité. Toutes soulignent l'importance de garder une distance avec le client et de protéger leur vie personnelle. Pour certaines, cette séparation entre l'espace privé et l'espace prostitutionnel maintient un équilibre sain dans leur vie et conséquemment, conduit à une meilleure gestion de leur nouvelle identité et au maintien d'un lien important avec leurs familles et leurs proches.

Cet exercice de recherche nous a été bénéfique et nous souhaitons qu'il puisse aider à la réflexion sur la question de la prostitution, particulièrement pour nos collaborateurs du PIPQ. De plus, en regard des propos soutenus par certaines concernant les impacts majeurs

sur la sexualité et la santé mentale des travailleuses du sexe, nous croyons qu'il serait très utile de pouvoir explorer la vie de femmes ayant déjà exercé la prostitution et avec le recul, d'analyser la perception que ces femmes ont sur la prostitution ainsi que les éléments qui ont eu un impact significatif sur leur vie, tant sur le plan psychologique que physique et sexuel.

Bibliographie

Barnett, Laura (2008). *La prostitution au Canada : Obligations internationales, droit fédéral et compétence provinciale et municipale*. Ottawa : Bibliothèque du Parlement.

Barry, Kathleen (1979, 1982). *L'esclavage sexuel de la femme*, traduit de l'anglais par Renée Bridel. Paris : Stock.

Becker, Howard S. (1963, 1985). *Outsiders : Études de sociologie de la déviance*, traduit de l'anglais J.-P. Briand et J.-M. Chapoule. Paris : Éditions A.-M. Métailié.

Bédard, Emmanuelle (2005). *Rapports de genre, sexualité et comportements à risque des clients et autres partenaires sexuels des travailleuses du sexe de Ouagadougou, Burkina Faso*. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.

Benoit, Cecilia & France M. Shaver (2006). « Enjeux cruciaux et nouvelles orientations dans la recherche sur le travail du sexe », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 43 (3) : 253-252.

Bozon, Michel (2002). *Sociologie de la sexualité*. Paris : Nathan.

Bozon, Michel (2001). « Sexualité et genre », in *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, sous la dir. de Laufer, J., Marry, C. et M. Maruani, p. 169-186. Paris : PUF.

Bruckert, Chris, Parent, Colette & Pascale Robitaille (2003). *Établissements de services érotiques/danse érotique : deux formes de travail marginalisé*. Rapport, Ottawa, Université d'Ottawa.

Castaneda, Xochitl, Ortiz, Victor, Allen Betania, Garcia Cecilia, Mauricio Hernandez-Avila (1996). « Sex Masks : The Double Life of Female Commercial Sex Workers in Mexico City », *Culture, Medicine and Psychiatry*, 20 (2) : 229-247.

Connell, Raewyn (1987). *Gender and power : society, the person, and sexual politics*. Cambridge : Polity Press in association with B. Blackwell.

Chimienti, Milena & Agi Földhazi (2008). « Géographies du marché du sexe : entre dynamiques urbaines, économiques et politiques », *Sociétés*, 99 (1) : 79-90.

Conseil du statut de la femme (2002). *La prostitution : Profession ou exploitation ? Une réflexion à poursuivre*. Québec : Gouvernement du Québec.

Da Matta, Roberto (1983, 1995). *Carnavals, bandits et héros : Ambiguïtés de la société brésilienne*. Paris : Éditions du Seuil.

Daune-Richard, Anne-Marie & Anne-Marie Devreux (1992). « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique », *Recherches féministes*, 5 (2) : 7-30.

De Meis, Carla (2002). « House and Street : Narratives of Identity in a Liminal Space among Prostitutes in Brazil », *Ethos*, 30 (1/2) : 3-24.

De Meis, Carla (1999). « Subjectivity, Social Suffering, Liminality and Suicide among Prostitutes in Brazil », *Urban Anthropology*, 28 (1) : 65-101.

Denzin, Norman K. & Yvonna S. Lincoln (1994). *Handbook of Qualitative Research*. Thousand Oaks : Sage.

Deschamps, Catherine & Paul Canarelli (2008). « La fabrique de la passe », *Sociétés*, 99 (1) : 47-60.

Dorais, Michel (1990). *Les Lendemain de la révolution sexuelle*. Montréal : VLB.

Douglas, Mary (1966, 1971). *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*, traduit de l'anglais par Anne Guérin. Paris : Maspero.

Dufour, Rose (2005). *Je vous salue...Marion, Carmen, Clémentine, Eddy, Jo-Annie, Nancy, Jade, Lili, Virginie, Marie-Pierre : Le point zéro de la prostitution*. Sainte-Foy : Éditions MultiMondes.

Durkheim, Émile (1912, 1998). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Presses Universitaires de France.

Foucault, Michel (1976). *Histoire de la sexualité*. Paris : Éditions Gallimard.

Gagnon, John H. & Richard G. Parker (1995). « Introduction : Conceiving Sexuality », in *Conceiving Sexuality : Approaches to Sex Research in a Postmodern World*, sous la dir. de Parker, R.G. & J.H. Gagnon, p. 3-16. New York : Routledge.

Geadah, Yolande (2003). *La Prostitution : un métier comme un autre ?* Montréal : VLB.

Gemme, Robert, Payment, Nicole et Lucie Malenfant (1989). *La prostitution de rue : effets de la loi*, Montréal. Ottawa : Ministère de la Justice du Canada.

Giddens, Anthony (1992). *The Transformation of Intimacy : Sexuality, Love & Eroticism in Modern Societies*. Stanford: Stanford University Press.

Gil, Françoise (2008). « La prostituée : une invention sociale », *Sociétés*, 99 (1) : 21-32.

Goffman, Erving (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Guienne, Véronique (2006). « La prostitution, une catégorie sociale construite », in *Action publique et prostitution*, sous la dir. de Danet J. & V. Guienne, p.19-33. Rennes : Presse universitaires de Rennes.

Hanselmann, Magaly & Nadia Lamamra (2002). « Parcours : Témoignage d'une professionnelle dans les métiers du sexe », *Nouvelles questions féministes*, 21 (2) : 94-105.

Intervention Régionale et Information sur le SIDA. *Site de IRIS Estrie*, [En ligne]. <http://www.iris-estrie.com/> (Page consulté le 12 septembre 2009).

Jeffrey, Leslie Ann & Gayle MacDonald (2006). « It's the Money, Honey : The Economy of Sex Work in the Maritimes », *The Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 43 (3) : 313-327.

Jeffreys, Sheila (1997). *The Idea of Prostitution*. North Melbourne : Spinifex Press.

Jobin, Marie-Josée (2001). « Prostitution : de la théorie de l'étiquetage à la pratique du vécu. La perception de cinq femmes qui font de la prostitution », *Reflets*, 7 (1) : 206-228.

Jobin, Marie-Josée (2000). *Prostitution : de la théorie de l'étiquetage à la pratique du vécu. La perception de cinq femmes qui font de la prostitution*. Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa.

Lacasse, Danielle (1994). *La prostitution féminine à Montréal, 1945-1970*. Montréal : Boréal.

Lavallée, Diane (2003). « La prostitution : profession ou exploitation ? », *Éthique publique*, 5 (2) : 7-16.

Le Comité des citoyens et citoyennes du quartier Saint-Sauveur. *Site du Comité des citoyens et citoyennes du quartier Saint-Sauveur*, [En ligne]. <http://www.cccqss.org/> (Page consultée le 14 octobre 2009).

Lewis, Jacqueline, Maticka-Tyndale, Eleanor, Shaver, Frances & Heather Schramm (2005). « Managing Risk and Safety on the Job : The Experiences of Canadian Sex Workers », in

Contemporary Research on Sex Work, sous la dir. de J.T. Parsons, p.147-167. New York : Haworth Press.

Louis, Marie-Victoire (2001). « Pour une critique de la politique pro-prostitution de Cabiria : Analyse critique du Rapport d'activité 2000 » (septembre 2001), <http://www.penelopes.org>.

Matte, Isabelle (2000). *Rite de passage en contexte moderne : l'exemple de la scène musicale underground montréalaise*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

Mathieu, Lilian (2002). « La prostitution : zone de vulnérabilité sociale », *Nouvelles questions féministes*, 21 (2) : 55-75.

Mauss, Marcel (1950). *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France.

Mayer, Robert et Francine Ouellet (1991). *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*. Boucherville : Gaëtan Morin Éditeur.

Mensah, Maria Nengeh (2006). « Débat féministe sur la prostitution au Québec : points de vue des travailleuses du sexe », *The Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 43 (3) : 345-361.

Millett, Kate (1969, 1971). *La politique du mâle*, traduit de l'anglais par Élisabeth Gille. Paris : Stock.

Mucchielli, Alex (Ed) (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

Nadeau, Jean-Guy (1987). *La prostitution, une affaire de sens. Étude des pratiques sociales et pastorales*. Montréal : Fides.

Ouvrard, Lucile (2000). *La prostitution : Analyse juridique et choix de politique criminelle*. Paris : L'Harmattan.

Paillé, Pierre & Alex Mucchielli (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

Parent, Colette & Christine Bruckert (2005). « Répondre aux besoins des travailleuses du sexe de rue : un objectif qui passe par la décriminalisation de leurs activités de travail », *Reflets*, 11 (1) : 112-145.

Parent, Colette (2001). « Les identités sexuelles et les travailleuses de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire », *Sociologie et Sociétés*, 33 (1) : 159-178.

Parent, Colette (1994). « La « prostitution » ou le commerce des services sexuels », in *Traité des problèmes sociaux*, sous la dir. de Dumont, F., Lapointe S. & Y. Martin, p. 393-410. Québec : Institut Québécois de Recherche sur la Culture.

Pheterson, Gail (2001). *Le prisme de la prostitution*. Paris : L'Harmattan.

Pires. Alvaro (1997). « Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique », in *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la dir. de Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L.-H., Laperrière, A., Mayer, R. & A. Pires, p. 113-167. Montréal : Gaëtan Morin.

Poulin, Richard (2004). *La mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*. Ottawa : L'Interligne.

Poupart, Jean (1997). « L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques », in *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la dir. de Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L.-H., Laperrière, A., Mayer, R. & A. Pires, p. 173-209. Montréal : Gaëtan Morin.

Projet Intervention prostitution Québec (2000). *Rapport annuel d'activités 1999-2000*. Québec : PIPQ.

Pryen, Stéphanie (2002). « Prostitution de rue : le privé des femmes publiques », *Ethnologie française*, 37 (2) : 11-18.

Pryen, Stéphanie (1999a). *Stigmate et métier : une approche sociologique de la prostitution de rue*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Pryen, Stéphanie (1999b). « La prostitution : Analyse critique de différentes perspectives de recherche », *Déviance et Société*, 23 (4) : 447-473.

Puhl, Andrea (2005). *Nelly Arcan : la prostitution et la politique sexuelle dans Putain*. Mémoire de maîtrise, Saskatoon, Université de Saskatchewan <http://library2.usask.ca/theses/submitted/etd-12202005-204821/unrestricted/AndreaPuhlThesis1.pdf>.

Rao Gupta, Geeta (2000). *Le genre, la sexualité et le VIH/SIDA : Le quoi, le pourquoi et le comment*. XIIIe Colloque international sur le SIDA (12 juillet 2000), Durban, Afrique du Sud.

Réseau juridique canadien VIH/sida (2005). « Un rapport du Réseau juridique exhorte à décriminaliser la prostitution au Canada », *Revue VIH/sida, droits et politiques*, 10 (3) : 12-15.

Schensul, Stephen L., Schensul, Jean J. & Margaret D. Lecompte (1999). *Essential ethnographic methods : Observations, interviews and questionnaires*. Walnut Creek : Altamira Press.

Scott, Joan (2000). « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », in *Le genre : un outil nécessaire – introduction à une problématique*, sous la dir. de Bisilliat J. & C. Versuur, p, 41-67. Paris : L'Harmattan.

Segalen, Martine (1998). *Rites et rituels contemporains*. Paris : Éditions Nathan.

Shaver, Frances M. (1993). « Prostitution : a Female Crime? », in *In Conflict with the Law Women and the Canadian Justice System*, sous la dir. de Adelberg E. & C. Currie, p. 153-173. Vancouver : Press Gang.

Tabet, Paola (2004). *La grande arnaque : Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris : L'Harmattan.

Tabet, Paola (1998). *La construction sociale de l'inégalité des sexes*. Paris : L'Harmattan.

Toupin, Louise (2005). *Analyser autrement la « prostitution » et le « trafic des femmes »*. 4^e Congrès international de Recherches féministes dans la francophonie plurielle (9 juillet 2005), Ottawa.

Turner, Victor W. (1969, 1990). *Le phénomène rituel : Structure et contre structure*, traduit de l'anglais par Gérard Guillet. Paris, PUF.

Van Gennep, Arnold (1909, 1969). *Les rites de passage*. New York : Johnson Reprint Corp.

Weeks, Jeffrey (1981). *Sex, Politics and Society: The Regulation of Sexuality since 1800*. Harlow : Longman.

Weitzer, Ronald (2005). « News directions in research on prostitution », *Crime, Law & Social Change*, 43 : 211-235.

Wingood, Gina M. & Ralph J. DiClemente (2000). « Application of the theory of gender and power to examine HIV-related exposures, risk factors, and effective interventions for women », *Health Education & Behavior*, 27 (5) : 539-65.